PIERRE MAC ORLAN

VILLES

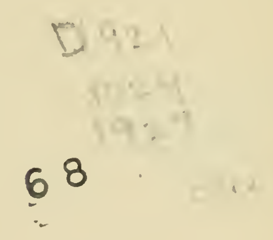
ROUEN - MONTMARTRE - BREST
LONDRES - VILLES RHÉNANES - ROME

sixième édition

nrf

PARIS
Librairie Gallimard
ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, rue de Grenelle (VIme)

Il a été tiré de la présente édition cent quarante-sept exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont dix-sept exemplaires hors commerce marqués de a *à* q, *cent exemplaires numérotés de 1 à 100 et trente exemplaires d'auteur numérotés de 101 à 130.*



A ILYA EHRENBOURG

en témoignage de profonde sympathie littéraire et d'amitié.

P. Mc O.

ROUEN

I

Vers la fin de 1901, j'entrai dans la rue des Charrettes à Rouen, comme une ombre dans une rue composée en studio. C'était au crépuscule du soir. La rue sentait le tonneau de cidre éventé et, selon le caprice du vent, l'odeur âcre d'une fumée de cargo anglais amarré devant le quai de Paris à l'entrée de la rue de la Vicomté. Une petite pluie fine s'adaptait merveilleusement aux images de mon avenir. Elle ruisselait sur le pavé inégal et gras qui, déjà, tant bien que mal, reflétait les pauvres lumières des bars et des grands cafés qui faisaient l'angle de la rue du Grand-Pont, devant le Théâtre des Arts.

A cette époque, après deux années passées à Paris, au fond des impasses montmartroises, j'avais terminé mon éducation sentimentale. La qualité de cette éducation n'était pas bien rare, mais elle était assez définitive pour me protéger, au hasard des petits événements quotidiens de ma vie.

Pour vivre, j'étais, tantôt correcteur d'imprimerie, tantôt, et plus simplement, teneur de copie, selon le besoin du trafic. Ce métier me rapportait quatre francs par jour. Et c'était très bien quand je

le comparais aux résultats de mes autres tentatives dans le domaine du travail rémunéré. On rencontrait, dans cette profession, des individus assez curieux à côté de l'élément normal où peinaient sur la lecture des valeurs à lots des hommes d'une culture littéraire et d'une érudition souvent remarquables. Quant à moi, j'appartenais à la catégorie qui n'enrichissait point la corporation : celle des professionnels de passage. Ceux-là se montraient un jour, paraissaient sérieux pendant un mois, puis disparaissaient pour ne plus revenir. Il était difficile de retrouver leurs traces, aussi bien dans la chronique mondaine que dans les faits-divers du jour. Un « teneur de copie » était un être difficile à retenir. Nul ne pouvait jouer sur la chance de teneur de copie. Cette situation tout à fait médiocre et ridicule les parait toutefois d'un certain mystère. La plupart des teneurs de copie que j'ai connus se sont dissous vers leur vingt et unième année. Certains d'entre eux sont peut-être encore vivants, comme moi, mais ceux-là n'en parlent point. Au point de vue littéraire, il vaut mieux, pour un lord, avoir été terrassier que teneur de copie, c'est plus distingué. Ce que l'on pourrait encore reprocher au métier de teneur de copie, c'est de n'être point dangereux. La guerre devait fournir à quelques-uns d'entre eux l'occasion de remédier à ce défaut.

Beaucoup d'hommes parmi nos contemporains ont le droit de parler de l'aventure et de la mort violente : ce sont ceux qui se sont trouvés réunis dans les parallèles de départ du front ou dans l'inconnu des reconnaissances en terrain libre. Quand on a subi de telles épreuves, la traversée de l'Afrique ou un voyage en cargo n'est qu'un divertissement

et ne peut surprendre que ceux qui n'ont connu la guerre que par les articles des critiques littéraires. Les grands aventuriers de ma génération étaient à Souchez ou à Verdun. Quelques-uns avaient connu une vie rude auparavant, quelques autres la connurent après. Mais d'une manière ou d'une autre, ils n'ont pas trouvé mieux. Pour ma part, j'ai gardé dans ma mémoire une vision très puissante des heures de danger que j'ai connues et les dangers courus par les autres depuis la guerre ne me paraissent pas d'une qualité plus émouvante. Quand Lindbergh monta dans son avion, il emportait une chance avec lui. Le soldat qui escaladait le parapet de la parallèle de départ, dans bien des cas, accomplissait ce geste en sachant, par l'exemple de ses camarades tués devant lui, qu'il n'avait aucune chance d'échapper à un tir de mitrailleuses parfaitement réglé. Ceux qui, pour une cause inexplicable, ont pu revenir d'un massacre aussi sérieusement organisé sont en droit d'estimer la vie et la mort en toute liberté. C'est un faible avantage, à peu près le seul qu'ils possèdent, pour avoir combattu. Ceux qui ne se sont pas trouvés dans leur cas oublient ce détail, de bonne foi, sans doute, mais ils l'oublient avec une ingénuité charmante. Lorsque j'arrivai à Rouen, je m'étais contenté jusqu'à cette date de coucher dans les gares, et, à l'occasion, dans les meules, ce qui n'est pas plus désagréable que de coucher dans un abri creusé sous un parapet de tranchée ou dans une grange sans toit. En pénétrant dans la rue des Charrettes, j'étais gonflé d'optimisme parce que, grâce à mes cent vingt francs par mois, j'espérais conquérir la ville entre minuit et trois heures du matin.

Cette ville était éblouissante. En ce temps-là, les grands cafés fréquentés par la bourgeoisie étaient surmontés d'un estaminet dirigé par une accorte caissière. Chaque estaminet possédait ses habitués, qui souvent étaient les habitués de tous les estaminets. Là fréquentaient des filles galantes, dont beaucoup étaient jolies. Certaines ne manquaient pas de distinction. Elles appartenaient toutes au tiers état du monde du plaisir. Ces jeunes femmes n'aspiraient qu'à des aventures de tout repos afin de gagner leur pain quotidien et les accessoires du pain. J'aimais plus particulièrement les filles de la rue, parce qu'autour d'elles une vie inquiétante, ou du moins qui m'inquiétait, s'organisait à la manière de certains films cinématographiques qui ne furent réalisés que dans la suite des années.

En revivant cette époque, la besogne que je me suis imposée me paraît moins facile et moins enthousiasmante qu'au moment où j'en conçus le désir. Je ne peux guère, maintenant que mille résurrections sentimentales, burlesques ou funèbres, envahissent ma chambre de travail, associer les autres, ceux qui furent mes compagnons, à un divertissement dont il est juste que je fasse tous les frais. Le passé de ceux qui furent mes camarades des mauvais jours ne m'appartient pas. Je ne sais même jusqu'à quel point de résistance mon propre passé peut m'appartenir. Pour cette raison, je serai aussi prudent envers moi-même qu'envers les autres.

***

La rue des Charrettes, qui est plus modeste et plus intellectuelle que la rue Bouterie, commence

à l'angle du Théâtre des Arts et poursuit sa route jusqu'à la place Henri IV. Elle est parallèle aux quais. Elle y pénètre grâce à des petites rues pittoresques où les classiques bars à matelots attirent l'attention de la clientèle par l'annonce d'habitudes nationales mises à sa disposition et surtout par la présence d'une « maid » qui, à cette époque, bien frisée et enjuponnée, faisait de l'effet.

La plupart de ces bars sont d'ailleurs le port d'attache naturel des cargos du trafic. Chacun d'eux y retrouve le sien. Officiers et matelots gardent fidèlement leurs habitudes. Le *Fraternity* débarque son monde au *Criterion* et le *Bjorn* chez *Nielsen*. Cela fait partie du contrat. Un je ne sais quoi d'indéfinissable pour le passant fait qu'il est impossible que l'équipage du *Bjorn* puisse choisir un autre havre que celui qui lui est offert rue de la Vicomté. Il suffit d'une chope à bière bien placée sur une étagère et d'un sourire de la barmaid ; il suffit d'un nom de barmaid pour que le matelot, qui en général aime ses habitudes, s'installe à sa table, instantanément réconforté par ce décor qui donne à la prostitution un caractère reposant et familial.

La barmaid de l'*Albion* parlait sept ou huit langues comme les parlent les matelots. C'est-à-dire qu'en sept ou huit langues elle savait dire l'essentiel et défendre sa profession.

J'étais libre l'après-midi et j'allais prendre le café à l'*Albion bar*, devant le regard sérieux de Miss Annah J... qui tenait, avec sa sœur, ce commerce délicat. Dans la journée, ces jeunes femmes se montraient d'une distinction qui pouvait surprendre, mais le soir, il leur fallait rétablir l'ordre et dominer les propos avant-coureurs de la bagarre.

Pendant les sept ou huit premiers mois de mon séjour à Rouen il ne se passa rien que je puisse utiliser aujourd'hui. Je travaillais sans passion et comme je ne connaissais personne, en dehors de quelques parents éloignés, je passais une partie de mes jours et de mes nuits à l'*Albion bar* où j'avais loué une chambre dont le plancher était lessivé tous les samedis.

Miss Annah était très bonne fille et comme j'étais jeune elle me montrait de l'affection. C'est elle qui me donna le conseil de ne pas coucher avec la barmaid Nelly, une jolie fille qui était pourrie.

Je vivais à l'*Albion* aux heures où il n'y avait personne ou peu de monde. Entre huit heures du soir et minuit j'exerçais ma profession au rythme des linotypes. Je ne me levais pas de bonne heure, mais au cours de la journée, comme je faisais en quelque sorte partie de la maison, je buvais avec des égarés ou des mélancoliques.

Annah servait d'interprète, Un jour, je bus avec des captains anglais commandant des charbonniers qui venaient de Blyth. L'un d'eux s'appelait Bannister et l'autre Conrad, mais en ce temps-là, ce nom ne me disait rien. Mr. Bannister était coiffé d'un énorme chapeau melon. Il buvait silencieusement jusqu'à quatre heures. A quatre heures, il rentrait à bord. Des matelots du *Fraternity* faisaient alors une courte apparition. Ils venaient à cause de la barmaid. Je ne sais plus très bien si c'était pour la pendre ou pour l'épouser. L'un d'eux que l'on appelait Cecchi m'apprit les notions élémentaires de l'accordéon diatonique. Cela ne me servit à rien, car par la suite, je devais me servir d'un instrument chromatique dont on ne peut jouer qu'en

utilisant un doigté différent. A vivre solitaire dans ma chambre de l'*Albion*, au milieu d'Anglais et de Norvégiens qui ne parlaient pas français, je devins sombre et me laissai aller au découragement. Par ma fenêtre, le matin, en me levant vers dix heures, je pouvais contempler l'agitation familière de la rue des Charrettes. C'était l'heure débilitante où de tous les bars jaillissaient des seaux d'eau qui inondaient le trottoir. On n'entendait que des voix anglaises de filles. Des putains en négligé apparaissaient aux fenêtres et des enfants s'en allaient aux commissions par bandes, de tristes fillettes qui connaissaient déjà l'homme et en vivaient, avec l'aide de leurs parents, aussi mal qu'il est possible de l'imaginer. Je n'ai jamais rencontré depuis, sur ma route, d'enfants aussi misérables, si ce n'est à Londres, dans Poplar, ou sous le pont de Charing Cross qui enjambe le quai, derrière le *Cecil*.

La petite rue étroite, mal percée entre ces deux files de maisons anciennes, se lavait sans excès de coquetterie. Rien ne permettait, comme à Marseille, d'évoquer la nuit enfiévrée par les plaisirs de la chair. La rue des Charrettes sentait le crime marin, l'ouvrier marin, le patron marin, la putain de marine et les éléments, cependant honnêtes, de tout un lot d'assez tristes associations d'idées. Ce n'était que vers six heures du soir que les corsages rouges, blancs ou mauves des filles s'associaient aux casquettes et aux maillots bleu sombre des matelots de commerce.

Alors les phonographes nasillaient à l'intérieur des bars, derrière la petite porte à claire-voie. Ils nasillaient tous en anglais. C'était l'époque du cake-walk et l'on ne pouvait en douter. A l'*Albion*,

c'était Nelly qui dansait le cake-walk, tel fut le nom du microbe qui petit à petit devait se muer en fox-trot et donner un rythme nouveau à la vie quotidienne de l'Europe. Son apparition fit de nombreuses victimes dans les rues populaires où l'on aimait l'accordéon sans snobisme. On aimait l'accordéon, parce que les musiciens de ce lieu ne savaient jouer que de cet instrument, mais tout le monde était d'accord pour préférer le piano et le violon. Ces deux instruments semblaient des instruments nobles et vraiment artistiques. Je n'ai jamais connu un joueur d'accordéon qui fût pris au sérieux. Par contre un violon quelconque tissait une robe d'innocence à des filles qui en avaient vu d'autres.

Ces filles de la nuit criaient de porte en porte, comme des enfants surexcités qui jouent à des jeux idiots. Leurs cris me perçaient la tête et me semblaient de mauvais augure. Plus les filles criaient dans la rue et plus je rentrais la tête dans les épaules. Je pensais déjà que les filles, bonnes conductrices des forces secrètes du malheur, annonçaient de cette manière les cataclysmes en formation.

Quelquefois, un soir d'hiver, des enfants en guenilles allaient de porte en porte et de bar en bar, tenant entre leurs doigts courts des petites chandelles qu'ils protégeaient contre le vent et la pluie. Il y en avait de tout petits en robe, et tous chantaient : *la part à Dieu*. C'était une extraordinaire complainte d'une grande valeur mystique mais curieusement entrecoupée d'ordures et de grossièretés de langage.

Les uns donnaient et les autres chassaient les mauvais petits anges de la rue des Charrettes. Mais tous haussaient les épaules.

La rue des Charrettes était également habitée par des interdits de séjour. J'en connaissais deux ou trois, aux traits fins, à la longue moustache gauloise. Ils portaient le maillot de jersey et leurs bras nus montraient des tatouages. Ces trois-là avaient fait leur service dans une compagnie de discipline. Ils n'avaient rien retenu de leur voyage dans le bled et l'autorité dont ils jouissaient aurait pu être acquise à meilleur compte.

Un soir qu'il pleuvait lugubrement, une fille de la rue, toute jeune et frêle comme une équilibriste, me prit brusquement par le bras.

— Monsieur Bob, me dit-elle, conduisez-moi jusqu'au quai. Je vais chez la mère Rose. Si l'homme qui est là-bas vous demande qui je suis, vous direz « que je suis ta femme ».

Elle tremblait de froid et de peur. Sa naïveté était celle de cette rue ouverte aux quatre points de la rose des vents. Elle était extrêmement jeune et quand elle faisait le trottoir, en hiver, pour chercher un matelot, elle chantonnait toute seule et sautait à cloche-pied en chassant une petite pierre comme les fillettes qui jouent à la marelle.

II

Sur ce décor en noir et blanc, troué, par-ci par-là, de lumières de couleur orange, mes camarades du soir et du petit jour tenaient leur place. Leur petite vie stérile, mais soumise aux disciplines de trois ou quatre estaminets, se combinait parfaitement avec la mienne. L'essentiel était de se retrouver chaque soir, tout au moins au début de mon séjour dans la rue des Charrettes. Plus tard ce souci, purement élégant, fut dominé par un autre plus âpre, mais quelquefois atténué par des images pittoresques : celui de rechercher une chambre pour dormir et quarante sous pour déjeuner.

Nous avions pris, quelques-uns et moi, la mauvaise route, celle qui n'aboutit qu'à des situations aussi vagues que ces terrains qui sont le dépotoir de l'activité physique et cérébrale des hommes. Quand j'essayais de travailler, je pénétrais sans vocation, et trop brutalement, dans un métier qui n'était pas le mien, et pour cette raison je ne tardais pas à être rejeté sur la plage par toutes les forces qui protègent les métiers honnêtes contre les envahisseurs qui ne sont pas du milieu. J'ai dessiné, j'ai peint parce que j'avais faim et je crois bien que j'ai écrit pour une raison à peu près équivalente.

J'aimais la peinture et les arts en général, non pas tant pour la somme d'émotion qu'ils pouvaient me procurer que pour la situation sociale indépendante qu'ils offraient à ceux qui les pratiquaient.

La peinture me plaisait parce que cet art précisait, dans mes heures de méditation à jeun, un atelier avec toutes les idées de la liberté sociale que ce mot éveillait en moi. La plus belle image de confort que je pouvais inventer me représentait dans un atelier de l'Ile Lacroix dont la baie vit réedominait la Seine, les yoles de mer et les « quatre » au garage. Je me voyais fumant ma pipe auprès d'un poêle Godin, les pieds très chauds, attendant la visite d'une figurante des Folies-Bergère dont la compagnie m'eût honoré dans les endroits où je fréquentais. Pour compléter ce tableau il me semble encore aujourd'hui, où je ne pense plus de la même façon, que j'eusse désiré peindre à la façon de Lautrec. Lautrec charmait ma curiosité et je le considérais comme un idéal que je ne cherchais pas à atteindre. J'ai toujours dessiné mal. C'était, en ce temps-là, sans importance, car j'eusse dessiné mieux que la vie n'en eût pas été plus facile pour moi. Le goût de la littérature me vint par curiosité et parce que — sans être absolument bon — je souffrais plus des ennuis et de la misère des autres que des miens et de la mienne. Les lumières dans une ville endormie, la nuit, me poussaient à me mêler à la vie secrète de cette ville. C'est ainsi, presque inconsciemment, que je pris l'habitude d'écrire et que, petit à petit, j'essayai de concilier les résultats que j'obtenais avec les médiocres affaires que l'art littéraire permet aux débutants quand ils ne connaissent pas encore bien la valeur des monnaies de leur propre pays.

Cet atelier de l'Île Lacroix, que je n'ai jamais possédé et qui n'existait peut-être pas, demeure mon dernier souvenir de Rouen.

*
* *

Parmi mes camarades, il en est qui n'ont plus de nom dans mon souvenir. Je les vois, cependant, évoluer dans les rues avec une précision qui fait plaisir, car elle honore les appareils dont je me sers pour travailler. Il y a dans leur groupe des linotypistes venus de Paris et des « indéfinissables » qui n'étaient pas à proprement parler des bohèmes... On aurait pu à la rigueur les cataloguer sous l'étiquette de *bohèmes sportifs*.

Car le sport, cyclisme, aviron et rugby, présidait nos assemblées nocturnes. Dans la journée je trouvais le temps de passer le maillot rouge à col bleu du Football Club Rouennais. Il y avait Liégault le normalien, Paul Lenglois, Édouard Hibou et un extraordinaire et excellent garçon, plus aveugle que myope, qui se lançait à pleins gaz sur une motocyclette d'un calibre alors surprenant.

Une séance d'entraînement le jeudi et un match le dimanche, il n'en fallait pas plus pour que les sept jours de la semaine fussent comblés. On en parlait, quelquefois, avec bonheur. La littérature n'intervenait dans nos propos qu'autant qu'elle pouvait s'accorder à la cadence d'un « quatre », à une belle sortie de mêlée, à des chicanes d'entraîneurs, à des essais de record amateur quand Édouard Hibou se lançait sur la piste derrière un tandem ou une triplette de copains.

C'est de ce temps que je garde un goût très vif

pour l'atmosphère des vélodromes ou des terrains de rugby qui annoncent aux voyageurs des trains l'entrée d'une grande ville. Les coups sourds des souliers à crampons qui « bottent » le ballon retentissent et couvrent le bruit des roues sur les rails, devant une petite station où l'on voudrait descendre pour courir tout de suite le long de la touche.

Et pourtant les éléments de notre bande se présentaient plus particulièrement avec des appétits intellectuels difficiles à satisfaire. Nous connaissions tous le *Mercure de France*, les tableaux de Van Gogh et de Gauguin, les chansons de Bruant, les dessins de Steinlen. Nous connaissions également Jarry et son *Ubu-Roi*. Ce fait constituait même un brevet d'admission dans notre club. Les *Chants de Maldoror* donnaient également un droit d'admission. Quelques-uns parmi nous pouvaient réciter du Mallarmé. En toute sincérité ce bagage était maigre. Enfin, il complétait le programme du lycée et suffisait à nous donner une confiance sans laquelle nous n'aurions pu vivre sur les routes que nous avions prises, sans trop les choisir.

Personne dans la bande ne semblait plus particulièrement désigné pour devenir quelqu'un. Ce n'est que deux ou trois ans plus tard, en revenant à Paris pour y végéter quelques mois, que je connus de vrais jeunes gens destinés à la littérature et dont les œuvres avaient déjà été imprimées dans des revues sérieuses.

Nous autres, à Rouen, nous étions comme des poussins dans un purgatoire qui sentait Villon, quand celui-ci marinait dans la tiède promiscuité des tavernes et des filles.

Dans la cohorte des fantômes qui peuplent encore

aujourd'hui la rue des Charrettes, je pourrais mettre des noms sur leurs ombres. J'ai beau collectionner patiemment toutes les images de cette époque, je ne parviens pas à éliminer ce peuple de la nuit, de marlous et de filles qui se soudaient l'un à l'autre comme les maillons d'une chaîne. Nous vivions parmi eux, mais en marge de leur métier. Et les femmes de la nuit ne nous prenaient pas au sérieux.

La question de la nourriture exceptée, notre situation sociale était supérieure à la leur.

Nous pouvions dire à des « terreurs » patentées : « Tiens, Louis, toi qui sais nager, va donc me chercher un paquet de cigarettes. » « Louis » n'y voyait pas d'inconvénient. Tous ces hommes nous obéissaient sans nous craindre. Encore aujourd'hui je m'étonne de ce résultat singulier que « les réguliers » n'ont pu obtenir sans l'intervention d'une force armée.

Le milieu où je vivais — en dehors de quelques camarades qui existent toujours et qui depuis sont devenus mes amis — se développait dans une chaude bêtise presque congénitale : la bêtise chaude des sociétés où le sexe des femmes est une autorité, un but, un gagne-pain, un divertissement laborieux.

Les hommes et les compagnes de ces hommes étaient des enfants qui ne craignaient pas les mêmes dangers que moi, par exemple, mais qui en craignaient d'autres beaucoup plus.

Quelquefois, des chefs venus de Paris, passaient à travers la ville en exagérant la modestie de leurs attitudes. Ils laissaient derrière eux un sillage de gloire. Leur présence demeurait dans les arrière-salles des petits débits et ce qu'ils avaient dit se trouvait commenté de table en table avec admiration.

C'est à la suite d'une de ces visites que les conversations familières de la petite pègre des deux sexes furent émaillées d'innombrables « et comment » qui pouvaient faire prévoir les récents « tu te rends compte ». Le fait d'observer ces menus détails et surtout d'y obéir posait un individu tout en lui laissant une favorable opinion de soi-même et de la vie.

***

Tous ces hommes, dont beaucoup n'étaient plus très jeunes, ne furent pour moi que des personnages littéraires pour toujours attachés au décor où ils vivaient. On ne pouvait ni les détester, ni les aimer, c'est-à-dire qu'on pouvait les aimer ou les détester dans la mesure où l'on peut détester ou aimer un arbre, une maison, une rue, une lampe à arc.

Le port, dépourvu de leur silhouette, perdait incontestablement de sa valeur décorative ; eux-mêmes, sans le décor des quais, n'existaient plus. Un tel désastre les eût rayés des contrôles de l'humanité.

Ceux qui comme moi les fréquentaient, pour des motifs obscurs, mais qui préparaient notre avenir, appartenaient à une élite dont les fantaisies souvent charmantes et excessives se développaient logiquement en marge d'une grande ville bourgeoise peu encline à les apprécier.

Ce qui fut le plus curieux dans toute cette période de vie, ce fut de constater que moi et mes compagnons arrivâmes à nous développer dans un cadre assez restreint sans mourir de faim ou, ce qui est plus

exact, sans être obligés d'aller chercher fortune en d'autres lieux.

Nous vivions comme si Rouen, son pont transbordeur, ses cargos, ses industriels et ses demoiselles de haute bourgeoisie n'eussent point existé.

La rue des Charrettes ne pouvait même pas cons tituer le cadre d'un quartier général. Nous n'avions pas de café littéraire. On se rencontrait partout, aussi bien à Dieppedalle qu'à Saint-Adrien, rue de la République, place du Vieux-Marché, dans l'estaminet chic *à la Parisienne* où Nelly d'H....., petite femme blonde et spirituelle, représentait avec délicatesse l'aristocratie du plaisir.

Des hommes, qui aimaient la fantaisie et qui sans doute étaient riches, nous protégeaient à leur insu — quelquefois même en acceptant leur responsabilité. Ce « je ne sais quoi » dont pour ma part je n'avais pas à retrouver les traces dans les faits et gestes de ma jeunesse devait, tout de même, indiquer la qualité de ce que le destin pouvait nous réserver.

On nous faisait crédit sur un capital dont maints d'entre nous, qui, par la suite, réussirent honorablement, ne se pensaient pas si riches.

***

Il est difficile de mettre au point ces deux années où l'aventure nous conduisait quotidiennement par la main sans que nous la cherchions. Le souci de ne nommer personne complique cette tâche. La tonalité grise de cette jeunesse sans anecdote mais dont le caractère dépendait du décor me laisse une impression de brumes dont je n'ai jamais pu me

débarrasser en regardant évoluer ceux que j'ai choisis pour écrire mes livres.

Il est insuffisant, je le sais, de dire aux gens : « Nous errions comme des fantômes, en pantalons collants, à travers un brouillard où se mêlaient des cargos, des filles, des dockers, des sportifs et de jeunes peintres précocement barbus. Nous nous heurtions sans nous excuser, en ayant l'air de retirer nos os d'une bagarre inexplicable. Quand on se retrouvait au chaud dans un bistro, on comptait ses morts et l'on appréhendait le jour... »

Le jour nous apparaissait comme un ennemi! Nous buvions d'une façon solennelle et désolante.

Un petit matin je lâchai la bande — j'avais bu énormément — comme un canot à la dérive. Il pouvait être quatre heures du matin, m'a-t-on dit. Je dus rentrer à l'hôtel où j'avais ma chambre vers sept heures. C'est le garçon qui le lendemain m'apporta cette précision. Entre quatre heures du matin et sept heures, je ne pus jamais savoir ce que j'avais fait.

Je fus près d'une semaine à méditer ce sujet qui pour moi ne manquait pas d'être passionnant. Je résolus de ne plus boire et je tins ma résolution, en exceptant trois années de guerre où il fallut recourir à l'alcool pour ne pas en finir tout de suite en me logeant une balle dans la tête.

Une existence légèrement aventureuse, quand elle n'est pas celle d'un touriste, laisse peu de place à l'anecdote. Pour ma part, je traversais des jours plus sombres et plus épais que de la poix, préoccupé par le seul souci d'y trouver un repas et vingt sous pour dormir.

Un cataclysme aurait pu faire sauter la moitié

de la ville que je n'aurais décemment pu m'y intéresser qu'après avoir trouvé vingt sous pour manger et vingt sous pour dormir.

J'ai sans cesse en moi-même la crainte de ne pouvoir assurer la conquête de mon pain et la garde de mon lit. Je m'émerveille toujours d'être à peu près libre tout en mangeant à ma faim avec un métier aussi fragile que le mien. En ce moment où j'écris, je sens que je jouis d'une aisance relative. Je vis à la campagne, au centre d'une grande chambre de travail, entouré d'un rempart de livres. Mais cette pièce est trop grande et ce confort est en disproportion avec mon passé. Si, dans une dizaine d'années, je suis encore vivant, ma femme et moi nous habiterons une maison toute petite composée de trois pièces : une pour travailler, manger et recevoir des amis, une pour faire la cuisine, une dernière pour dormir. La maison d'un vieil homme ne doit pas tenir plus de place que son tombeau.

Je voudrais pouvoir raconter des anecdotes. Je n'en connais pas qui me concernent. Parmi les hommes que j'ai connus, sept ou huit sont morts de mort violente, avant la guerre. Ces sept morts ne peuvent faire sept anecdotes. C'est violent, banal et sans intérêt.

Il n'y a pas d'anecdotes dans une vie mal organisée, il n'y a que des chansons, des chansons que l'on chantait dans la rue, et qui, dépouillées de leur sentimentalité à l'usage de la foule, en prennent une autre si particulière et si conforme aux souvenirs de ceux qui les entendirent, que ce simple échange rend tout effort de narration sincère à peu près impossible.

III

Je ne tardai pas à connaître le moyeu de la roue dont j'étais un des rayons. Le pivot de notre système social s'appelait Star. Il est mort en emportant son secret, comme on dit. Quand je fis sa rencontre il était le maître de la vie nocturne de Rouen.

C'était un gros homme qui pouvait ressembler au roi d'Angleterre Édouard VII. Il était vêtu en hiver d'un pantalon de tussor dont le fond très ample lui descendait sur les jarrets et d'un veston d'alpaga qu'il ne boutonnait jamais. Quand d'un coup d'œil discret on semblait s'étonner de ce costume au mois de décembre, Star négligemment, en chantonnant même, entr'ouvrait sa chemise afin de permettre au vent de mordre en pleine chair. Il affectait de suffoquer de chaleur. Au beau milieu d'un courant d'air qui cherchait une victime il soufflait, étendait les bras comme quelqu'un qui s'efforce de respirer et qui veut ouvrir une fenêtre. La première fois que je pus le considérer à mon aise, je l'aperçus qui marchait devant moi, se dandinant comme un pachyderme et traînant les pieds d'une manière agaçante. Je remarquai également qu'il choisissait, pour descendre d'un trottoir, l'endroit où le rebord s'aplatissait au niveau de la chaussée,

afin de laisser passer les voitures, devant une porte cochère, par exemple. Je sus qu'il agissait ainsi à cause de la semelle de ses souliers. Il craignait en leur enlevant leur adhérence au sol de les voir rester sur place. Il parlait d'une petite voix pointue qui surprenait, car l'homme était massif. La nuit on le rencontrait rue Grand-Pont ou rue des Charrettes, toujours vêtu de son veston d'alpaga et coiffé d'un chapeau mou appelé « Frivole ». Il tenait sous son bras, de même qu'un bâton de maréchal, un gros morceau de sucre de pomme de Rouen, enveloppé d'un tendre papier bleu ou rose, noué d'une faveur à chaque bout.

Un soir, familièrement, je pris ce bâton de sucre de pomme et je ne pus retenir une exclamation de surprise. Il pesait bien six livres. Star ricana comme il savait le faire.

— Ah! ah! mon camarade!

— Hé Star, ce n'est pas un sucre de pomme, c'est une barre de fer.

— Mon Dieu, oui, c'est une barre de fer. Qui pourrait s'en douter? Rien n'est plus inoffensif qu'un sucre de pomme et pourtant avec cette friandise sous le bras je ne crains personne.

Il fit le geste d'assommer un bœuf. Je ne le prenais pas au sérieux. Je peux dire qu'à ma connaissance du moins, il n'assomma personne avec sa barre de fer.

Mes amis et moi, nous ne tardâmes pas, sans nous en rendre compte, à composer une sorte de bande dont Star était le chef. Il était débrouillard et souvent, grâce à lui, nous pouvions trouver un peu de travail qui nous permettait de louer une chambre à l'hôtel et quelquefois de manger. Star était photo-

graphe et, pendant quelques semaines, je fus son représentant. Triste association! Nous ne tardâmes pas à nous détester. Il fallait, toutefois, se méfier de ce gentleman énigmatique, héros de quelques légendes qui pouvaient offrir à notre imagination des spectacles d'une belle qualité. Mme S... qui tenait un café de nuit vers la place du Vieux-Marché avait connu Star à une époque où nous n'étions pas nés. Elle affirmait qu'il commandait un cargo charbonnier. Il se coiffait en ce temps-là d'une casquette galonnée. Nous pouvions avoir confiance dans la parole de Mme S... Le vieux Star avait navigué. Il parlait très bien l'anglais et l'allemand et se vantait de connaître une douzaine d'autres langues moins usuelles parmi lesquelles l'urdu et le bengali.

Notre vieux Star mentait, d'ailleurs, avec une ingénuité de fillette. Sa facilité d'invention était prodigieuse. Son défaut consistait surtout à ne pas soigner le détail dans ses narrations. Il commettait des erreurs de costume et des bévues assez faciles à remarquer qui nous dégoûtaient de sa conversation.

Cependant, quand les Peaux-Rouges de Buffalo Bill envahirent la ville, Star fut le seul à pouvoir converser avec eux dans une langue assez étrange dont le son le réjouissait.

Une autre fois — c'était à l'époque de la Foire Saint-Romain, — nous étions sept ou huit compagnons de fortune devant un tir. Chacun de nous essayait son adresse. Au petit choc qui abattait les pipes fragiles Star haussait les épaules et ricanait.

— Dites, mon vieux, si vous êtes si épatant, ne vous gênez pas, faites un carton.

— Peuh, répondit Star, avec une carabine, ce

n'est pas malin, c'est en-fan-tin. Il appuya sur le dernier mot.

— J'ai un pistolet, déclara la demoiselle du stand.

— Avez-vous un revolver? demanda Star. Je veux bien abattre des pipes avec un revolver, ça c'est du tir, mais avec un pistolet c'est un jeu de gosse.

L'un de nous lui offrit un revolver de petit calibre. La demoiselle du stand résistait. Elle craignait mille dangers. Mais c'était un revolver de petit calibre. Star éleva l'arme à la hauteur de son œil, tira, rata la pipe.

Nous étions malades de joie.

— Cette arme porte trop à gauche, fit-il, sans s'émouvoir. Puis il soupira : « Ah! si c'était un Colt-frontière! »

— Allons Star, essayez encore, il y a quatre cartouches.

— C'est ce que je vais faire, mon camarade.

Il tira les quatre cartouches et abattit quatre pipes.

Il rendit l'arme à son maître sans commentaires et nous le suivîmes mélancoliquement de boutique en boutique jusqu'à l'heure d'aller au vélodrome où l'un de nous s'entraînait.

Le sang-froid de cet homme, menteur et malfaisant à ses heures, pouvait également étonner, particulièrement ceux qui le connaissaient bien.

Comme nous sortions des Folies-Bergère dans l'Ile Lacroix, nous entrâmes dans un petit estaminet pour y boire un grog. Il faisait froid et la fumée des pipes nous brouilla la vue dès que nous eûmes ouvert la porte de l'établissement. C'est pourquoi

le père Star n'aperçut pas tout de suite son plus robuste ennemi qui, la face légèrement congestionnée par l'alcool, contemplait, entre les ronds de fumée, des images, sans doute intéressantes, mais qu'il était le seul à apercevoir. C'était, somme toute, le bénéfice de son état. Je le vis le premier, attendant sans impatience que ses gros yeux injectés de sang fissent un léger glissement dans notre direction. Cet adversaire, qui était un entraîneur de Lamberjack, je crois, alors à Rouen, possédait sans lésiner tout ce qu'il fallait pour infliger à Star une correction solennelle.

Les deux ennemis ayant tourné lentement de l'œil s'aperçurent en même temps. Le sourire de Star s'arrêta sur ses lèvres, cependant que l'homme se dressait lentement, se glissait entre deux tables avec précaution et s'avançait dans la direction de notre petit groupe. Nous n'étions pas en mauvais termes avec ce jeune homme surexcité. Cette agression paraissait bien dirigée contre Star qui ne put faire autrement que d'adopter l'opinion générale. Il se leva à son tour, contourna lentement sa table et soudain poussa un cri effroyable qui dissipa la fumée des pipes et suscita un même mouvement de surprise à toutes les têtes.

Nous vîmes Star blêmissant, s'appuyer contre une banquette, puis s'affaler.

— C'est une entorse, une entorse, gémissait-il.

Il est difficile d'abattre un homme qui ne peut plus se tenir debout. C'est ce que pensa le jeune athlète qui, un peu confus, retourna s'asseoir devant sa table.

Nous autres, soutenant Star sous les aisselles, nous sortîmes en emmenant notre camarade qui

gémissait impitoyablement. Nous arrivâmes dans cet équipage jusqu'à la rue de la République.

— Laissez-moi, dit Star.

Nous le lâchâmes, mais les mains prêtes à le recevoir car nous craignions de le voir tomber. Ce n'était pas son intention. Il frappa allègrement ses deux pieds contre le sol et dit : « Maintenant c'est fini, allons boire chez Louisa. Comme « il » lui doit de l'argent, il ne viendra pas là et nous sommes certains qu'il nous foutra la paix. »

Son opération la plus étincelante, celle qui lui valut une renommée que l'indulgence consacra, fut réussie aux dépens d'un grand journal de la ville qui commit l'imprudence de le laisser pénétrer dans son immeuble.

En principe, le père Star était photographe. Il proposa donc une affaire de publicité basée sur une demi-douzaine de portraits photographiques, format carte postale, offerte par le journal à chacun de ses abonnés qui viendrait par devant l'objectif de Star.

Il défila dans le hall du journal une quantité de braves gens dociles et endimanchés. Star, qui opérait, était magnifique à voir, et je le voyais puisque j'étais correcteur dans ce même journal, pas pour longtemps d'ailleurs.

Il ne ménageait ni ses forces ni son temps.

— Allons souriez... là.... penchez-vous, encore un peu, encore un peu... là, c'est parfait. Je vais en prendre une deuxième. Regardez bien l'objectif... bon...

Il se dérangeait, plaçait lui-même la tête du sujet, revenait en arrière afin de juger de l'effet, puis il appuyait sur la poire.

— Quand faudra-t-il venir pour voir les épreuves ? demandait timidement le client.

— On vous l'écrira, répondait Star.

Quand nous nous retrouvions pour déjeuner au petit restaurant de la rue Saint-Romain, Star, tout en mettant du bicarbonate dans son cidre, ne cessait de vitupérer les difficultés de son entreprise.

— J'ai eu ce matin un type qui m'a fait rater six plaques. Un client comme celui-là tous les jours et le journal saura ce que ça lui coûte.

Cette entreprise dura six mois et l'on peut dire que la majeure partie de la population de Rouen vint sourire devant l'appareil de notre père Star.

C'est au bout de ce sixième mois que le scandale éclata et que l'on constata que Star s'était contenté d'empocher l'argent destiné à acheter des plaques. Il avait fait le simulacre de photographier, un simulacre consciencieux, il faut le dire, et toutes ses victimes avaient défilé gratuitement devant un appareil non chargé.

Encore aujourd'hui je m'étonne que cette affaire n'ait pas plus mal tourné pour son animateur. On se contenta de le mettre à la porte et dès lors il put, à son aise, s'occuper de ses amis. J'étais, en principe, de ceux-là et j'eus beaucoup de mal à me sortir de toutes les embûches que le vieux drôle me tendit, dans un but qui pouvait paraître désintéressé.

Il était plus dangereux que la lèpre. Sournois et mielleux il servait d'indicateur à la police, dénonçait et mentait pour se tirer d'affaire lui-même. Cet homme enclin au mal avait dû connaître sa force. Mais quand je l'ai rencontré, il était déjà usé. Il errait dans les rues de Rouen, ainsi qu'une vieille chaloupe sans nom. Il ne mêlait les femmes à sa vie

quotidienne que pour leur insinuer d'une voix douce des choses désagréables. Il savait les menacer et les faire trembler à l'occasion, mais ne prélevait aucun tribut en argent, en échange de toutes ces gentillesses.

Que pouvait-on connaître de son passé ? Peu de chose. Les plus vieux habitués du café S..., qui étaient des gens honorables, se contredisaient dès qu'il était question de la jeunesse de cet homme. En réalité, il n'était plus très jeune quand il avait fait son apparition à Rouen. Il devait avoir une quarantaine d'années. Au Havre on lui prêtait des aventures sentimentales assez peu communes. Certains affirmaient qu'il s'était longtemps adonné à la contrebande des armes et qu'il avait failli être pendu par les Anglais, du côté de Shanghaï, ce que je croirais volontiers. Il avait, paraît-il, bombardé un petit village nègre à Haïti, je ne sais plus pour quel motif. Quand on lui parlait de cette histoire, il minaudait, mais avec des réticences qui révélaient son plaisir. « C'est une légende », disait-il, en baissant les yeux d'un air confus. Il était très difficile de démêler la véritable ossature de l'existence de cet aventurier d'autant plus captivant qu'il manquait bien des pages au roman qu'il nous offrait.

Cet homme qui eut une grande influence sur ma destinée littéraire, car, pour la première fois, il m'apprit la manière de commander à mes instincts et de les utiliser sans danger, ne présentait, cependant, aucune de ces qualités ou de ces vices qui font d'un aventurier un personnage littéraire. Il rayonnait froidement ; mais la lumière trouble dont il éclairait son atmosphère ne pouvait se reproduire et n'était pas de celles qui donnent à un livre une

impression de puissance et de vérité. Mon ami Paul Lenglois, qui écrivit : *Monsieur de Jonkhère gentilhomme d'aventures*, prête à son personnage les ressources de sa propre personnalité. Star mort ne pouvait plus se recréer dans notre pensée. Parmi tous les hommes de fortune diverse que j'ai connus et qui sont morts, celui-là est encore plus mort que tous les autres. On ne peut plus rien en tirer. Maintes fois j'ai tenté de l'introduire dans un de mes livres. Il s'est rebiffé dès les premières pages et je n'ai pu rattraper sa silhouette, qui, pourtant, m'était si familière.

Star, je sais aujourd'hui, comme je le savais il y a vingt-cinq ans, que vous étiez un coquin encore plus sombre que la majorité de vos compagnons ne le pensait. Je n'ai pas eu à me louer d'avoir fumé la pipe pendant quelques mois à la table où vous buviez, sans excès, mais ce n'est pas sans émotion que j'ai appris que vous étiez mort, comme un vieux chien, sur le paillasson d'un bel appartement vide dont les clefs vous avaient été confiées pour cette raison.

Je vous revois oscillant comme une balise sur le quai où l'ombre des piles de bois de Norvège s'allongeait démesurément sur l'asphalte. Les vents du nord et de l'ouest mordaient votre chair mal couverte, la pluie vous transperçait jusqu'aux os. Vous étiez plus lavé par l'eau du ciel que les misérables compagnons de Villon accrochés aux fourches patibulaires de Montfaucon!

Quelquefois, et toujours avec une arrière-pensée, vous avez partagé votre pain avec moi. Il n'était pas plus amer que celui des autres. Ce soir, où tout est changé pour moi dans le jeu que je tiens entre

mes mains, je pense à vous et à tous ces hasards inexplicables qui m'ont fait choisir une route honorable.

D'autres compagnons, qui sont toujours mes amis et qui vous ont connu, me retrouvent encore quand ils ont le désir de me voir. Nous parlons de cette étrange vie nocturne, en marge d'une grande ville, que nous parcourions la nuit comme des rats. Alors, vieux Star, vous êtes parmi nous à la table, comme c'était autrefois chez Annah J..., quand j'apprenais à jouer de l'accordéon avec Cecchi de la pension Nielsen, rue de la Vicomté.

IV

Quand Rouen s'éveillait au petit jour, on entendait d'abord le trompette de garde à la caserne des chasseurs, à Saint-Sever. Et tous les sifflets d'usine ne tardaient pas à percer les brumes qui s'effilochaient sur la Seine. Je ne connais rien de plus triste qu'une journée qui commence au signal sévère d'une usine. Il n'y a pas de remède contre cette pénétration aiguë qui excite toutes les petites forces du découragement. Les sirènes gémissaient au nom de toutes les ouvrières qui, déjà, filaient le long des rues, comme des fantômes, un fichu noué sur la poitrine, et les joues molles. Les unes étaient de vieilles femmes sans passé et les autres des jeunes filles sans avenir. Elles se dirigeaient toutes vers l'usine au sifflet pointu comme des petites épingles attirées par un aimant.

A cette heure que l'incertitude de prendre mes repas rendait maussade je me levais d'un bond et, pour entrer tout de suite en contact avec la réalité, je me plongeais la tête dans une cuvette d'eau froide.

Je me hâtais au rendez-vous chez mon ami E. H... rue Saint-Romain. Je retrouvais là mes camarades

qui, mal réveillés, attendaient silencieusement que tout l'équipage fût au complet.

Le dernier arrivé, celui qu'il fallait attendre, ne pouvait être que Star. C'était lui en effet qui d'une voix tranquille nous hélait de la rue, la chemise ouverte sur la poitrine, dans une toilette de condamné à mort.

Nous nous dirigions tous, soit à pied, soit en tri-car, vers l'Ile Lacroix où la flottille était amarrée. Si j'ai bonne mémoire elle se composait d'un « as » avec banc à coulisse et banc de barreur, et d'une norvégienne à voile que l'on appelait l'*Arquebuse*. L' « as », qui n'avait pas de nom, portait pavillon d'amiral ; il était occupé par notre ami E. H... Quant à nous, l'estomac vide, nous nous entassions dans la norvégienne dont on abattait le mât. La nage était en pointe. Deux hommes parmi les plus gelés s'emparaient des avirons. L'équipage de l'*Arquebuse* se composait de six compagnons sans discipline qui ne tardaient pas à s'interpeller avec véhémence pour des raisons qui tenaient toutes à l'art de la navigation.

Nous ramions sur la Seine argentée qui se perdait à travers le brouillard dans la direction de Saint-Adrien. Il faisait froid. Le soleil ne se décidait jamais à percer cette ouate bleuâtre qui nous trompait sur les distances. Des bélandres fantômes nous croisaient sur lesquelles grelottait un timonier fantôme et galopait un petit chien noir encore plus fantomatique que tous les éléments familiers de la Seine. Pressés les uns contre les autres pour avoir plus chaud, nous écoutions le bruit des avirons qui plongeaient dans l'eau, un peu lourdement.

Je n'arrive pas encore à comprendre ce que nous

pouvions chercher à six heures du matin, en automne, sur ce fleuve qui ne devait nous offrir, à la condition d'atteindre la maison de Saint-Adrien, qu'un Eldorado sans feu, sans rideaux aux fenêtres, et presque sans vivres dans les placards.

Mais s'il est vrai d'écrire que nous ne mangions pas à notre faim, il est également juste d'écrire que nous arrivions toujours à boire : soit du vin, soit du rhum, du rhum que nous aimions et qui nous réchauffait le ventre.

L'alcool flambait dans notre tête comme une flamme de punch ou une chanson de guitare qui ressemble aussi à un feu de bois que le vent tout d'un coup ranime en hurlant. Le vent qui soufflait sur la Seine ranimait la flamme qui brûlait dans nos têtes gelées par la bise. Les uns et les autres nous pouvions voir en nous regardant dans les yeux le feu central qui donnait à nos visages verts et roses un caractère enclin à obéir aux multiples fantaisies de notre imagination.

Un matin d'octobre, je crois, nous partîmes pour Saint-Adrien, en suivant le cérémonial habituel. Star était avec nous, livide et goguenard. Mon frère Jean était également des nôtres. Il se trouvait à Rouen depuis quelques jours, curieusement vêtu en gentilhomme breton. Une culotte de velours gris très serrée aux genoux figurait assez bien des bragoubraz. Il était coiffé d'un curieux petit chapeau rond en feutre qui aurait pu appartenir à un prêtre peu soucieux de l'élégance de sa coiffure.

Pour fêter l'arrivée parmi nous d'un gentleman aussi distingué nous avions bu à sa santé, à la santé des vieux copains de la bande de la Seine, à celle de nos copines et à celle de cette vieille Légion qui

pouvait au besoin nous accueillir quand le moment en serait venu. Un an plus tard ce moment vint, pour mon frère seul, qui prit un engagement de cinq années au 1er régiment étranger à Sidi-Bel-Abbès. A cette époque c'était un jeune homme assez fort, bon compagnon. Il n'abandonnait jamais un ami dans la bagarre.

Nous nous logeâmes tous à bord de l'*Arquebuse*, qui déborda à la gaffe, au milieu des vociférations les plus rares. La Seine était aussi déserte qu'un fleuve de la préhistoire. Elle s'enveloppait comme toujours dans son écharpe de brouillard et nous montrait les maisons qui bordaient ses rives comme des gratte-ciel d'un mauve anormal et délicat.

Mon frère et Star ne s'aimaient pas et il avait fallu la présence d'une bouteille de rhum pour décider Jean à s'embarquer avec nous.

Pendant une heure de navigation tout se passa au mieux. Star assis à l'arrière donnait des conseils assez judicieux en somme, et nous autres, à tour de rôle, prenions les avirons afin de nous réchauffer. C'est alors que le fait se produisit. Mon frère, qui était transi, demanda la bouteille de rhum pour se réchauffer. Star lui conseilla ironiquement de n'en rien faire à cause du brusque changement de température que l'alcool ne manquerait pas de créer. Jean insista et Star lui passa poliment la bouteille. Mon frère but à la régalade et soudain nous vîmes son visage se modifier en une affreuse grimace.

— Bon Dieu, Star, fit-il, ce n'est pas du rhum. Vous m'avez passé la bouteille de pétrole!

— Ça m'étonne, répondit Star, d'une voix douce.

— Salaud! fit Jean. Et saisissant un aviron il en porta un bon coup avec le plat de la pelle sur le

crâne de Star que son chapeau « Frivole » ne put guère protéger.

Nous partagions tous son indignation.

Cependant le coup qu'il venait de lancer avait fait perdre l'équilibre au malheureux Jean qui tomba à la renverse dans l'eau. L... scia sur les avirons pour arrêter l'élan du canot.

— Il sait nager, cria l'un de nous.

En effet, la tête de mon frère sortait de l'eau. Il put attraper le bord de la chaloupe, malgré Star qui lui donnait des coups de talon sur les doigts afin qu'il lâchât prise.

Nous maîtrisâmes Star et nous l'étendîmes au fond de la barque. Il poussait des petits cris de femme vindicative auxquels nous ne prêtions que peu d'attention. On aida Jean à se hisser dans le canot.

— Où est Star ? demanda-t-il d'une voix sombre.

— Star est une vache, répondîmes-nous en chœur. Laisse-le tranquille, nous nous chargeons de sa punition.

— D'après le code de la navigation en usage chez les Frères de la Côte, fit l'un de nous, il est admis que nous pouvons débarquer le délinquant sur une île déserte. C'est conforme à la loi. Je n'ai pas le texte dans ma poche, mais si Dieu permet que nous revenions à Rouen dans la journée, vous pourrez aller consulter la *Vie des Pirates anglais*, de Johnson, je crois. Vous y trouverez le texte en question imprimé intégralement.

On vota à main levée sur cette proposition et nous résolûmes de débarquer Star dans la première île déserte que nous rencontrerions sur notre route. Il y en avait deux ou trois, qui suivaient l'Ile aux

Cerises, comme des péniches derrière un remorqueur.

Ce fut plus difficile que nous ne le pensions de débarquer l'énorme Star sur une île sans crique, protégée par une ceinture de roseaux perfides. Il se raidissait plus dur qu'un sac de blé. Nous faillîmes chavirer. Une solide poussée l'envoya assez loin sur la terre ferme. Nous débordâmes de toutes nos forces au risque de retourner l'*Arquebuse*. En dix coups d'aviron nous fûmes assez loin de la petite île. Le vent nous apportait les vociférations du misérable. Elles pouvaient se résumer ainsi : « Ah, bande de salauds, vous ne perdrez rien pour attendre ! »

Cet incident nous occupa toute la journée. Mais nous ne fûmes pas surpris quand nous aperçûmes, le soir même, vers onze heures, la silhouette de Star qui tanguait devant la cathédrale.

Il vint vers nous sans hésitation et nous tendit une main que nous acceptâmes.

— Voulez-vous prendre un verre de bière chez Paul ? nous demanda-t-il d'une voix affectueuse.

Personne ne refusa. Star fut charmant. Il joua au billard avec de B..., régla les consommations, raconta une histoire de pendaison à Pontonville, qui n'était pas la sienne, et parla de l'humanité en général comme un bénisseur de profession. Puis il nous souhaita bonne nuit et s'en fut se coucher dans sa petite chambre d'hôtel de la rue Saint-Romain.

Nous étions confondus. D'autant plus que nous savions avec certitude qu'il avait battu la semelle pendant six ou sept heures sur l'île, troublant le vol des corbeaux de ses appels enroués et désespérés.

Il avait plu toute la journée pour achever sa disgrâce. A la tombée de la nuit des ouvriers qui roulaient à bicyclette le long de la Seine avaient entendu sa voix. On était venu le chercher dans une barque de l'Ile aux Cerises. L'opération n'alla point sans quelques difficultés. Il fallut que Star donnât à ses sauveteurs des détails qu'il inventa. On fit discrètement appel à sa générosité, ce qui le contraignit à offrir dix francs à ceux qui le ramenèrent sur la terre honorable de la rive gauche. Une longue promenade à pied lui permit, en le réchauffant, car il était trempé de la tête aux pieds, d'aller prendre son tramway pour revenir à Rouen.

Nous attendîmes longtemps des représailles. Il serait fastidieux d'insister sur les luttes qui commencèrent, d'autant plus que toutes ces histoires pourraient être mal interprétées. Pour ma part une carte postale de l'autorité militaire qui m'indiquait le camp de Châlons comme résidence vint opportunément me tirer des griffes du vieux Star au moment même où il pensait se payer ma peau.

*
* *

J'ai gardé pour les paysages influencés par la Seine une affection qui dure encore et que je ne peux exprimer. Un air sifflé au matin, à l'avant d'une yole, rendrait mieux, à mon avis, mon enthousiasme pour la Seine. Il m'est impossible d'écrire ce que je pense quand je suis content, particulièrement quand j'ai bien mangé, et que le feu enrichit tous les éléments qui composent ma demeure. La Seine me donnait une impression de confort sentimental. Je la plaçais sur le même plan littéraire qu'une

chanson de la rue. Et il est difficile d'expliquer ce plaisir qui n'est pas sans délicatesse. Les jours qui suivirent l'affaire du débarquement dans l'île me parurent semés de dangers.

Mon vieil ami Robert Duquesne, qui écrivait son livre *Monsieur Homais voyage*, s'était retiré à Dieppedalle dans une charmante auberge au bord de l'eau. Cette auberge était tenue par un homme excellent, le père Vacher, ancien maître mécanicien dans la flotte de guerre. A Dieppedalle fréquentaient également un peintre danois et des officiers de la marine de commerce danoise, tout l'état-major du *Bjorn*, magnifique cargo rouge, noir et blanc qui transportait du bois de Norvège. Le premier lieutenant s'appelait Dannolt, ou quelque chose qui approchait de ce nom-là. C'était un géant à courte barbe blonde, toujours vêtu en été d'un complet blanc boutonné comme un dolman d'officier. Il nous recevait dans sa cabine, Duquesne et moi, et nous conviait fréquemment à partager le menu de la « gamelle » des officiers.

A cette époque j'étais vêtu d'un blazer bleu marine galonné aux couleurs du Football Club de Rouen et de knicker-bokers comme on les porte maintenant. Tout cela couvert de taches de couleur et d'huile.

Duquesne m'avait demandé d'illustrer son livre. La besogne était agréable. On ne voyait que nous deux à Quillebeuf et sur les bords de la Risle. Nous étions enthousiasmés par le Marais Vernier, ses canards sauvages et ses petits villages qu'on ne pouvait apercevoir qu'en écartant les roseaux avec la main.

Tout en dessinant pour Duquesne je décorais

l'auberge du père Vacher. Je suppose qu'il ne doit rien rester de toutes ces merveilles. Les quatre grands panneaux de la salle de restaurant, dont les fenêtres s'ouvraient sur la Seine, furent livrés à ma fantaisie encore hésitante.

Je peignis la mise à l'eau d'un « huit ». Puis, à la demande du patron, la catastrophe du *Farfadet*, un de nos sous-marins qui venait de se perdre, corps et biens, dans un fond au large de Dunkerque, je crois.

C'est alors que les difficultés se présentèrent. Le père Vacher, qui tenait à son idée, voulut que je peignisse le sous-marin, naturellement au fond de l'eau, mais en coupe, de façon qu'il fût possible de voir ce qui se passait à l'intérieur.

Tous mes projets d'algues décoratives, d'étoiles de mer stylisées et de poissons-lampes décoratifs furent abolis d'un seul coup. Je passai plus d'un mois à me débattre au milieu d'un labyrinthe inextricable de fils conducteurs et de tuyaux de tout calibre et de toute matière. Le travail ne fut jamais achevé. Mais tel que je l'ai laissée, cette esquisse a dû, néanmoins, surprendre les clients qui, par la suite, furent admis à la contempler.

Le séjour au bord de la Seine, à Dieppedalle, dura deux mois à peu près. Ce furent les jours les plus paisibles que je vécus en Normandie. J'étais tranquille comme un wagon oublié sur une voie de garage. Je mangeais confortablement et j'avais un lit. Quand les illustrations furent terminées, je crus comprendre que le destin me réservait des surprises désagréables. Comme je le prévoyais, je pus à peu près les éviter, tout au moins éviter les plus dangereuses.

Je revêtis provisoirement une blouse blanche d'interne en médecine et sur la recommandation de mon ami Duquesne, qui, lui, « faisait » réellement sa médecine, je fus admis pour quelques jours dans la salle de garde de l'Hôtel-Dieu d'Orléans et dans la chambre d'un camarade absent. Les vrais internes, dont l'hospitalité était charmante, ne me demandaient qu'une chose : ne pas trop me faire voir.

V

Je n'écrirai jamais mes mémoires, je le suppose. Pour la première fois dans ma vie, je viens de retourner en arrière. J'ai réglé ma lampe et dans une atmosphère qui n'est plus celle d'autrefois j'ai tenté de dérouler une petite partie du film que j'avais enregistré, sans commanditaire. Ce fut à moi d'en régler les frais. La figuration, il est vrai, ne se faisait pas payer, ou si peu. Quant au metteur en scène rien ne me permet de lui attribuer un caractère divin. En tout cas, il était semblable à une force saugrenue, d'imagination médiocre et qui imposait ses volontés parce que cette force universelle était la maîtresse de la faim et du repos. La seule période de repos que j'aie pu goûter sans crainte, depuis ma sortie du lycée, fut mon année de service militaire au Camp de Châlons. Pour la première fois dans ma vie d'homme je fus libéré de cette odieuse corvée qui me faisait errer à travers les villes françaises et étrangères, la tête vide de pensées et les yeux clos sur une combinaison sans ampleur qui pouvait me procurer de quoi manger et de quoi dormir. Il fallait que je fusse las pour apprécier avec béatitude la vie militaire dans un bataillon d'infanterie de ligne. Je me rappelle ces débuts, mon arrivée, sans

un centime en poche, à Mourmelon noyé dans la pluie. Ce détail m'apparaît aujourd'hui encore plus déprimant qu'il ne le fut à cette époque. C'est à la caserne que les préjugés et les mépris réciproques qui délimitent les classes sociales se font le mieux sentir. Bourgeois, ouvriers, intellectuels, paysans et vagabonds ne cherchaient qu'à s'éblouir mutuellement sur la situation de fortune qui désignait leur emplacement social. Ils mentaient tous, se groupaient par « milieux ». J'eus beaucoup de mal à trouver la première pièce de cent sous qui me permît d'entrer en relation avec les anciens. Le seul homme dont je me souvienne, à cause de sa sensibilité et de sa camaraderie, était un jeune clairon qui revenait des bataillonnaires. C'était un petit maquereau qui touchait des sous d'une poule de café-concert à Châlons. Nous avions connu les mêmes boîtes à Montmartre. Ce détail constituait un fond de souvenirs communs un peu réconfortants, que l'on estimait page par page, ligne par ligne, lui fumant des cigarettes bastos et moi fumant ma pipe. J'ai retrouvé ce clairon pendant la guerre. Il était gros et gras. Lui aussi avait oublié son passé. Il vendait de la passementerie sur les marchés de province. La guerre le dégoûtait. Il le disait sans phrases et s'arrangea pour se faire réformer dès les premiers jours de la campagne.

Cependant, j'ai gardé de cette vie en commun un excellent souvenir. Je dormais à l'abri. Et, couché sur mon lit, la nuque appuyée sur mes mains, les yeux levés vers la planche à pain, j'écoutais les meilleurs trompettes de l'artillerie dont les sonneries mélancoliques faisaient prévoir la guerre.

Car la guerre, tout est là pour nous. La traversée

de l'Atlantique, celle du Sahara, les voyages autour du monde, et la haute poésie marine qui auréole les paquebots, tout cela n'équivaut pas à ce mot : la guerre.

Il existe en ce moment des morts décoratives et une action aventureuse plus plaisante, mais tout cela ne peut être comparé à ce que le cerveau d'un homme put enregistrer — et pour lui seul — devant Souchez, dans les marécages de Carleul ou devant Verdun.

Lindbergh, je le répète, en traversant l'Atlantique, savait qu'il avait une chance, ceux qui franchirent le parapet devant Carency un matin de mai 1915 savaient qu'il ne pouvait pas y avoir de chance pour eux. Ils ajustèrent la baïonnette au canon, sortirent de la tranchée et mirent toute une journée pour mourir dans le bled.

Ceux qui ne se sont pas battus devraient être prudents quand ils jugent ceux qui ont fait partie des troupes de combat. Il existe dans la façon de penser de chacun de nous un domaine qui ne peut être exploité que par ceux qui possèdent par expérience les points de comparaison nécessaires. Ce détail échappe à toute critique littéraire à moins que le critique n'ait lui-même apprécié, pour son compte et dans les mêmes conditions, cette extraordinaire époque où plusieurs millions d'hommes transformés en aventuriers *actifs* firent cent fois le sacrifice de leur vie, de leurs affections, de ce qu'ils avaient été et de ce qu'ils pouvaient devenir. C'est un fait dont pour ma part je ne tire aucune vanité mais qui me permet de juger les autres et moi-même sans trop me préoccuper de ce que l'on peut en penser.

Dans un groupe de dix hommes, tous plus éblouissants les uns que les autres, celui qui aura toujours raison sera peut-être un onzième convive que l'on n'attendait pas au banquet. Il me dira : « Tu n'étais pas à Souchez en 1915 ? » Et cela pourra me ramener d'un seul coup à ma sensibilité et à ma sentimentalité d'autrefois quand l'art et la littérature tenaient moins de place qu'un pauvre et maladroit petit geste fraternel.

***

J'aurais voulu, en essayant de m'intéresser à ce petit passage de ma vie, y retrouver tout au moins un élément de labeur littéraire ou artistique. Je ne vois rien qui puisse dorer ce cadre en mauvais bois qui entoure des images vulgaires, au milieu du bas peuple. Ce n'est là que la coloration grise de deux années de misère. J'ai toujours vécu dans les brumes jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. En Belgique, j'habitais, non loin de Knocke, vers 1906, une maison abandonnée dans les dunes, à sept ou huit kilomètres de la frontière hollandaise. Tous les matins ma maison émergeait du brouillard comme une ébauche mal formée du travail quotidien du monde. J'entendais au loin sur la mer les sirènes des cargos fantômes qui allaient vers le nord ou en revenaient. Je vivais d'une misérable besogne venue de Paris qui me rapportait vingt francs par semaine. La rue des Charrettes se prolongeait sur la jetée de briques rouges contre laquelle des lames couleur d'absinthe, nées d'une mer d'un violet d'encre, venaient se briser en gerbes savonneuses.

Il me semble que c'est à Knocke, en hiver, que

mon passé se révèle sous une forme que je peux utiliser. Encore aujourd'hui « si je désire une eau du Nord » c'est celle du canal de Damme ou les eaux de l'Escaut. Depuis cette époque je ne suis jamais revenu à Sluis ou à Knocke. Je parle souvent de ces deux petites villes comme de deux amies de jeunesse, quand des passants qui les connaissent viennent me dire bonjour, chez moi, sur la route d'Archet à Biercy.

Les derniers jours que j'ai vécus à Rouen furent d'une tristesse sans emploi. J'habitais une chambre sordide au-dessus du *Criterion*, à l'angle de la rue des Charrettes et de la Vicomté. Je ne sais si la maison existe toujours. Tout autour de moi, la ville se rétrécissait implacablement comme si une vis géante eût resserré les divers éléments hostiles qui se groupaient en faisceau pour m'expulser.

Je ne voyais plus que quelques amis aussi désemparés que moi-même. Quand nous avions quelques sous nous nous réunissions dans un petit café sans histoire. Le décor marin de la rue des Charrettes ne nous intéressait même plus. Nos désirs ne dépassaient guère les limites d'une chambre meublée d'un lit, et d'une situation quelconque qui pût nous assurer deux repas par jour.

C'est en vain que les sirènes des navires essayaient de nous séduire. Nous ne fréquentions plus les estaminets où nos amis de la marine de commerce avaient coutume de se divertir. Des jeunes filles publiques nouvelles occupaient les trottoirs, les petits estaminets en bois de boîte à cigares, les hôtels dont nous connaissions les disciplines particulières.

Le pittoresque de la rue des matelots et des

voyous ne mordait plus sur notre jeunesse sensible. Les autres et moi-même nous étions las, sans vains discours et sans plaintes.

L'aventure, qui se propage sur ondes courtes, ne parvenait plus à nous lancer éperdument sur ses pistes trompeuses. Nous réfléchissions des jours entiers et des nuits entières sur des bancs, dans un état d'imbécillité voisin de la damnation.

Durant cette affreuse période je fus particulièrement irrité par une petite putain déférente qui m'appelait : Monsieur Bob.

Le soir quand je cherchais un domicile en bombant le dos sous la pluie je la rencontrais au coin d'une rue que je ne pouvais jamais prévoir, car je ne pensais à elle qu'au moment où je la voyais.

— Bonjour, Monsieur Bob, me criait-elle.

Chaque fois que la misère m'attirait une avanie, une humiliation, elle était là pour me saluer d'un : bonjour, Monsieur Bob encore plus courtois que de coutume.

En 1907, comme j'étais en voie de garage à Marseille, je la rencontrai dans le triste paysage du bassin des Messageries Maritimes. Elle était mariée à un douanier. Ce fut elle qui me confia cette nouvelle importante après m'avoir salué à l'improviste d'un : bonjour, Monsieur Bob! qui me fit bondir sur place.

L'année suivante, j'étais de retour à Paris. Comme je traversais la place des Abbesses, devant la poste, une femme qui ressemblait à une pie mouillée se dressa devant moi. Je ne pus maîtriser un léger saut en arrière et tous deux nous criâmes en même temps : « Bonjour, Monsieur Bob! » Je ne l'ai plus revue. Mais je ne suis pas certain de ne plus la ren-

contrer. Pour parler franchement je n'aime pas rencontrer des témoins de ma jeunesse, à moins qu'ils ne soient de ceux qui jouaient le même jeu que moi, c'est-à-dire un jeu qui ne comportait pas d'atouts. Fumer une pipe avec ceux-là devant une tasse de café bouillant est un plaisir qui ne manque pas de gaîté. Toute cette misérable médiocrité se pare de couleurs allègres. Il n'y a plus d'ombre. Un soleil créé par nous-mêmes dissipe les éléments gris de cette chronique déjà ancienne.

Ah! ce temps n'est pas regrettable! Tout ce que l'on pouvait en extraire se disperse petit à petit à l'usage du public.

L'avenir, qui me paraît, sinon riche en joie, du moins riche en forces que la littérature peut assimiler, nous permet de tendre l'oreille afin d'écouter tout ce qui se passe d'anormal dans la nuit européenne où s'endort mon petit village.

J'ai chez moi un poste de T. S. F. Je n'ai pu encore le régler sur des ondes mortes.

VI

J'aurais pu dédier ces quelques pages à ceux qui vécurent avec moi les bons et les mauvais jours de la rue des Charrettes. N'est-ce pas Lenglois ? vieil ami normand. J'ai reçu des nouvelles d'Édouard Hibou qui, en maillot rouge, collait derrière le tandem de Dumesnil. Robert Duquesne vit paisiblement, en lettré, dans sa tour romane. Et Jean Savoye, cœur d'or qui livrait à domicile des services dans une « Mercédès » éblouissante, et Thibault le bon docteur, et La Broue qui mettait son épée au service de la veuve et de l'orphelin ne sont plus peints à la main sur les bonnes pages de cette ancienne chronique. Les uns et les autres ont suivi la route que leur étoile leur indiquait. Certains sont riches et d'autres n'ont pas su choisir ou n'ont pas pu choisir au carrefour des Quatre Vents. Il ne faut pas oublier que sur quatre routes il n'y en a qu'une de bonne. Encore n'est-ce pas tout à fait juste. Cela ne peut s'appliquer qu'aux hommes qui tiennent à connaître le but de leur voyage, dès le départ. Quant à nous, nous nous contentions de partir. Pour cette raison nous sommes à peu près tous arrivés, non pas au but où tendaient nos désirs — puisque

nous n'en avions pas — mais tout simplement jusqu'au point où il était écrit que nous atteindrions.

A cette heure, je sais que je peux retrouver vivants ceux qui sortirent sains et saufs de ce maudit bourbier de la rue des Charrettes. J'ai beau faire effort, je n'ai rien laissé de sentimental derrière moi, car en ce temps-là j'étais trop pauvre pour posséder une sensibilité habile. C'est avec la paix chez moi que j'ai pu devenir sensible. Que pourrais-je regretter ? La rue des Charrettes est morte avec Star. Et c'est peut-être en pensant à ce vieux bandit que j'arrive à m'émouvoir. Naturellement il a dû mourir de froid sur le paillasson placé à la porte d'un riche clapier. On a dû le retrouver raide et ballonné par le diabète, tel un lapin mort du gros ventre.

Septembre 1927.

MONTMARTRE

I

A peu près au milieu de la rue Saint-Vincent, vers 1900, il y avait un réverbère dont les vitres étaient toujours cassées par le vent qui s'engouffrait dans cette venelle et par des voyous, souvent cruels. Ce réverbère, dont la flamme nue clignotait au moindre souffle, animait des ombres extraordinairement élastiques qui se détachaient moitié sur le sol, moitié le long d'un mur moussu haut comme les remparts de Carcassonne.

Ce réverbère désignait pour moi l'entrée d'un pays soumis à des lois dont je ne connaissais pas le code. Et de me sentir ainsi sans défense à la porte d'un monde surprenant me laissait mollement indécis entre la certitude de pouvoir pénétrer une nuit dans ce bas mystère et l'appréhension de quelques dangers sournois et féroces.

Depuis un mois que j'étais à Paris, à Montmartre, rue de l'Abreuvoir, la rue me paraissait pleine d'embûches séduisantes, les unes dessinées par Steinlen, les autres chantées par Bruant. Je ne connaissais de Paris que les images nées de quelques livres précis. On y exaltait d'une certaine manière les faits et gestes qui donnent à l'argot son intérêt littéraire. On y parlait cette langue aujourd'hui périmée et

l'on sentait que pour pénétrer dans l'existence sociale des bandes juvéniles qui désolaient la Butte, il fallait avoir une sœur à Saint-Lazare, une mère femme de ménage à la Villette et un « dab » enterré à Pantin, dans le coin que la justice réserve à ceux dont elle abrège l'existence. Je n'étais nullement dans ce cas. Ma province me tirait encore par le pan de ma veste et me conseillait d'attendre qu'une profession artistique me mêlât sans heurts au bon grain et à l'ivraie. C'est somme toute ce qui devait arriver.

Dans la journée j'habitais, rue de l'Abreuvoir, une petite pièce au rez-de-chaussée, devant une pergola au bout d'un jardin aimablement fleuri. Ce taudis entouré de fleurs ne me surprenait pas. Il me paraissait peu décent, c'est-à-dire peu digne de recevoir mes futurs camarades. Par la suite je pus constater que la plupart d'entre eux étaient encore plus mal logés que moi.

Il n'était pas possible d'ignorer aussi franchement Paris. Il n'était guère possible en outre d'imaginer cette ville avec plus de souvenirs ou de pressentiments arbitraires. A Montmartre régnaient la fille et le couteau. La fille s'appelait encore une gigolette, en dehors de quelques autres désignations argotiques qui me paraissent tellement périmées que ma plume se refuse à les rappeler. Le langage d'argot régnait à cette époque sur les hautes petites rues de Montmartre. On l'apprenait vite, grâce à des chansons sauvages qui parvenaient à donner un je ne sais quoi de désirable aux bagnes militaires et qui conféraient à ce lugubre meuble d'abattoir qu'est la guillotine une sorte de poésie sociale dont certains adolescents se nourrissaient.

Pendant quelques semaines, malgré la présence du soleil qui parait la rue de l'Abreuvoir d'un caractère palestinien ou espagnol — ça dépendait du moment — je me promenais silencieusement à travers cette organisation sociale que j'avais créée dans l'oisiveté des heures d'étude, les yeux fixés sur les taches d'encre d'un couvercle de pupitre. A vrai dire, toutes mes créations demeuraient dans l'ombre. Parfois deux ou trois filles qui jacassaient au coin d'une rue ou quelques hommes chaussés d'espadrilles apportaient comme une confirmation à des réminiscences littéraires. Je tendais l'oreille aux bruits de la nuit afin de percevoir le coup de sifflet surnaturel qui donnait le signal d'un petit meurtre bien classique résumé en sept couplets, sans refrain.

Ma chambre était meublée d'un lit, d'une table en bois blanc, d'un lavabo en bois tourné et d'une chaise toujours encombrée. Il n'y avait rien qui pût imposer à une imagination déjà séduite des idées précises sur un travail précis.

La peinture et le dessin me tentaient parce que je pensais que ces deux arts combinés pourraient me mettre en rapport avec le peuple de la nuit. Je croyais que les artistes jouissaient d'un réel prestige auprès des filles publiques et de leurs compagnons. Il me semblait facile de traverser leurs rangs presque respectueux, et si je désirais les filles de la rue, c'était plus pour en faire des copines que des amantes.

Un roman peut se bâtir sur une idée fausse sans entraîner l'élimination de son personnage principal ; il n'en est pas de même dans l'existence. Je ne tardai pas à prendre réellement le courant de la vie montmartroise, telle qu'elle était à cette époque, c'est-

à-dire bonne conductrice de nombreux égarements. Montmartre, avec ses guinguettes et son apparence spécieuse d'ancien petit village communard, distillait le poison subtil de la paresse et de l'insomnie. Les éléments les plus connus de la déchéance physique et cérébrale s'y promenaient en pantoufles. Il y avait la fille, le maquereau, le couteau et l'alcool associés sous une tonnelle garnie de chèvrefeuille et de vigne vierge. Des couvents, aux murs hauts comme ceux des prisons, offraient au crépuscule de la nuit leurs voix d'enfants unis en bouquet. Un air de cantique, en traversant la rue, devenait *A la Bastoche*, *A Batignolles* ou *Rue Saint-Vincent*. Cette sentimentalité puissante et désastreuse était malheureusement accessible à tous, à ceux qui étaient sensibles comme à ceux qui ne l'étaient pas. Ces chansonnettes, quelquefois distinguées, rongeaient toute résistance morale. Les médiocres éléments de minuit triomphaient. Il fallait voir chaque année le départ des jeunes joyeux encadrés par l'infanterie de ligne afin de se faire une idée exacte de cette apothéose.

*
* *

J'allais prendre un repas sur deux, car je tenais à ménager les deux ou trois cents francs que je possédais, dans un restaurant situé au coin de la rue des Saules et de la rue Cortot et dont le jardin, situé au-dessus d'un rempart, était entouré de tonnelles. Je me souviens que la bonne de la maison Devais s'appelait Marie et tout l'intérêt littéraire qu'elle pouvait susciter s'arrêtait là. Les tonnelles en été offraient des abris charmants à de jeunes couples encore dans la tradition des chansons de

Paulus. A cette époque ces tonnelles n'étaient pour moi que des tonnelles, aussi ternes et aussi dénuées de signification que toutes les tonnelles dans un cabaret à gibelotte et à picolo. Dans la tonnelle voisine de la mienne un homme distingué et doux déjeunait en lisant son journal, c'était Jehan Rictus dont je connaissais le nom et les œuvres. On entendait chanter les fillettes du couvent. Vingt-cinq ans plus tard je suis revenu dîner dans cet endroit, à la même table. J'étais en compagnie de George Grosz. Nous entendîmes les orphelines chanter. Elles chassèrent provisoirement les bourdonnements du jazz-band, du métro et des autobus réunis. Tout en fumant une cigarette, il me fut aisé de faire un bond en arrière. Tout de même j'avais gagné au change et ma sensibilité de 1925 l'emportait sur celle de 1900.

En 1900, je ne connaissais personne à Paris. Mon idéal, autant que je peux le préciser aujourd'hui, consistait surtout à tâcher de vivre dans une atmosphère que j'avais tant bien que mal réalisée en imagination, pendant que les professeurs s'efforçaient de m'enseigner des choses que j'entendais vaguement à travers le brouillard littéraire des trains qui sifflaient devant la Chapelle. La Chapelle et les bancs couverts de neige du boulevard, les filles qui attendaient à la porte d'un caboulot surmonté d'un hôtel, tout cela m'imposait une sorte de sécurité qui me permit un beau jour de passer à l'action et de me trouver, sans métier, sans argent et sans finesse, au coin de la rue des Saules et de la rue Saint-Vincent, l'année même où Rose Blanche, dont le nom resta gravé longtemps sur les planches de la grande palissade, fut tuée d'un coup de couteau.

Je n'étais pas vêtu à mon goût, parce que je n'avais pas d'argent pour me vêtir et que même avec une fortune provisoire je n'aurais su m'habiller d'une façon définitive, en quelque sorte, afin d'afficher mon jeu et de jeter franchement sur la table les cartes que je voulais jouer. L'habit des jeunes peintres qui en ce temps-là était une sorte d'uniforme sombre qui ressemblait à celui des officiers de l'armée d'Afrique ne me plaisait pas. Une vieille éducation nettement universitaire ne me permettait pas de coiffer la casquette à large visière des petits protecteurs de jeunes filles publiques. Je me hâte d'ailleurs d'affirmer que je ne désirais pas spécialement protéger qui que ce fût. Ma propre personne suffisait à cette besogne et je le sentais nettement. Le costume de sport me séduisait. Il n'était pas encore très répandu dans la rue. Mais on pouvait se vêtir en cycliste sans attirer l'attention et sans posséder de bicyclette, ce qui était mon cas.

Je me hâtai donc de m'habiller en cycliste dès que je pus me permettre ce plaisir. Mais ce ne fut qu'à la longue, c'est-à-dire après avoir endossé les costumes les plus décourageants et les moins faits pour ma taille.

En 1910, après quelques changements de fortune d'une durée très éphémère, cette question du costume vint encore m'inquiéter et je me souviens que je faillis me fâcher avec mon vieil ami Pierre Girieud pour un pantalon qu'il m'avait prêté.

Maintenant que cette histoire ressurgit de ma mémoire, elle ne me paraît pas grave. Nous avions déjà eu quelques discussions, Girieud et moi, à propos de la longueur de nos jambes. Il affirmait que les siennes étaient plus longues que les miennes,

et moi naturellement le contraire. Un jour que je n'avais pas de pantalon, il m'en apporta un dans la chambre d'hôtel que j'occupais passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts. J'essayai le pantalon. Il était en vérité un peu court, mais d'un effet tout de même assez coquet. Devant cette démonstration, Girieud parut vexé. Il ne me parla plus de ce pantalon que je gardai et qui me fit un bon usage. Il était coupé dans une étoffe grise à rayures noires. Si, par exemple, Gus Bofa que je connus le surlendemain eût profité de l'occasion pour me prêter une jaquette, il ne m'eût fallu qu'un cornet de papier blanc sur la tête pour avoir l'air d'un clown. Je ne trouvais pas cela risible et je sentais qu'en subissant encore quelques modifications dans ce sens je deviendrais hargneux.

Plus je songe à ces deux ou trois mois d'attente avant de pénétrer franchement sur le terrain de jeu et plus j'ai la conviction que ma timidité tenait à l'insuffisance et surtout au manque de personnalité de mon costume. Il faut bien se mettre dans l'idée que je ne savais ni peindre, ni dessiner, ni écrire. Je devais quelques jours plus tard connaître qu'il n'était point besoin de tant de formalités pour pénétrer dans le club de la rue Saint-Vincent.

Quelques personnes s'intéressaient cependant à moi. L'une d'elles faillit me diriger chez un ingénieur électricien qui désirait un secrétaire lettré pour allumer le feu, laver les carreaux, cirer le parquet, manœuvrer sans doute les commutateurs, tenir des fiches à jour et tourner probablement la manivelle d'une machine de Ramsdem.

Je vis seulement ce brave homme. L'effet que je lui produisisis fut supérieur à celui qu'il fit sur moi,

car je n'entendis plus jamais parler de lui et des fonctions qu'il me réservait.

En somme, ces deux ou trois mois furent parmi les plus agréables que je vécus à Paris. Je dînais chaque soir chez Devais, je ne connaissais pas l'exacte valeur sociale des femmes qui achevaient leur dîner en chantonnant, mais elles me plaisaient, car je sentais, cependant, qu'elles étaient les éléments les plus fameux de l'aventure populaire et de la tragédie quotidienne.

II

Tels des singes, plus exactement des bandar logs, les rapins garnissaient le petit mur qui prolongeait la palissade de la rue Saint-Vincent, le long des jardins qui descendaient vers la rue Paul-Féval. Plusieurs fois, dans la journée, je m'étais promené le long de cette rue. Quand il faisait beau les rapins étendus sur le sol, le ventre ou le dos au soleil, fumaient des pipes en contemplant l'un d'eux qui installait un chevalet portatif devant une vieille boîte de couleurs mal garnie.

Quand j'arrivais à la hauteur de leur groupe affolé, les rapins de la rue Saint-Vincent cessaient leur conversation comme on éteint une lampe. Puis, sans me regarder, ils me laissaient passer, reprenaient leur conversation. On rallumait la lampe. Une telle vie me paraissait digne d'être vécue. Un soir, je ne sais plus dans quelles circonstances, je fis la connaissance de l'un d'eux. Il s'appelait Roger et peignait avec enthousiasme. C'était un jeune peintre qui ne manquait pas de dons et qui, en somme, savait faire quelque chose. Pour cette raison il s'imposait à la bande de la rue Saint-Vincent. Elle reconnaissait sa valeur. Roger était un bon et

franc camarade. La vie fut dure pour lui. Bien avant la guerre je ne savais plus ce qu'il était devenu. Pourtant il m'a semblé tout dernièrement lire son nom parmi ceux d'un groupe qui exposait dans une galerie de Bruxelles.

C'est Roger qui me fit connaître la bande de la rue Saint-Vincent dont le moins que je puisse dire est qu'elle était surprenante. Les membres de ce club qui tenait ses séances entre huit heures du soir et quatre heures du matin dans cette ruelle mystérieuse où les fillettes passaient en se poussant du coude me parurent, en dehors de toute considération artistique et littéraire, d'une fainéantise dont je n'aurais jamais pu imaginer un tel épanouissement. On ne pouvait guère perdre son temps avec plus de maîtrise. Tous portaient l'uniforme de cette bohème dont je n'eus jamais le goût. Des pantalons serrés aux chevilles servaient de carte d'invitation. On fumait des pipes et comme au lycée ou au régiment on cherchait une tête de Turc pour se distraire. Vautrés dans la poussière du sol, le linge sale et malodorant, les membres de la bande de la rue Saint-Vincent vivaient pour un art, pourtant peu despotique, une existence médiocre et mal nourrie.

Les soirs d'été, naturellement, la bande se réunissait le long du petit mur devant le bec de gaz qui sifflait, toujours à l'air libre. Il y avait là Milo, grand jeune homme aux longs cheveux qui jouait de la mandoline ou de la flûte en fer-blanc, et d'autres dont les noms ne sont plus dans ma mémoire. Je me rappelle Milo parce qu'une nuit où nous cherchions quelque chose à manger il m'emmena à pied, à quatre heures du matin, de Montmartre à la gare de Lyon. Nous trouvâmes, gelé dans une mauvaise

houppelande, le père de Milo qui était cocher. Il nous offrit du pain, du saucisson et un verre de vin dans un petit débit de la rue de Bercy. Ce fut un triste repas entre le père à moitié endormi et le fils qui mâchait sans rien dire son pain et son saucisson. Le vin bu, le sommeil tenta de nous terrasser.

— Allons, fit Milo à son père, on s'en va. On te remercie.

Le vieux murmura quelques paroles confuses qui se perdirent dans le col relevé de sa houppelande.

Je ne revis jamais le père de Milo.

Le grand tort de Milo, à mon avis, fut d'avoir franchi un soir le mystère de la rue Saint-Vincent. Il apprit là des mots qu'il n'aurait jamais dû connaître tels que : peinture, sculpture, poésie et littérature.

Un autre type de la bande de la rue Saint-Vincent s'appelait C.... Plus modeste dans un certain sens que les autres, il s'intitulait simplement décorateur. En réalité il était peintre en bâtiment. Ce camarade C... se présentait comme un petit jeune homme dont le visage orné d'un bouc semblait complètement éteint par un grand feutre noir. Il était vêtu d'un vieux veston à col chevalière en velours et d'un pantalon quelconque astucieusement transformé à la hussarde. C... entre autres dons interprétait volontiers la romance. Il chantait : *Envoi de fleurs*, de Paul Delmet, *La Fanchette*, de Botrel ou d'un autre et le commencement d'un morceau héroïque qui commençait ainsi : « Un jour le diable ivre d'orgueil-ueil-ueil », etc... Ce diable devait appartenir à une opérette ou à un opéra comique. On m'a dit depuis que cette chanson était connue. On ne pouvait rien imaginer de plus bête

que ce diable ivre d'orgueil, surtout quand C... se chargeait de le présenter au public du *Lapin Agile* qui en ce temps-là était tenu par Adèle.

C... chantait encore : *Sur le seuil de ta porte* qu'il traduisait ainsi : Au seuil-le de ta porte. Ce jeune baryton-décorateur aimait à se donner des airs de monsieur pas commode. Il n'était pas grand, ce qui me parut nuire à sa carrière, mais il marchait comme une terreur, c'est-à-dire avec un balancement des épaules capable de donner à sa tête un élan irrésistible. Tout son corps n'était que catapulte quand on le voyait venir au bout de la rue Saint-Vincent au rendez-vous de la bande. En réalité il était peu combatif et se contentait de disparaître quand la bagarre s'annonçait.

Quand je l'ai connu il était lié par l'intérêt et la camaraderie de costume à un grand garçon blond et diabolique, flegmatique et spirituel, que l'on appelait P.... P... pouvait fumer une pipe Scouf-flair pendant près d'une heure sans la laisser s'éteindre, c'est dire à quel point il parvenait à dominer ses mouvements et ses émotions. Il se promenait avec C... et tous deux ressemblaient à une paire de clowns lâchés en liberté : C... faisait naturellement l'Auguste et P... le clown parleur, celui qui établit les projets et donne des conseils. Je fus mêlé à leurs combinaisons pendant une période de quelques semaines au Raincy. Nous avions entrepris de peindre et de coller du papier dans une villa que les menuisiers venaient de quitter. Le travail fut d'une telle qualité que d'un commun accord nous jugeâmes bon de nous en aller avant d'attendre les félicitations du propriétaire. Je ne sais s'il reste encore quelques francs à toucher pour

l'effort accompli. Mais de toute façon quand je revois en songe les résultats que nous sûmes obtenir à trois, je reste d'avis que nous eûmes raison de partir et de ne pas insister pour le paiement. A nos yeux, qui cependant en avaient vu d'autres, l'affaire nous apparut clairement comme un désastre, grâce à un je ne sais quoi de négligé dans la manière dont le papier avait été collé. Ce que je n'aimais pas non plus en contemplant l'ensemble, c'était les coups de brosse trop apparents sur les plafonds badigeonnés à la colle. Nous n'avions pas d'argent pour prendre le train ou le tramway. Il fallut bien rentrer à Paris à pied. Mais comme nous étions dégoûtés de tout et de nous-mêmes nous nous séparâmes en nous souhaitant bonne chance. Nous entrâmes dans Paris par trois portes différentes. Je sais que je fis ma rentrée par la porte de Vincennes. C'était l'hiver. Il neigeait abondamment. J'étais coiffé d'un chapeau de paille comme en portent les jardiniers. Encore aujourd'hui je me demande s'il n'eût pas mieux valu pour ma modestie que je fisse ce parcours tête nue. Enfin! l'essentiel était d'atteindre le poste de police de la rue Lambert pour y trouver un bon d'hôtel afin de passer la nuit.

A la suite de cette aventure je ne revis plus P.... Quant à C..., il finit lui-même par se dissoudre dans les éléments anonymes de la rue. Cela demanda, toutefois, quelques années. Je le revis chaque fois que je revenais à Paris. Il chantait au *Lapin Agile* avec fatuité. C'est un peu lui qui m'a dégoûté des vieilles chansons françaises trop connues et des chansons artistiques, littéraires et païennes selon l'idée que Montmartre se faisait du paganisme, dans ses cabarets.

Pendant cette triste période de ma vie qui se prolongea tout près d'un an, je fus en contact assez quotidien avec les sujets les plus fameux de la bohème de l'époque. Je vivais au milieu de ce petit peuple stupide de filles et de jeunes hommes dont l'unique préoccupation était d'aller brailler des chansons révolutionnaires ou des scies d'étudiants dans les bordels de Paris. On les accueillait plutôt fraîchement. A vrai dire je suivais cette inoffensive racaille assez timidement. J'aurais voulu pouvoir dire aux passants qui nous regardaient avec mépris : « Vous saurez que ce grand garçon brun qui se conduit, je l'avoue, comme un imbécile est cependant un grand peintre. » Mais le grand garçon n'était pas un grand peintre, hélas! Le grand garçon ne peignait même pas. Ce n'était pas non plus un maquereau. Peut-être aurait-il voulu le devenir. Mais il ne l'était pas. Il n'était rien. Tous ces jeunes hommes et les jeunes filles qui les accompagnaient valaient moins, à tous les points de vue, que le plus ridicule des infusoires. Leur pauvreté intellectuelle me paraissait écœurante. Je connus, toutefois, au hasard de ces promenades nocturnes à travers Paris, des jeunes hommes d'une certaine valeur. Ils étaient si peu qu'il suffit de savoir compter jusqu'à dix pour en retenir le nombre. Ils ne firent d'ailleurs que passer comme des fantômes à travers les cohortes grimaçantes du petit peuple chevelu.

La bande de la rue Saint-Vincent vivait son existence nocturne plus paisiblement. Le cadre infiniment calme où nous fumions la pipe n'était guère troublé que par les coups de revolver que la jeunesse de la Chapelle et celle de Saint-Ouen échangeaient entre elles dans les terrains vagues de la Butte.

Roger, Milo et moi dormions souvent en plein air dans les foins d'un grand clos situé rue Saint-Vincent, à l'endroit où elle rejoint la rue de La Bonne. Quand nous avions quelques sous nous descendions jusqu'à la place Pigalle et nous prenions un café crème chez Vermorel ou au *Rat qui n'est pas mort*, les coulisses de la fête où les filles se reposaient en buvant le coup. Il ne reste pas grand'chose de ces lumières et de ces filles déteintes, trop bêtes pour qu'une pitié rétrospective puisse intervenir en leur faveur. Quelques-unes parvinrent à se dégager de ce marécage qu'était Montmartre à cette époque, elles surent se créer une autre existence. Plusieurs noms sont au bout de ma plume, mais que je n'ai pas le droit d'écrire.

Je sentis tout de suite que je m'étais trompé en choisissant comme première étape sur la route que je devais suivre cette rue Saint-Vincent. Mais il était déjà trop tard pour reculer et choisir une autre parallèle. En deux ou trois mois je perdis tout contact avec le monde civilisé.

Nous ne lisions pas les journaux rue Saint-Vincent. Nous nous contentions de commenter des événements d'intérêt local. Nous n'allions jamais au théâtre, ni au cirque, ni au music-hall. Nous ne descendions dans Paris que pour gagner une petite rue de la Montagne Sainte-Geneviève afin de boire du vin blanc dans l'atelier d'un copain vêtu selon la règle et qui était « marié ». Ce détail nous émerveillait parce qu'il indiquait une sorte de prospérité et une situation sociale qui malgré tout n'était pas sans nous troubler. Rue Saint-Vincent nous vivions assez chastement. On recevait chaque soir des petites copines du quartier qui tout doucement se laissaient

amadouer et finissaient par bavarder avec nous. Elles venaient nous voir sous la protection d'un petit frère ou d'une jeune sœur. A partir de quatre heures elles se promenaient sur la place du Tertre autour d'une musique militaire absente. Elles échangeaient entre elles des confidences folâtres et gourmandaient leurs cadets. Quelquefois ces grandes fillettes se mêlaient aux rondes des plus petites. En buvant une bouteille de vin chez Spielmann, l'ancien clairon des chasseurs à pied de Schlestadt, nous les entendions chanter en relevant leurs cheveux d'un geste élégant :

Jamais on n'avait vu
un petit bossu
aussi résolu.

III

Quand j'essaye de me rappeler les paysages montmartrois tels qu'ils étaient en 1900, je ne vois que des foins, jardins, et des maisonnettes déjà anciennes que leurs propriétaires paraient d'une gaieté touchante de petites vieilles. Des chaumières perdues dans d'immenses jardins un peu sauvages, des ruelles de sous-préfectures bourguignonnes et des prairies où l'on pouvait faner. On pouvait ainsi se coucher dans les hautes herbes. A la place occupée aujourd'hui par le square Saint-Pierre les foins mis en meule embaumaient le Sacré-Cœur que ses échafaudages rendaient populaire.

Les petits marlous et leurs gigolettes s'y retrouvaient le soir après le dîner. Il y avait aussi des familles assises dans l'herbe, et la bande de la rue Saint-Vincent. Tout ce monde pénétrait par groupes dans ces champs à flanc de coteau. Des voix s'interpellaient : « Marie... veux-tu rester près de moi! » Puis des coups de sifflet ralliaient les compagnons d'une bande qui se cherchaient. Des filles jetaient des cris de ralliement qui rebondissaient le long des murs de la rue Foyatier. Quand tout le monde était en place, comme dans l'attente d'un feu d'artifice,

les cris se calmaient. Un léger bourdonnement de voix humaines se mêlait à la ronde des éphémères. Puis, dans toutes les directions, éparpillés dans l'herbe tiède comme des vers luisants rouges, les feux des cigarettes s'allumaient. Quelquefois, un accordéon jouait un air de la rue et des fillettes chantaient à pleine voix, l'ombre ayant vaincu leur timidité. On voisinait presque coude à coude, tout en s'ignorant. La nuit rongeait les visages. On ne voyait que la lueur des cigarettes ou l'éclat agressif d'un jupon blanc, d'un corsage blanc, d'un linge féminin d'une blancheur mystérieuse. Nous autres les fumeurs de pipe, assis dans l'herbe et les mains nouées sur les genoux, nous lancions des mots qui s'égaraient, se perdaient dans les foins : Monet, Rembrandt et d'autres. Nos poches étaient bourrées de brochures éditées par le *Libertaire*. On ne pouvait guère causer sérieusement car les petites gigolettes de la Goutte-d'Or chantaient sans retenue :

T'as crevé le cadran
Cloum catacloum, catacatacatacloum.

Un soir, comme nous étions assis sur l'herbe dans notre coin de prédilection le long de l'escalier qui monte au Sacré-Cœur, nous aperçûmes à l'horizon du côté de Sannois une lueur rose d'une beauté anormale. Cette lueur gagna tout le ciel jusqu'à l'horizon.

Tous les habitués de la prairie montmartroise étaient debout. Le feu d'artifice que nous attendions depuis deux mois et certains depuis toujours s'épanouissait devant nous.

— C'est le feu! dit quelqu'un.

— Ça doit être à Aubervilliers, répondit une voix profonde.

Une grande joie passa sur les cent personnages qui étaient sortis des hautes herbes comme à l'appel fameux des trompettes de la Bible. Les filles battaient des mains.

— On y va.

Ce fut comme un seul cri. Bras dessus, bras dessous, une bande suivant l'autre, les uns chantant à tue-tête, les autres se contentant de suivre l'élan, nous nous dirigeâmes tous vers l'incendie. Un extraordinaire enthousiasme nous pénétrait. Nous dévalâmes les pentes de la Butte pour gagner la rue Ordener et le boulevard de la Chapelle. Une joie incompréhensible excitait Milo qui m'envoyait tout en marchant de grandes bourrades sur les épaules. Devant nous de petits marlous et de jeunes filles publiques accrochés en chaîne de bras en bras tenaient toute la largeur du boulevard. Les filles marchaient à grandes enjambées suspendues au bras des hommes qui les entraînaient en chantant :

On les retrouv'ra
Quant' la classe quant' la classe
On les retrouv'ra
Quant' la classe partira.

Nos troupes, cependant d'humeur et de costumes divers, grossissaient en route. Toute la basse pègre que notre avalanche entraînait hors des trottoirs et des cabarets à moitié fermés suivait notre direction, joignait ses chants à nos chants. Les doigts dans la bouche, les affranchis lançaient des coups de sifflet qui ranimaient l'allégresse de cette inexplicable cohorte. Quand nous eûmes franchi les forti-

fications, nous reçûmes au passage des renseignements sur le lieu exact de l'incendie. Un dépôt de machines flambait entre Aubervilliers et Saint-Denis. En effet dans cette lueur d'aurore qui avait guidé notre marche des flammèches et des étincelles d'or tourbillonnaient. J'étais pris moi-même par la contagion de cette cadence qui nous emportait irrésistiblement et inutilement vers un spectacle banal.

— C'est la guerre, dis-je à Roger dont la chevelure trop longue m'inspirait de l'inquiétude. Je ne craignais pas évidemment qu'elle prît feu au contact d'une flammèche, mais je me méfiais de nos compagnons de route, ceux qui comptaient réellement retrouver quelque chose au départ de la classe dans une caserne du Kef ou de Gabès.

Parallèlement à notre colonne, qui occupait le trottoir de gauche, une colonne d'agents le capuchon plié sur le bras se dirigeait hâtivement vers le lieu du sinistre. Un officier de paix les commandait qui plusieurs fois regarda le groupe des enfants de la Goutte-d'Or et notre bande de la rue Saint-Vincent d'une manière qui annonçait que les choses ne tarderaient pas à se gâter.

Déjà des tuyaux noirs serpentaient sur le pavé dans les flaques d'eau lugubre. Une odeur de bois brûlé mouillé prenait aux narines comme le poivre. Nous vîmes d'un peu loin, heureusement, les bras des agents qui se levaient et s'abaissaient mécaniquement au profit des premiers arrivés. Des pompiers dont les casques luisaient comme des soleils pâles d'hiver couraient entre les jets d'eau qui s'entrecroisaient. La belle nuit était devenue instantanément sale et boueuse. Nous piétinions dans le charbon mêlé à la terre et à l'eau des pompes qui, à coups

sourds, martelaient la brume dont les pompiers recouvraient les bâtiments d'une usine qui ronflait comme un poêle.

— Débinons-nous, fit Milo.

Nous avions tous la même pensée. Nous regagnâmes Montmartre par des rues sans joie.

— On dort dans les foins, dit Milo. Ah! c'est tout de même chic de dormir dans les foins, en fumant une bath pipe dans les foins.

Couché sur le dos il se frottait sur l'herbe comme un âne sur des chardons.

— Au petit jour, il faudra foutre le camp. C'est ça qui me dégoûte, dit encore Milo.

— Veux-tu fermer ta grande gueule qu'on puisse dormir, cria Roger qui se roulait dans sa cape.

Je m'allongeai à côté d'eux. Ma pipe allumée. Milo ne dormait pas, Roger ne dormait pas. Je tâtais dans ma poche l'adresse d'une école libre de Bois-Colombes, qui demandait un répétiteur pour garder dix-neuf petits forçats vindicatifs et rusés.

***

Cette affaire, comme je m'y attendais, ne réussit pas. Un ami, qui était Camille, je crois, m'avait accompagné. Car n'ayant pas d'argent pour prendre le tramway, il fallut y aller à pied. Il pleuvait. J'avais emprunté un chapeau melon à un type ; je le lui rendis à l'état de caramel mou. Après quelques heures de marche et mouillés jusqu'à la peau, nous arrivâmes à la porte de cette institution dédiée à l'enseignement primaire.

— C'est là, dit Camille, puis il me regarda des pieds à la tête en rigolant.

Nous pénétrâmes dans une petite cour au bout de laquelle il y avait un bâtiment dont deux fenêtres étaient éclairées. Je frappai à la porte, une voix me cria d'entrer, je tournai le bouton, une buée chaude m'aveugla. Je pus enfin distinguer une énorme soupière posée sur une table autour de laquelle une vingtaine de figures terrifiées nous regardaient.

— Monsieur X...? demandai-je.

— C'est moi. Que désirez-vous?

Un bonhomme comme j'en avais vu mille émergea du brouillard de la soupe ; il avait une tête ronde de Bourguignon et des moustaches noires, longues et touffues.

— Je viens pour la place de répétiteur. C'est l'agence Y du boulevard Saint-Michel qui m'a donné votre adresse.

— Je le regrette, monsieur. Mais la place est prise depuis ce matin.

Je ne pus que m'incliner et refermer derrière moi la porte de l'établissement.

— Ah! nom de Dieu, disait Camille, tu parles, tu parles...

A cette époque je connus quelques situations très provisoires. Notamment au journal *La France* qui en ce temps-là était arrosé par quatre grands fleuves : la vente des billets de théâtre du service de presse, le tapage des nouveaux décorés, la finance et ses mystères et en dernier lieu les villes d'eau. Je représentais tout le personnel de ce journal. Le directeur était un vieux monsieur à favoris blancs dont le nom n'est plus dans ma mémoire. C'était un excellent homme qui ne m'estimait pas à ma vraie valeur. Je quittai définitivement *la France* sans espoir de retour, après un mois de présence dans ses bureaux,

c'est-à-dire de présence devant une petite table en bois blanc qui maintenait tant bien que mal deux hautes murailles d'invendus dont la chute eût causé ma perte ou tout au moins une incapacité de travail.

Je peux rattacher également à la période dite des foins du square Saint-Pierre ma présence pendant trois semaines dans une équipe de terrassiers qui travaillait sur une voie de chemin de fer du côté de Mitry. J'étais vêtu d'un maillot noir à rayures roses, j'arborais un vieux Lafont de velours noir qu'un copain qui travaillait dans cette équipe m'avait donné. Je revis par la suite ce jeune terrassier, qui comme moi poussait la brouette, à l'hôpital militaire du camp de Châlons. C'était un grand garçon tout en jambes, avec une bonne tête honnête à larges oreilles. Au camp de Châlons, dans la salle réservée aux tuberculeux qui chaque matin s'adressaient gaiement le bonjour par ces mots : « tu n'es pas encore crevé », mon ancien compagnon de chantier était infirmier. Il regrettait amèrement de n'avoir pas été incorporé dans les Joyeux. Il possédait un képi de bataillonnaire, rouge à passepoil jonquille. Il le mettait dès que le gestionnaire ou l'officier avaient le dos tourné. C'est lui qui chantait toujours cette chanson assez troublante dont je n'entendis jamais le commencement :

Pour sortir en ville, faut connaître son homme,
Ne fréquentez pas l'soldat d' deuxième classe.

Avec quelques chansons tout homme peut raconter sa vie. C'est la force si émouvante de la musique populaire qui s'enrichit des sentiments qu'elle inspire.

Je ne sais si les compagnons terrassiers que j'ai connus sur la ligne du chemin de fer ont gardé un bon souvenir de moi. Il est vrai que je n'ai fait que passer parmi eux. Mais moi je sais toujours, même aujourd'hui où j'écris à l'abri et dans la paix, que si j'avais à choisir un métier manuel, c'est parmi les terrassiers que j'irais vivre, de chantier en chantier, de cantine en cantine, en suivant le rail et la chanson mélancolique des compagnons piémontais :

E la violetta lava-lava lava-lava...

IV

C'est par l'atelier Wasley que j'entrai réellement en contact avec de jeunes hommes qui, tous très doués, savaient se soumettre aux disciplines du travail. C'est Roger qui m'introduisit dans leur groupe. Il y avait là : Wasley tué à la guerre, Pirola foudroyé dans sa barque par une attaque d'apoplexie, Raveaud, Fauchois, Drujon, le graveur Deslignères Chaffiol-Debillemont et Briet que je n'ai plus jamais revu. Briet, grand jeune homme blond, énigmatique et affectueux, qui partit un jour pour l'Angleterre afin d'y gagner sa vie.

Ces hommes constituaient les lumières de ce cénacle qui n'était déjà plus une bande. Chacune de ces lumières rayonnait pour son compte vers des buts assez différents, ce qui donnait une singulière diversité aux petites réunions de la rue Ramey. Tous ces jeunes hommes travaillaient. Leur exemple fut un encouragement pour moi. Je cessai de rencontrer les fidèles de la bande de la rue Saint-Vincent, que les éléments dangereux finirent par absorber complètement.

On se réunissait chaque soir. J'appris au contact de mes nouveaux amis beaucoup de choses que j'ignorais. C'est-à-dire que j'entrai en possession

de clefs qui me permirent de me découvrir moi-même et de prendre quelque confiance dans les manifestations de ma sensibilité. J'appris à voir, à m'émerveiller de voir, à garder de la reconnaissance pour le spectacle qui m'avait ému. C'est à cette époque que j'écrivis mes premiers vers. Je serais curieux d'en revoir quelques-uns. Le stock, après m'avoir suivi de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel, fut finalement abandonné chez un logeur auvergnat à qui je n'avais pu payer ce que je lui devais.

Ces poèmes furent écrits sans influence littéraire, car je ne connaissais rien de la littérature contemporaine. Henri Valbel m'en récita quelques vers. Il me parurent écrit par un autre homme que moi. J'appris alors, — et c'est, je crois, Raveaud qui me prêta le petit livre à couverture rouge, — les *Illuminations*, les poèmes de Mallarmé, *Les chants de Maldoror*, Max Elskamp, « Ronde est ma bouche et rond mon sein » de Van Lerberghe. Plus tard je connus le *Pavillon* de Levet et ce livre me fit pénétrer dans l'aventure, telle que je la concevais tout au moins, c'est-à-dire soumise au dynamisme de certains mots.

Les soirées de ce petit cercle étaient assez curieuses. On y voyait des peintres naturellement, des poètes bien entendu et un bizarre jeune homme à jambes courtes qui était plombier. L'idéal de ce jeune homme était de se montrer en jaquette. Comme il était bas sur jambes, les pans de sa jaquette frôlaient le sol. Ce jeune homme aimait les artistes. Il aurait pu, puisqu'il gagnait largement sa vie, utiliser ses loisirs d'une autre manière en courant les filles, en jouant au billard, en absorbant des bocks à une

terrasse de la rue Lamarck. Non, il préférait entendre nos discussions d'atelier et donner son avis sur une toile quand on le lui demandait. Ce jeune homme a disparu également de mon champ d'opération. A-t-il sombré lui-même, victime d'une vie intérieure que nous étions trop jeunes pour soupçonner? Garde-t-il dans sa mémoire de belles images de jeunes filles gaies et légères que le souvenir dépouille de leurs imperfections? Cet homme marié habite peut-être la province où il installe des pompes Japy et le chauffage central. Le soir, devant la porte de sa boutique, par une belle soirée d'été fermée à ses semblables, il rumine son film, le film de l'atelier Wasley. Il ne sait pas, heureusement, ce que sont devenus les bons compagnons de sa jeunesse et leurs petites copines à qui il ne manquait qu'un Villon pour connaître une certaine notoriété. L'aventure commence, pour lui, composée de mille éléments disparates, mal connus. C'est ainsi que la vie s'orne parfois d'un mystère dangereux pour ceux qui ne peuvent écrire.

A l'atelier de la rue Ramey on trouvait toujours un divan pour s'étendre et se reposer. A l'époque où le plombier nous fréquentait, l'atelier abritait également des mages et des théosophes. C'est alors que je m'en allai vivre à Rouen.

Un autre compagnon de l'aventure intérieure se place ici tout naturellement. On l'appelait le capitaine Cody à qui il ressemblait, je pense. C'était un grand garçon très maigre, à la figure longue ornée d'une petite barbe en pointe et de deux moustaches en queue de rat. Il habitait une cave, dans une rue juive du quartier de l'Hôtel-de-Ville. Cet excellent camarade ne s'intéressait qu'aux mœurs et coutumes

des hommes de peau rouge tels que Fenimore Cooper les dépeignit. Il savait lancer le lasso, c'est-à-dire une ficelle à consolider les malles, dont il se servait comme d'un lasso pour essayer d'attraper les boutons de porte ou le faîte des becs de gaz. Comme il ratait toujours ses expériences, il disait en soupesant son peloton de ficelle avec mélancolie : « Ce n'est pas en main. Ce n'est pas assez lourd. Ce n'est pas bien équilibré. » Nous apprîmes ainsi qu'il regrettait un vrai lasso en cuir de vache que les rats faméliques avaient dévoré dans sa cave à défaut d'autre aliment.

Cody savait faire du feu en plein air au coin de la rue Saint-Vincent. Il marchait silencieusement à longs pas, comme un trappeur. Il imitait des cris d'oiseaux que nous ne connaissions pas. Il cuisait enfin de petites galettes de farine salées par des doigts malpropres et que nous mangions avec délice.

Une nuit que nous ne savions que faire, nous résolûmes de gagner la campagne et la vraie nature par le bois de Boulogne et Ville-d'Avray. Nous comptions beaucoup sur la science de Cody pour diriger l'expédition. En offrant Cody en présent à la nature sylvestre de la banlieue ouest, nous espérions une révélation merveilleuse de ses talents étouffés par les murs de Paris. Ce fut une déception. Cody, en présence des bois et des prairies où l'on joue au rubgy le dimanche, fut annihilé par une extraordinaire timidité. Il tremblait presque de tous ses membres et suivait pas à pas l'un de nous qui lui paraissait plus décidé que les autres. Quand on lui disait : « Cody, regarde la mousse des arbres, pour voir si nous sommes dans la bonne direction », il hochait la tête et se tirait la barbe. Une chouette

fit entendre son cri : « Hé, dit un autre, n'est-ce pas le coyotte qui chasse ? » Alors Cody s'arrêta au milieu de la pelouse de Bagatelle où sa grande ombre s'allongeait : « Rentrons, dit-il, parce que si les gardes nous ramassent ici nous sommes bons pour passer la nuit au poste. »

C'est ainsi que Cody qui élevait des rats blancs dans sa cave de la rue des Blancs-Manteaux connut, grâce à la réalité composée d'herbes, d'arbres et de quelques garçons moqueurs, les paroles essentielles qui brisent une carrière de poète.

Le problème le plus important pour la plupart d'entre nous consistait à s'assurer d'un domicile pour la nuit. Le hasard aidait le plus souvent à le résoudre. On couchait de cette manière dans des endroits fort imprévus. L'hypothèse la plus séduisante était celle de se payer une chambre à l'hôtel. On pouvait dormir pour vingt sous en suivant d'abord un couloir humide qui aboutissait à une chambre aux murs angoissants, de plain-pied avec la cour. Quand il pleuvait on entendait les gouttes d'eau rebondir sur divers objets en zinc. On pouvait aussi dormir chez un ami, à la condition de déguerpir dans la journée. Des amis qui ne possédaient pas de domicile à leur nom pouvaient vous emmener coucher chez leurs parents. Il fallait pénétrer dans l'immeuble avec des ruses de cambrioleur et se trouver au petit jour et mal réveillé dans un quartier que l'on ne connaissait pas. Les gares offraient un abri suffisant à la condition de savoir dormir assis et avec candeur, comme un émigrant qui attend son train. Autour des Halles, avec dix centimes, on pouvait absorber un verre de café et dormir la tête dans les bras croisés sur la table. Un coup de sifflet

réveillait les dormeurs à l'aube. On sortait du bar poursuivi par les seaux d'eau que le garçon jetait à toute volée sous les tables et devant la porte où le pied mal assuré glissait sur des fanes de poireaux.

Il était impossible de vivre plus en marge de tous ceux qui passaient dans la rue et dont nous ne voyions pas les visages. Des femmes vivaient parmi nous. Pour mille dollars je serais incapable de citer un nom. Elles allaient et venaient, plus misérables que les hommes, entre l'hôpital et le taudis. La prostitution leur était interdite. L'une d'elles, qui avait dix-huit ans, l'âge légal je crois, entra, on ne sait comment, dans une maison publique du quartier de l'École Militaire. Un jour elle revint dans le taudis que nous habitions, quatre ou cinq types anonymes et moi. Elle était ravie. Elle était propre. Elle avait engraissé. Sa voix que nous n'avions autant dire jamais entendue était maintenant celle d'une femme qui a retrouvé un peu de dignité. Pour nous éblouir, elle envoya l'un de nous chercher du vin, du pain, de la charcuterie. Nous étions humiliés de la voir si triomphante et si définitivement sauvée de la misère, tout au moins de cette misère stérile qui nous laissait sans vêtements, sans orgueil et sans lumière.

Quelquefois, quand nous avions bu, l'un de nous se rappelait les années d'adolescence. Sous l'influence de l'alcool le passé essayait de nous ramener à la surface du bourbier. Puis au jour, le lourd sommeil accompli, nous suivions chacun notre route pour essayer d'emprunter quelques sous. Je n'ai jamais revu la plupart de ces bohèmes qui n'étaient que des misérables. Pouvait-on aider de telles

larves ? A cette époque je n'aurais pas joué cent sous sur ma chance si je les avais eus. Les périodes de dénuement absolu que je n'ai vraiment connu qu'à Montmartre anéantissaient complètement ma sensibilité. Quand je parvenais à trouver une dizaine de francs, je louais une chambre pour une semaine et j'écrivais des poèmes. Et d'écrire tout ce qui me venait à l'esprit, rallumait en moi-même cette petite lumière qui paraissait éteinte.

Un de mes bienfaiteurs, c'est-à-dire un de ceux qui m'encourageaient à écrire, était un curieux garçon d'une trentaine d'années qui habitait dans un hôtel à dortoirs près de la porte de Clignancourt. Quand je lui avais lu un poème qui lui plaisait, il m'offrait à déjeuner ou à dîner, dans un petit restaurant de la rue Piemontési. Je ne connaissais ce garçon que correctement vêtu. Il était à peu près illettré mais il savait par cœur quelques poèmes et quelques tirades de tragédie ou de vaudeville qu'il citait souvent d'une façon assez incongrue. Ma situation franchement mauvaise semblait vraiment le désoler. Il me donna une fois rendez-vous dans l'hôtel où il partageait une chambre à trois lits avec des types qui travaillaient dans la journée comme hommes-sandwiches. Il me montra son lit et à la tête de son lit, posée sur une planche, une caisse qu'il descendit avec effort. Elle était pleine de vêtements sordides, certes, mais sans excès, sordides avec recherche. Il me donna un pantalon de velours pour remplacer le mien : « Une veste c'est inusable, me dit-il, et la tienne est encore très bien. »

Il alla chercher un litre de vin blanc. Nous bûmes en fumant et il me montra son carnet d'adresses.

Mon Mécène était un mendiant professionnel qui recrutait sa clientèle parmi les artistes, les romanciers, les poètes et les gens de théâtre. Sur son carnet toutes les célébrités étaient inscrites par ordre alphabétique. Je lus au hasard : François Coppée, 100 francs.

— Il faut exactement savoir ce que l'on peut demander à quelqu'un. Ce carnet m'a causé bien des déboires avant qu'il soit mis au point. Maintenant il vaut une petite fortune. Tu peux faire la tournée après moi, continua-t-il. Ma comptabilité est bien tenue. Il y a un an que je ne suis pas allé chez M. de Max. C'est un jeune. Tu pourrais y aller ?

Nous achevâmes la bouteille.

— Dans cette malle, dit mon compagnon, je range mes habits de travail. Mais sous mon lit j'ai une autre malle qui contient du linge, un complet propre et un pardessus d'hiver en ratine. Je mets tout cela pour aller au théâtre, car je suis un peu forcé de me tenir au courant du mouvement artistique à cause de ma clientèle. J'ai également l'intention de me marier et j'étudie en ce moment une combinaison analogue qui conviendra parfaitement à ma femme. Alors nous vivrons aux environs de Paris, à la campagne. Tiens, bois encore du vin. Dans vingt ans, si nous sommes toujours vivants, j'irai peut-être chez toi et tu ne me reconnaîtras pas.

— Mais tu te feras reconnaître ?

— Ça dépend de ce que tu me donneras.

V

La triste association de paresseux dont je faisais partie et qui m'a laissé de Montmartre un dégoût indiscutable se réunissait deux ou trois fois par semaine dans la grande salle du cabaret *Le Lapin Agile*. La patronne de l'établissement s'appelait Adèle. C'était une délurée commère qui savait se défendre. Elle n'était plus jeune quand je l'ai connue mais elle paraissait construite d'une matière indestructible. Elle chantait d'une petite voix d'orpheline une chanson intitulée : *Les deux tulipes* et une autre intitulée : *Au pays du Berry*. Le régisseur de l'établissement, où l'on donnait concert chaque samedi, s'appelait M. Max. Les séances du samedi, dans la fumée des pipes et les vociférations des auditeurs, étaient alimentées par les talents divers des amateurs qui consommaient dans la salle. *Le fils du bouif* était interprété par des ténors, des basses et des barytons de barrière. La partie artistique ressuscitait les *Deux gendarmes* et toutes les vieilles chansons françaises que la salle reprenait au refrain.

La mère Adèle, comme nous l'appelions tous, était en définitive une fort brave femme et nous agissions envers elle ainsi que des chenapans. Plus tard

elle s'installa rue Norvins dans une petite baraque qui ressemblait à une cantine de terrassiers. Elle se montrait encore plus pittoresque et plus « vieille figure montmartroise » dans ce « saloon » en planches, qui autrefois avait servi de domicile à notre vieil ami Piéfort quand il jouait de l'épinette dans les bordels de Paris. Piéfort, non seulement jouait de l'épinette, mais encore il contait avec une lenteur exaspérante des histoires gauloises. L'une d'elles s'appelait : *Bonne sauce m'étouffe*. Piéfort était long et roux comme un Milanais. Il était luthier, mais un luthier affranchi qui consacrait toutes les habiletés de son art à la gloire de Vénus et de ses filles en carte.

La mère Adèle appartenait déjà à l'histoire de Montmartre quand nous la connûmes. Elle avait été la camarade de Gill, de Caran d'Ache et de bien d'autres. La situation du *Lapin*, sa jolie terrasse à l'ombre d'un acacia, plaisaient aux artistes qui aimaient s'y asseoir en été devant la grande table en bois, toujours la même. Le *Lapin* à cette époque n'était pas du tout un cabaret d'artistes. C'était une guinguette de quartier où les commerçants du voisinage venaient écouter les chanteurs avec leur famille. C'était à la fois familial et un peu canaille, mais d'une canaillerie qui s'adoucissait au contact des gens du quartier : épiciers, fruitiers, bouchers, boulangers qui étaient les fournisseurs de l'élément dangereux. Ces braves gens, qui habitaient la Butte depuis longtemps, avaient vu naître les « terreurs », les avaient gourmandées quand ces futures « terreurs » vagabondaient au sortir de l'école. D'autres, plus jeunes, avaient été avec eux à l'école laïque. Les deux éléments en présence vivaient en assez bons termes et les bagarres étaient rares.

Quand les commerçants du quartier abandonnèrent le concert du *Lapin Agile*, les petits gredins et les grands du voisinage furent maîtres de la place. Il fallut lutter pour les chasser. Ce fut Frédéric qui entreprit cette lutte. Quelque chose de tragique transforma l'atmosphère de la paisible guinguette. On tire moins de coups de revolver dans le plus beau film américain qu'il n'en fut tiré au *Lapin*, durant cette période.

Les commerçants de Montmartre se montraient d'ailleurs d'une qualité exceptionnelle. Je ne pense pas qu'on retrouverait aujourd'hui des hommes de cette distinction. Ils aimaient les artistes, leur consentaient des crédits illimités. Ils vivaient eux-mêmes avec fantaisie. Ce n'est pas le *Chat Noir* et ses dérivés qui ont laissé de Montmartre cette impression qui put longtemps agir sur de jeunes destinées. Cette extraordinaire atmosphère de camaraderie, de négligence et de liberté fut créée par les commerçants de la rue des Saules, de la rue Norvins, de la rue de l'Abreuvoir, de la place du Tertre, de la rue du Mont-Cenis, etc... Mon vieil ami Tony Taveau, qui vécut avec Couté et moi-même des heures assez déprimantes entre la place du Tertre et la maison de Roudon-les-Mauves, près de Meung, a gardé de Bernois, fruitier rue Norvins, l'amical souvenir que cet excellent homme méritait.

Chez Bernois la table était toujours servie autour de la lampe allumée. Le maître de cette table partageait son pain, son vin blanc et sa bourse avec ceux qu'il estimait parce que son imagination s'émouvait à leurs récits. Couté fumait souvent sa pipe à cette table. Je l'avais connu au lycée d'Orléans. Bien qu'il n'eût jamais tenu le manche d'une char-

rue, ses mains étaient calleuses comme celles de ses ancêtres les paysans-meuniers. C'est chez Bernois que je le retrouvai un soir avec son inséparable Tony Taveau, alors jeune licencié fraîchement émoulu de l'Université de Lyon.

Autour de Bernois gravitaient de singuliers personnages : l'extraordinaire petite vieille centenaire qui vendait du plaisir et chantait en chevrotant : « Voilà l' plaisir, mesdames — régalez-vous — N'en donnez pas aux hommes... ça les rend fous. Et Mimile, le marchand de mouron, avec son cri : « ouonouèioieaux. » Et le rouquin qui mourut d'une congestion pulmonaire la première fois qu'il voulut franchir les fortifications, et Bitte-en-Plâtre, le marchand de fromages, et toute la bande de petites filles qui aujourd'hui sont éparpillées dans le monde.

La rue Caulaincourt longeait un extraordinaire terrain vague que l'on appelait le Maquis. La population qui l'habitait n'était point vulgaire. Des souvenirs de la Commune erraient au printemps entre les lilas et les cerisiers qui peuplaient le Maquis. C'est d'un de ces jardins que sortit la belle fille du peuple qui blaguait derrière une barricade en 1871, celle qui fut l'inspiratrice de la. célèbre chanson de J.-B.-Clément : *Le temps des cerises*. Sur la place Constantin-Pecqueur, à l'entrée du Maquis, il y avait un vélodrome fréquenté par Manuel Robbe, Saint-Gilles, Müller, Launay, Bottini. La plupart des clients du vélodrome Jacques portaient le costume cycliste. C'est à cette époque que l'influence du sport au point de vue purement décoratif commença à se montrer dans les groupes d'artistes. Les peintres se décidèrent à abandonner l'uniforme

d'officier d'Afrique qui, sournoisement dépouillé de son prestige par des principes nouveaux, venus des grands Vélodromes de Courbevoie, disparut tout doucement des spectacles de la rue.

Pour la première fois dans l'histoire des mœurs de la société au XIXe siècle l'artiste montra le désir de dissimuler les signes extérieurs qui révélaient sa profession. Les casquettes de Jimmy Michaël, l'élégance de Champion, les pardessus de Choppy l'emportaient sur les traditions léguées par Cabrion. Les artistes, c'est-à-dire ceux que j'ai cités plus haut et qui étaient nos aînés, ressemblaient à des entraîneurs de chez Gladiator. Comme eux ils portaient le chandail, les bas de laine et les souliers cyclistes. On voyait également apparaître les grands pardessus pincés à la taille et les capes anglaises. Deux années plus tard les jeunes rapins, en contact direct avec les goûts de leur époque, ressemblaient à des lads, tout au moins ceux qui m'émerveillaient par l'élégance de leur costume. Je ne connaissais rien de plus agréable et de plus séduisant pour mon amour-propre que de me promener sur la Butte, coiffé d'une casquette à carreaux, le torse à l'aise dans une blouse Norfolk qui recouvrait un chandail aux couleurs de l'Association Sportive Internationale. La cigarette aux lèvres et l'air dégoûté, je promenais mon chien, un basset d'Artois d'un appétit incroyable. Mais j'anticipe quelque peu. Au temps de la mère Adèle j'étais aussi naïf qu'une brebis et plus fainéant qu'un tzigane. Je me contentais de tenir ma partie dans les chœurs et d'emprunter du tabac et des sous à mes copains plus aisés. Ce n'était pas brillant, je l'avoue, mais je dois dire pour ma défense, que cette attitude ne dura que le

temps nécessaire à m'habituer à quelques difficultés que je ne pouvais prévoir en arrivant à Paris.

Je dînais souvent chez la mère Adèle, qui avait le couvert facile. Un jour le *Lapin* changea de propriétaire. Adèle s'en était allée en Belgique et sa bonne Estelle avait repris l'établissement.

Si j'avais à tourner un film qui fût destiné à mon propre usage pour être projeté sur le petit écran que j'ai accroché dans mon cabinet de travail, je découperais ainsi le scénario.

Tout d'abord je ne retiendrais que l'élément sentimental du paysage. Montmartre a besoin d'être refait en studio pour qu'on puisse comprendre les éléments de sa séduction et de sa médiocrité. Tout peut tenir sur une petite place publique de village souffreteux. Les éléments de séduction sont groupés autour d'un manège central comme les boutiques d'une foire, au mois d'octobre. Le manège est important à cause de son rythme d'esclave qui tourne la meule. Son orgue assez voisin de l'accordéon doit également contribuer à créer l'air que l'on respire et les odeurs de la rue en 1900, en jouant les chansons de ce temps qui peuvent donner un sens précis à cet amas d'anachronismes. Autour du manège, en laissant de la place pour permettre à la foule de circuler, seraient groupées les attractions. Le cabaret du *Lapin Agile* avec Adèle à la porte comme une figurine pour hygromètre. Au beau temps Adèle devient rose, à la pluie elle tourne au violet. On verrait également le marchand de pommes de terre frites, de saucisses chaudes, l'hôtel garni, avec son bureau, la clef de la chambre que l'on refuse et les objets oubliés par les locataires qui ne peuvent pas payer (toiles roulées sans

châssis, poèmes, romans inachevés, vieux peignes, chemises sales, les œuvres complètes de Paul Féval, la *Chanson d'Ève*). Cet hôtel doit être orné d'une lanterne portant son nom de guerre. L'eau doit couler comme une sueur le long de ses murs. A côté de cet hôtel on installerait par exemple le mur à graver son nom. Tant de noms enchevêtrés finissent par composer une jolie tenture. Éviter tout rapprochement littéraire avec le fameux mur des courtisanes d'Alexandrie. Le petit restaurant avec son jeu de massacre, le poste de police autour d'un petit poêle agrandi dix fois, genre grosse tête. On peut même faire couler des larmes de glycérine sur le petit poêle. Le rôle doit être tenu par une vraie star, par exemple Lilian Gish.

Au milieu de cette fête foraine où, le lecteur le devine, chaque chose a son utilité, on ferait évoluer les figurants, c'est-à-dire les artistes accrochés comme des bandarlogs sur la crête du mur, des inscriptions érotiques et sentimentales. En surimpression, promenade des petits mecs naïfs et cruels au bras de leur gigolette. Le tout doit s'évanouir pour se résumer dans une silhouette de sergent de ville prise d'après nature, c'est-à-dire sans charge grossière. Ce tableau doit être projeté assez rapidement et avec discrétion afin de faire place au personnage unique sans visage comme le Mujina de Lafcadio Hearn. Ce personnage s'avance à tâtons dans la foule. Ce n'est pas un aveugle mais un homme privé de moyens de défense. Il s'accroche aux jupes d'une jeune femme et la suit.

Plus tard il sera toujours temps de mettre un nom sur le visage demeuré blanc et lisse comme un œuf.

VI

Toutes ces images déprimantes et peu sensuelles se confondent les unes avec les autres. Mais c'était comme cela : sans pain, sans travail et sans femmes. Il y avait la mère Adèle et son lot de galopins, et les sombres dissidents du *Zut* qui, devant deux œufs sur le plat servis à midi, mêlaient une inquiétude sociale littéraire à l'absence de confort dont leur existence finissait par s'irriter. Un camarade taciturne et plus fiévreux qu'un huguenot un soir de prêche fonda le *Zut*, petit cabaret situé sur la place J.-B.-Clément devant trois bornes reliées à une barre de fer où les fillettes se balançaient la tête en bas, accrochées par les jarrets.

Une petite salle meublée d'une grande table et de quelques tabourets tout neufs était ouverte au public. Là fréquentait Zo d'Axa et quelques anarchistes doux et farouches à la fois. On y trouvait pour quelques sous de quoi calmer des faims anciennes et futures. Cela dura cinq ou six semaines. Puis Frédéric reprit le *Zut* qui devint en quelques mois un curieux cabaret, rempli à craquer de formes humaines dans un cadre qui pouvait permettre une évocation assez précise des meilleurs contes

d'Hoffmann. Le comptoir était composé de trois tonneaux réunis par une planche. On servait également à boire sur des tonneaux. Deux autres pièces en enfilade étaient mises à la disposition des buveurs. Ces trois pièces continuellement enfumées par un feu de bois vert ne permettaient pas de distinguer tout de suite l'étrange clientèle qui occupait les tabourets. Des hommes de tout âge, des femmes jeunes et vieilles formaient une chaîne dont chaque maillon valait la peine d'être regardé avec attention. Les clients du *Zut* constituaient une petite société ayant ses disciplines, ses pauvres et son élite. On y vivait de dix heures du matin à trois heures ou quatre heures du matin. Rien n'existait à Paris, en France, en Europe et dans le monde en dehors de la clientèle du *Zut*, des intellectuels du *Zut*, de leurs souffre-douleurs. Il n'était guère permis d'imaginer la silhouette d'une femme qui ne fût point celle d'une femme de cet établissement. Les racontars, les médisances et les enthousiasmes nés, couvés et éclos dans cette curieuse salle d'attente coupaient toutes communications avec l'extérieur. C'était quand même un progrès que de fréquenter la société du *Zut*. Parmi ceux qui vivaient là des heures extraordinairement immobiles se trouvaient des hommes déjà maîtres de leur sensibilité et qui savaient s'en servir. Certains d'entre eux avaient acquis une réputation et de faire leur connaissance me paraissait honorable.

Tout se passa paisiblement au début. Nous vivions en vase clos et nous finissions par acquérir une résistance merveilleuse aux effets de la fumée. Un soir, cependant, un de mes plus vieux amis, Julien Callé, entra brusquement en collision, au

crépuscule de la nuit, avec trois ivrognes agressifs. Il y eut une rapide bagarre devant la porte. En quelques minutes des groupes d'hommes et de femmes accoururent de tous les côtés. Ceux du *Zut* qui étaient sortis afin de secourir leur camarade rentrèrent avec lui et Frédéric ferma précipitamment les portes.

C'est alors que les premières pierres crevèrent les carreaux et démolirent une lampe sur la table. Puis le groupe des assiégeants s'éloigna et le calme parut rétabli. La plupart des habitués en profitèrent pour franchir le seuil de la porte et s'éloigner.

Je ne sais plus très bien ce qui se passa. Il y eut encore une escarmouche et vers minuit une foule d'une centaine de personnes se présenta devant la porte pour mettre l'établissement à sac. Frédéric se hâta de barricader sa porte et nous attendîmes avec assez de confiance l'assaut d'une centaine d'anonymes assez surexcités. A deux heures du matin les revolvers claquèrent dans la nuit et les pavés rebondirent sur la porte heureusement solide. La place J.-B.-Clément encadrait une émeute, une révolution locale dont le motif nous semblait cependant très obscur.

Ce n'est qu'au petit jour qu'un peloton d'agents vint rompre le blocus. Ils durent nous protéger contre l'exagération des furieux qui désiraient nous pendre, bien que les avis me parussent, toutefois, différer quant à ce projet. Nous nous dirigeâmes vers le commissariat de police où chacun de nous fit sa déposition. Parmi les assiégés se trouvait l'un de mes vieux amis, aujourd'hui un des plus grands poètes de notre génération, l'auteur de *Tancrède*. Avec André Salmon et Guillaume Apol-

linaire que je connus à peu près à la même époque, L.-P. Fargue fut un des hommes qui, à son insu, me montra les portes qu'il fallait ouvrir et que l'on pouvait reconnaître au petit trait de lumière dorée qui les soulignait en les séparant du sol. Je connus André Salmon et Guillaume Apollinaire deux mois après cette émeute imprévue et burlesque qui eut pour résultat de faire fermer l'établissement. Frédéric ayant repris le Cabaret du *Lapin Agile* retrouva presque tous ses clients. Ce fut la grande époque tragique du Cabaret des Assassins, beaucoup plus sanglante que ne le pensent les Américains qui viennent y chercher une impression d'exécution capitale à l'aube. Les vergers de Montmartre à cette époque nourrissaient plus de bandits que de pommes. Il suffisait de secouer n'importe quel arbre pour qu'ils tombassent comme grêle. Les faits existent et je ne veux pas insister sur cette période de misère et de violence où les revolvers claquaient chaque nuit, où l'on retrouvait des lames ensanglantées dans la rue des Saules.

Le bilan de ces quelques années où je ne séjournai à Paris que par intermittences fut celui-ci : Le petit Pingouin pendu, agenouillé, lié par le cou aux rambardes des bornes de la rue du Mont-Cenis. Citien criblé de coups de couteau, comme il déménageait du côté de Saint-Ouen. Victor tué au comptoir d'un coup de revolver dans la nuque, comme il se baissait pour chercher de la monnaie dans le tiroir.

Wiegels, le jeune peintre allemand, pendu dans son atelier de la place Ravignan. Et le petit gosse qui se suicida, une nuit, après s'être accroché à nous en désespéré. Mais nous ne comprenions pas

son attitude et nous le laissâmes courir à son destin après une simple poignée de main.

Ce jeune blond que l'on appelait Pierrot, intelligent malfaiteur qui aimait tant sa petite chienne blanche, fut tué à coups de couteau et de revolver aux environs de la rue du Poteau. Il avait gravé, quelque temps avant de mourir, son nom sur le vieux mur du cimetière Saint-Vincent. Le plâtre égratigné montrait la signature toute blanche parmi les autres. Après le meurtre de Pierrot, son père, accompagné de la petite chienne blanche du mort, venait chaque jour toucher du doigt la signature de son fils. L..., qui était grand, fort et bête, fut également tué à coups de couteau. Voilà pour ceux qui moururent de mort violente entre 1903 et 1910 et dont la mort fut officiellement contrôlée. D'autres, qui n'étaient que des personnages de second plan, dominaient notre imagination, la nuit, quand le vent sifflait rue Saint-Vincent, quand il faisait froid et qu'heure par heure, jour par jour, nuit par nuit, nous attendions la guerre.

Ah! certes, je ne regrette pas la plupart de ces hommes. Cependant j'ai bu avec eux, j'ai souvent entendu leurs histoires puériles et féroces. Jusqu'au jour où quelqu'un de plus haletant que d'habitude nous apportait la nouvelle de leur mort, nous ne pouvions croire que leur véritable visage venait enfin de se révéler. Ils parlaient comme d'autres, et contées par eux-mêmes leurs aventures ne paraissaient pas illogiques. Le véritable danger n'était point que nous fussions un jour tentés de les imiter. Là n'était pas la question. Le danger existait dans l'atmosphère qu'ils créaient autour d'eux et qui nous imposait l'absolution de leurs fautes. C'est

pour avoir vécu dans une république aussi irréelle et aussi charnelle, cependant, que le poète François Villon faillit laisser au gibet son corps sans valeur.

Ces personnages erraient à travers notre vie comme des ombres. Il ne pouvait en être autrement. L'instinct ne leur inspirait pas de nous confier leurs projets. On les voyait tous les soirs. Les plus sombres et les plus dangereux priaient Frédéric de leur chanter les Stances de Ronsard. Ils écoutaient la bouche ouverte et les yeux ravis. On ne leur demandait rien en dehors de ce renoncement provisoire aux préjugés de leur éducation et de cette dignité excessive qui les contraignait parfois à mourir les armes à la main.

En marge de ces hommes durs qui ne craignaient rien et pourtant acoquiné à eux, je découvrais dans les images qu'ils me laissaient entrevoir les éléments futurs de ce fantastique social qui m'entoura, m'assaillit, faillit me dominer au moment le plus critique de ma formation intellectuelle. Je n'ai pas d'imagination. Je ne peux guère parler que des choses que j'ai vues avec passion. Mais les choses que j'ai vues comportaient toujours une si grande part de mystère qu'il me fallait chercher, comme disent les reporters, un supplément d'informations. Ces informations supplémentaires étaient souvent fortuites et déconcertantes. Un air d'accordéon ajouté à un meurtre donnait au total le mot de l'énigme. Il fallait additionner, additionner tout, le ciel, la lumière des rues, la rouerie des femmes, les chuchotements du voisin, l'élégance de l'inconnu, le livre que l'on venait de lire et ce que les mauvais garçons de la rue Saint-Vincent voulaient bien laisser voir d'eux-mêmes. Il fallait additionner tout cela à sa propre

humeur et à ce que l'on savait de soi-même. Il est facile de concevoir que les images les plus nettes ainsi obtenues n'étaient pas sans brume. Cette brume s'effilochait-elle que les coins de paysage qu'elle dévoilait fugitivement paraissaient encore plus hideux.

Tout cela était triste et cependant facile à subir. On se retrouvait à chaque heure du jour, à l'hôtel, au restaurant, au cabaret, et sans curiosité.

Un soir où le dégoût nous abrutissait, Callé et moi résolûmes de partir n'importe où sur la route, dans la direction de Dunkerque. Un ami d'un soir, un jeune anarchiste assez résolu, se joignit à nous. Il devait se rendre en Belgique je crois. Nous n'avions pas en poche de quoi acheter du tabac, à boire et à manger pour plus de deux ou trois jours. Je devais réciter des poèmes dans les cafés. Callé qui dessinait devait faire des portraits instantanés. Notre compagnon se chargeait du rôle de manager.

Nous arrivâmes à Creil sous une pluie tenace. Nous entrâmes dans un café. Il n'y avait que nous comme clients. L'affaire nous parut assez mal engagée. Je n'arrive pas encore à comprendre la cause de cet entêtement stupide qui nous poussa à poursuivre notre marche dans la direction de Dunkerque. La vanité peut-être qui nous commandait de ne pas rentrer vaincus à Paris après deux jours d'absence ? Ce sentiment serait assez logique. Pour cette raison, ce ne fut pas, je le crois, le motif de notre persévérance. Il fallait coûte que coûte fuir Paris, laver notre linge à l'eau claire des rivières et purifier notre intelligence de tous les déchets qui bloquaient ses rouages encore neufs.

Il ne reste de cette expédition qu'une matière

brute inexploitable. Entre le Crotoy et Saint-Valéry nous faillîmes nous noyer en pleine nuit, pris par le flot. A nos appels des petites lumières coururent sur la rive et la chaloupe de sauvetage vint nous recueillir. Nous avions déjà de l'eau jusqu'à la hauteur des genoux. En outre et par le plus grand des hasards nous avions précisément évité la zone des sables mouvants. Nous atteignîmes Boulogne à la suite de cette disgrâce. A Boulogne nous demeurâmes trois jours sans manger. Le quatrième jour nous mangeâmes une soupe dans une ferme près de la colonne de Napoléon. Il pleuvait tellement que nous ne pûmes nous coucher dans les champs, car il n'y avait pas de meules. Le fermier après nous avoir fait remettre nos allumettes nous donna l'hospitalité dans une de ses granges.

Cette équipée avait duré une vingtaine de jours. Nous rentrâmes à Paris, ayant appris à déchiffrer le long des murs les signes mystérieux dont les chemineaux se servent pour s'entr'aider. Notre compagnon du début nous avait souhaité bonne chance à Amiens avant de s'engager sur une route où nous ne voulions pas le suivre.

VII

Ces jours et ces nuits s'amoncelaient et s'enchevêtraient comme des objets ternis dans la boutique d'un brocanteur. Des jours détraqués comme des lampes qui n'éclairaient point, des nuits usées comme du vieux velours sombre, des crépuscules déteints, tout cela s'entassait au petit bonheur dans ma mémoire et je savais bien que je m'en servirais plus tard. C'est en gagnant ma vie que j'ai acquis le pouvoir consolant d'écrire des livres.

En commençant d'écrire sur ce sujet, je pensais que je me trouverais en présence d'un riche amas de matériaux pittoresques. Je constate maintenant que ce pittoresque s'est effacé avec le temps et qu'il ne reste pas grand'chose de ces sept à huit cents jours d'attente devant une gare sans départs.

S'il me faut faire un choix dans les colonnes de ces almanachs déjà anciens, je retrouverai peut-être la trace de dix ou douze journées qui furent profitables. Quand je regarde derrière moi le chemin parcouru, je vois une longue route recouverte de neige où nul pas d'homme n'a laissé ses inscriptions. C'est une route blanche et déliée, composée de pigments colorés qui se confondent dans le blanc de la page blanche, symbole du néant. De place en place, cependant, et très éloignées les unes des

autres, j'aperçois une dizaine de bornes posées comme des montjoies au bord de la route sans traces. Chacune de ces bornes peut représenter un de ces jours pleins dont je parlais plus haut.

Une première borne marqua ma rencontre avec Fargue, Francis Jourdain et, en ombre découpée sur le mur du passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts, ma rencontre avec Anatole, cette fille spéciale qui faisait un métier d'homme.

Une autre borne marque mon amitié pour Julien Callé qui fut un des seuls à me soutenir à cette époque.

Une borne, cette fois, bien à sa place dans la neige, me rappelle ma première rencontre un soir rue Saint-Vincent avec André Salmon et Guillaume Apollinaire. C'était, si j'ai bonne mémoire, à l'époque du *Festin d'Ésope*. J'étais dans la grande salle du *Lapin Agile* seul avec Frédéric. A travers les carreaux on voyait la neige tomber sur le cimetière Saint-Vincent. Cela composait un petit tableau confortable que j'aimais, bien que je ne dusse savoir où passer ma nuit. J'ai retrouvé depuis à Sluis le même petit tableau confortable dans un cabaret au bout du canal, un estaminet bien clos tenu par un Hollandais polyglotte. Là fréquentaient Théo Varlet, Castiaux et Duquesne, tous trois promus papes par leur seule fantaisie.

Quelques jours auparavant, Charles Dullin, revêtu d'une cagoule de pénitent, avait, rue Saint-Vincent, fait tourner le réveillon sur lui-même dans une esquisse de syncope, en gémissant les premiers mots de l'Apocalypse de saint Jean. Nous commentions cet événement plaisant, Frédéric et moi, quand on poussa la porte d'entrée. Le froid, le vent et la neige

entrèrent en lutte avec la tiède odeur de bouchon qui se révolta. Deux jeunes hommes se hâtèrent de refermer la porte derrière eux pour venir s'installer près du poêle. L'un, Salmon, était déjà comme si il ne devait pas changer. Mais son compagnon, Guillaume, portait des moustaches blondes que l'on ne voyait qu'à la condition qu'un rayon lumineux les éclairât de biais.

Je connaissais leurs noms. Nous bûmes ensemble le vin chaud de l'amitié. Je ne sais plus très bien de quoi nous pûmes parler ce soir-là. Mais j'étais infiniment satisfait d'être à côté de ces deux hommes. Je reprenais des forces à leur contact et je finissais par démêler, à travers tous les faux sentiers qui se nouaient sous mes pas, un sentier dont on pouvait suivre la direction.

Apollinaire récita un poème d'*Alcools* qui s'accordait magnifiquement avec la chute lourde et molle des flocons de neige.

Encore un peu de café, Lenchen, s'il te plaît...

Je ne me rappelle plus où nous nous dirigeâmes cette nuit-là. Nous descendîmes tous trois la Butte vers les lumières du boulevard de Clichy. Arrivés place Pigalle nous nous perdîmes, fondus dans les lumières ou mangés par la neige.

C'est un peu le sort de mes souvenirs de jeunesse de disparaître ainsi subitement dans un décor qui m'est toujours familier. La fête de Montmartre, particulièrement, dévorait tous les futurs souvenirs.

Un soir, nous montâmes sur les cochons et nous jetâmes sur la foule des cigares allumés. Il fallut un service d'ordre pour nous extraire du manège.

Un autre soir de fête, comme je descendais la rue Houdon pour aller prendre un verre de café chaud *Au rat qui n'est pas mort*, j'aperçus le corps d'un de mes compagnons qui voltigeait anormalement au-dessus d'un manège éteint qui fumait comme une vieille lanterne sous sa bâche. Le corps de ce compagnon, qui à cette époque faisait du journalisme, retomba lourdement sur le dôme de ce manège, heureusement composé d'une toile bien tendue. Je n'ai jamais pu savoir pour quelles raisons cet homme se trouvait dans cette situation. Une bande d'habitués de ce quartier prédestiné aux aventures nocturnes paraissait au courant de cette aventure. Je jugeai bon de ne pas leur demander d'explication. D'ailleurs je connaissais parfaitement leur victime, qui se hâta de déguerpir. Tout cela devait être le résultat de l'humeur moqueuse de ce camarade très souvent impertinent quand il avait bu.

La fête de Montmartre me paraissait encore plus belle éteinte qu'allumée. Tout l'or du monde fulgurait dans ses attractions. Mais à deux heures du matin avec ses baraques gonflées par le vent et ses manèges bâchés, elle ressemblait à une ville née d'un jour de pluie et d'une idée de chercheur d'or.

Derrière les boutiques où les attractions reposaient en attendant leur Caligari, les roulottes composaient une cité paisible le long d'une avenue copieusement arrosée par les femmes malades de plaisir. Les agents qui étaient revêtus d'un macfarlane d'artiste se promenaient à travers les boutiques mortes et les dorures ternies d'une féerie populaire.

Quelquefois une malheureuse fille qui avait passé

à travers toutes les possibilités d'assouvir sa faim, sa soif et son envie de dormir, nous interpellait d'une voix complice.

— Hé, dis donc, non pas toi... le petit... écoute... moi, ne te barre pas comme une saloperie tremblante... Tu as bien cent sous... non quarante sous pour payer un café crème ?... Tiens, paye seulement la chambre et je te prends... Adieu, vache !

Nous n'avions pas de quoi payer la chambre : la fille se faufilait entre le palace des singes et la ménagerie où les lions beuglaient dans des verres de lampe comme des clowns. Cette fête sans musique me semblait plus splendide qu'un voyage d'exploration à travers les forêts équatoriales où les perroquets, disent les navigateurs, chantent des blues dans des mégaphones en carton. Cette fête sans musique laissait au spectateur son entière liberté de pensée. Nous soulevions les toiles des boutiques foraines, par le bas, comme les jupes d'une femme qui fait semblant de ne rien voir. Nous vîmes, une fois, dans la nuit du repos quotidien, toute une noce foraine engagée dans un jeu de massacre. Tous ces personnages à tête de bois peint et qui ne dormaient pas nous observaient avec des yeux sévères. Je reconnus dans la petite mariée la jeune fille qui dansait au Moulin-Rouge et qui, elle aussi, tenait le rôle de mariée dans le quadrille des Clodoches.

Les théâtres avec leurs bancs vides ressemblaient à des salles d'étude pour des âmes, mais de vraies âmes mortes, semblables à ces feuilles sèches que le vent dispersait en tourbillon, avec les journaux du petit jour et les légers objets perdus sur la voie publique.

Au matin, quand l'heure avait sonné de rentrer se coucher, on entendait le long sifflement de bête préhistorique d'un manège à l'agonie. Les sortilèges de la nuit cédaient la place à l'interminable défilé d'une ville qui se vidait de tout son peuple au profit de quelques privilégiés.

Une fois, en rôdant derrière les roulottes de la fête, j'aperçus dans une poubelle une vieille tête de poupée de cire qui avait appartenu à la principale figurante du musée anatomique. C'était une belle tête naïve et exsangue dont la vue me retint en équilibre sur la pointe d'un pied et la bouche sèche. Je me hâtai de faire signe à un agent qui siffla ses collègues tout en m'avertissant d'un regard que je ne m'étais pas trompé.

VIII

Nous vivions toujours réunis en tas au coin de la rue Saint-Vincent et de la rue des Saules, rassemblés comme des feuilles mortes trop légères et que le vent dispersait et poursuivait par malice. Les uns disparaissaient, d'autres prenaient leur place qui brûlaient de suivre une si belle carrière et surtout de porter le sordide uniforme de ce club. Une occasion assez curieuse se présenta pour moi d'abandonner ce milieu et de prendre une route assez compliquée qui me conduisit à Palerme où je vécus plus d'une année. C'était l'année qui précéda la catastrophe de Messine qui en ce temps-là était une belle ville grise, aux arcades blanches que l'on apercevait tout de suite du ferry-boat où les wagons immobiles ressemblaient à des pachydermes privés d'affection. Des artilleurs ceinturonnés de cuir jaune citron rentraient à leur caserne. L'odeur des forêts de bergamotes annonçait les latomies, des chars curieusement ornés de fleurs bleues, rouges et vertes sur fond jaune portaient les légumes à la ville. Des bersagliers coiffés d'une chechia rouge suivaient avec indolence une voiture régimentaire peinte en vert olive. Au bout de ces quelques images traversées

par des torrents boueux il y avait Palerme au pied du Pellegrino, dans la Calza où les chasseurs à cheval jouaient de la trompette pour rassembler les hommes sensibles de la cavalerie, attardés dans les grottes de Charybde et de Scylla où les sirènes prennent leurs sous. Le jour même de mon arrivée à Palerme un cargo venu de Yokohama débarqua dans la ville une fort belle collection de bibelots japonais parmi lesquels une série d'oiseaux à pattes de bois, avec un corps de carton recouvert de plumes discrètes. Il y avait là des merles coiffés de chapeaux melon, des rossignols qui arboraient la casquette de l'armée du Salut, des poussins qui abritaient leur ingénuité sous un bonnet de matelot. Je m'empressai d'acheter trois de ces oiseaux qui furent aplatis dans ma valise dès que les mauvais jours me contraignirent à abandonner le soleil pour revenir vers mes brumes natales. Plusieurs heures par jour je m'occupais à calquer et à enluminer les mosaïques de Montreale, celles de la chapelle Palatine en or et bleu, pour le compte d'un extraordinaire personnage qui me payait, bien entendu. J'habitais à l'Hôtel de Rome, place San Domenico. Sous mes fenêtres chantaient toute la nuit des cochers en station qui attendaient je n'ai jamais su quel client. Ces hommes à belles voix ne voulaient pas se coucher. Il faisait tiède et doux, un carnaval pouilleux possédait la rue par mille costumes lamentables, des orgues de barbarie, des pistons et des clarinettes. Les cinq cochers de la place San Domenico ressemblaient à cinq pêcheurs assiégés dans leur barque surprise par un banc de poissons volants devenus féroces. C'était en 1906, si j'ai bonne mémoire. J'étais un homme. J'avais vécu deux années à Rouen, une année dans les

neiges du camp de Châlons et quelques mois à Knocke. Mais je ne voyais pas encore parmi toutes les routes que j'avais suivies celle qui devait aboutir à une utilisation pratique du désordre où je m'étalais avec des membres de méduse. Toutes ces images rassemblées parmi tant d'autres volontairement « caviardées » se superposent comme dans certains films. Cela tient à ce que les années depuis 1900 jusqu'à 1910 pour fixer une limite, furent pour moi sans date et parfaitement interchangeables. J'aurais tout aussi bien pu vivre l'année 1906 avant l'année 1901. Rien ne les soudait les unes aux autres dans l'ordre logique. Non vraiment, il ne me reste aucune date dans la mémoire. Je me penche sur une pâte grise extraordinairement mobile qu'un chimiste pourrait appeler une certaine somme de vie. Et j'ai peine à suivre la trace de ce qui fut le dessin de ma propre existence parmi toutes ces pistes désordonnées. J'eus beaucoup de mal à revenir à Bruges qui, à cette époque, était comme un bassin de radoub. A Bruges, je vivais involontairement retranché de la vie, à cause d'un surprenant manque de ressources, malgré quoi je pus, cependant, exister au cours d'une période de trois mois. De braves gens me rendirent service. Mais je ne pouvais guère le reconnaître. Je ne suis devenu sensible qu'à partir du jour où ayant enfin trouvé la route que je cherchais dans la confusion, je pus organiser ma vie selon les règles ordinaires du sommeil, de l'alimentation et du costume. C'est à cette époque que je connus Gus Bofa qui eut confiance en moi et m'empêcha de reculer. Mais avant d'aller au *Rire* pour y présenter des contes et des dessins humoristiques qui ne m'enthousiasmaient guère, il me fallut recommencer

encore une fois le circuit complet des hôtels de Montmartre, sans doute afin d'en conserver le dégoût définitif.

Ces hôtels écrasaient du poids de tous leurs charmes un petit café où l'on pouvait boire et se restaurer. Ils ne s'apparentaient que par le remugle humide de leurs couloirs et de leur literie ; pour le reste ils ne manquaient pas d'une certaine personnalité, bien qu'ils donnassent également abri à des filles, à des ruffians et à des individus provisoirement indéfinissables. Tous les garçons d'hôtel connaissaient les finesses du langage coquin. Ils pouvaient au besoin prêter de l'argent. Les filles les tutoyaient et les respectaient. Ils étaient tout-puissants et du plus jeune au plus vieux ils ressemblaient à des gendarmes ou à des gardiens de prison.

Au bout de quelques semaines d'incubation dans un cabinet meublé à quatre francs par semaine, on finissait par connaître tout le monde. On se retrouvait, aux bons jours, dans le restaurant voisin. De cette promiscuité naissaient des camaraderies heureusement assez fragiles et qui s'anéantissaient en changeant d'hôtel.

Certains hôtels, par leur situation, tentaient une certaine clientèle plus distinguée, tout au moins intellectuellement. Ce noyau donnait un caractère spécial à la maison. Les filles ne la fréquentaient point et la nuit n'était point troublée par les hurlements, les injures et les pleurs d'une femme rapidement corrigée. Tel était le cas de l'Hôtel du Poirier, place Ravignan, qui abrita l'illustre Brandimbourg et Jules Dépaquit avant qu'il allât se loger chez Bouscarat.

J'habitais également l'Hôtel du Poirier et par

ma fenêtre qui s'ouvrait sur la petite place, j'apercevais l'entrée du Village Nègre, assez curieux immeuble composé d'ateliers à cloisons de bois et dont Maurice Reynal fut souvent le chroniqueur. Jacques Vaillant, Salmon, Picasso, Agero et un décorateur qui possédait une chienne de la race des dogues de Bordeaux d'un modèle immense et rhumatisant habitaient cette maison dont j'enviais les locataires sans oser espérer qu'un jour le toit du Village Nègre abriterait mes jours et mes nuits. Je pris la succession de Salmon et je faillis mourir de froid dans un atelier immense non chauffé où je ne possédais pour tout mobilier qu'une ample provision de vieux journaux étalés en forme de divan. Cette plaisanterie dura tout un hiver. Trois mois dont aucune anecdote un peu gaie ne vint rompre l'austérité ridicule.

C'est à cette époque que je connus Max Jacob, ce grand écrivain, et cet honnête homme. Il lisait l'avenir dans les cartes. C'est ainsi qu'il m'annonça la guerre et un changement favorable dans mes affaires qui achevaient de se gâter dans ce logis insalubre. Pour vivre, j'écrivais des chansons que je revendais cent sous. Tous les deux jours j'allais porter une chanson passage Brady. Mais il me fallait quelquefois attendre une semaine pour toucher ces cinq francs, car mon vieil ami Saint-Gilles qui collaborait avec moi n'était guère riche. Je fréquentais ainsi les maisons d'édition où un pianiste attaché à son instrument, comme, paraît-il, certains mitrailleurs allemands à leur pièce, s'efforçait d'introduire dans le crâne des artistes à la recherche d'un succès des chansonnettes d'un intérêt imperceptible. Il y avait là de pauvres filles prétentieuses et vaincues,

des hommes usés par le petit jour dans les gares où l'on change de train. Chacun choisissait une chanson dans la corbeille, une chanson comme une cravate en solde, une chanson en fausse soie qui ressemblait à une autre chanson qui valait plus cher. Et ils l'apprenaient. Dans mon coin je m'émerveillais en attendant mes cent sous qu'on pût apprendre de telles sottises. Et comme j'en étais l'auteur, je me sentais coupable et encore plus vaincu que mes interprètes. La pièce de cinq francs dissipait toutefois ce malaise. Presque toutes ces chansons s'apparentaient en filles dégénérées à des chansons mères qui couraient à travers la foule et se propageaient comme un incendie de forêt. Les miennes couvaient, si l'on peut dire, sous la cendre. Il était difficile d'en apercevoir la flamme. C'est d'ailleurs très difficile de faire une chanson et je me rendais parfaitement compte qu'aucun don particulier ne me poussait vers la réussite.

Un après-midi que j'attendais mon salaire, dans un coin, près du piano qui à lui seul meublait le cabinet de répétition je vis entrer un pauvre chanteur qui une dizaine de jours auparavant avait juré de créer une de mes chansons dans une ville de province dont les habitants ont une réputation de douceur et d'urbanité qui les honore. Cet artiste paraissait découragé. Il ne me fit aucun reproche. Mais sa figure tuméfiée parlait pour lui. Il gardait encore sur le visage des traces comme pourraient en laisser des projectiles d'origine cependant inoffensive. Je crus lire dans ses yeux éteints comme une envie de parler. Je n'eus pas le courage de l'entendre et je m'éclipsai sans en avoir l'air.

A peu près vers cette époque, un peu plus tard, je

fis la rencontre de mes amis Roland Dorgelès, Francis Carco, Daragnès, André Warnod.

Je reviens quelquefois avec Carco dans le passage Brady. Assez mélancoliquement, nous recherchons des traces sentimentales sur des boutiques révélées par Atget.

IX

Bouscarat tenait un hôtel à l'angle de la rue du Mont-Cenis et de la place du Tertre : c'était un excellent homme, un vrai commerçant-camarade de cette commune libre de Montmartre qui était bien en ce temps-là comme un petit village dans la ville de Paris. C'est ainsi que les arrêtés préfectoraux sur le vagabondage des chiens ne s'appliquaient point aux habitudes errantes des chiens du quartier. Ils continuaient à divaguer, malgré les embûches que tentaient de leur dresser de tristes trappeurs à grosses moustaches et à chapeau melon. Plusieurs fois le quartier Saint-Vincent fut témoin d'un spectacle qui ne manquait point de monter sa joie jusqu'à la plus pure exaltation. C'était la lutte de Perdu, un faux scotch-terrier, avec le trappeur de la Préfecture préposé à sa capture. Perdu mourut de vieillesse après avoir vu plus de cent fois un médiocre mais sournois lasso tournoyer au-dessus de sa tête embroussaillée. J'ai connu Perdu, comme tout le monde. C'était un très brave animal qui ne manquait pas d'esprit. Non content de mépriser totalement les ruses des Bas-de-Cuir du quai des Orfèvres, il semblait vouloir provoquer leur ressen-

timent. C'est ainsi qu'il compissa le pantalon de l'un d'eux qui, las de l'avoir poursuivi, dressait une contravention de consolation à un propriétaire de chien sans collier. Perdu profita de ce que son ennemi lui tournait le dos pour lever la patte contre son pantalon et l'arroser avec désinvolture.

Perdu était le chef d'une bande de chiens goguenards, effrontés, intelligents et farceurs. Parmi ses amis qui tous sont morts aujourd'hui, je me souviens très bien de Pierrot, le petit chien du *Lapin*, de la grosse Myrrha, la danoise de la rue Saint-Vincent, de Coquet, tel que son nom l'indique, du petit chien noir de Poulbot et des petits Daschunds du peintre Pichot.

Bouscarat possédait également un vieux fox-terrier grognon et plein d'expérience. On devait l'appeler Porthos. Son maître se montrait très fier de lui car Porthos était un grand chasseur de rats.

Bouscarat, en ce temps-là, était un grand homme coiffé d'une casquette de soie noire et revêtu d'un tablier de sommelier. Son visage glabre faisait songer à celui d'un homme d'Église préposé à l'entretien des chaises et de la sacristie. Cet homme était la bonté même. Il avait de l'amitié pour nous qui habitions chez lui, c'est-à-dire pour Couté, pour Dépaquit et pour moi.

Tout a été dit sur l'humoriste Jules Dépaquit. Il n'en est pas de même pour Gaston Couté et il me semble extraordinaire qu'un tel silence entoure l'œuvre et la personnalité du plus grand chansonnier peut-être de notre temps. Nous habitions deux chambres, Couté et moi, qui donnaient sur une petite cour intérieure où les ivrognes venaient pisser en sortant du cabaret qui constituait le rez-de-

chaussée de l'hôtel. Nous étions tous deux dans une très mauvaise passe et sans Bouscarat qui nous faisait crédit, je ne sais pas trop comment nous aurions pu nous loger. Couté composait des chansons qu'il allait vendre pour une somme très modique à un éditeur du faubourg Saint-Martin. De mon côté j'essayais de vendre quelques dessins ou je m'abrutissais sur des besognes mal payées et stupides.

Avec Jules Dépaquit nous formions un brelan d'inséparables. Notre domaine était la place du Tertre, le jardin de Butta-Park qui venait d'ouvrir ses portes à un public qui tout de suite nous parut indifférent.

Jules était bien un homme curieux, un curieux homme comme Louis XI à qui il ressemblait quand il se promenait, les joues, le menton et les lèvres rasés, sous sa casquette à rabat. Le soir nous restions seuls dans la salle du restaurant, Mme Bouscarat cousait et Jules racontait ses histoires ou se livrait à des facéties déjà célèbres : tels la danse du parapluie et le jeu des chutes.

Dépaquit adorait jouer à ce jeu qui n'était pas compliqué. Il ne s'agissait que de glisser sur ses semelles de soulier, de tomber sur le sol et de se rouler de façon à se coincer si possible dans un endroit imprévu, par exemple entre le mur et la banquette. Il fallait alors déplacer la banquette et les tables afin de dégager Jules, qui, d'un air mi-lugubre, mi-goguenard, se caressait le nez avant de retomber malencontreusement entre le poêle et la caisse à charbon. Un autre jeu de Jules Dépaquit aurait pu s'intituler : le lancé du chausson. Le projet d'une promenade dans Paris, c'est-à-dire jusqu'au

bureau de tabac qui fait l'angle de la rue Fontaine et de la rue de Douai, surprenait toujours Jules attablé dans la grande salle chez Bouscarat, les pieds à l'aise dans des chaussons de lisière dont le talon était renforcé par une demi-lune de cuir. Une descente jusqu'au bureau de tabac de la rue Fontaine avait pour but de rencontrer Tony Taveau et de contempler, tout en le commentant avec jovialité, le spectacle d'une rue dont l'animation assez spéciale nous plaisait. Nous retrouvions au « tabac » des petites copines de la rue qui se dirigeaient vers leur concession. A l'aube, de jeunes danseuses échappées des boîtes de nuit venaient y boire familièrement un verre de café crème. Un soir que nous étions attablés à la terrasse du tabac, Couté, Taveau, moi et Jules, ce dernier se leva tout d'un coup et nous vîmes, à sa façon de danser, qu'il allait sans nul doute nous donner une représentation du lancé de la savate. Ce fut en effet une épreuve du lancé à laquelle nous assistâmes impuissants. Jules d'un coup sec de la jambe droite projeta son chausson en l'air mais de telle manière qu'il alla s'échouer sur l'impériale d'un omnibus qui roulait allègrement vers la place Clichy.

Nous poussâmes tous un cri de surprise désespérée. Jules était resté le pied droit soulevé de terre suivant du regard l'omnibus qui emportait son chausson droit vers le bureau des objets perdus. Il fallut rentrer et remonter la Butte dans la direction de la place du Tertre. Naturellement, afin de donner à la situation une coloration un peu plus corsée, il commença à pleuvoir. Il tombait, je m'en souviens bien, une sorte de neige fondue, grasse comme du saindoux. Jules dut remonter à cloche-pied. A tour

de rôle nous le soutenions afin de le soulager. Les gens s'écartaient de nous avec bienveillance, pensant que notre ami accomplissait un vœu en l'honneur de Saint-Pierre de Montmartre. Il nous parut inutile de les détromper. Quand Jules, las de sauter sur le pied gauche, se sentait épuisé, il s'appuyait plus lourdement sur l'épaule de l'un de nous, retirait son chausson du pied gauche et s'en chaussait le pied droit. Il pouvait ainsi sauter sur le pied droit en tenant cette fois son pied gauche en l'air. De cette façon, comme la pluie n'avait guère cessé de tomber, il arriva chez Bouscarat les deux pieds parfaitement humides.

Toutes les aventures de Jules Dépaquit sont connues. Les plus célèbres se composent admirablement comme des contes gais. Jules Dépaquit n'était cependant pas d'une humeur très joyeuse et il ne tenait pas du tout à divertir ses contemporains. En général, il se lançait ingénument dans une aventure et quand cette aventure tournait mal, Jules gardait les rieurs de son côté. Quand nous étions au repos et mélancoliques, notre vieil ami nous récitait les vers qu'il avait écrits. Puis il nous parlait de Dickens et des romans d'Erckmann et Chatrian. En général, Jules, comme tous les conteurs de grande tradition, parlait de lui, des histoires qui le touchaient particulièrement. Il n'écoutait que très distraitement les histoires des autres, qui ne l'intéressaient pas du tout.

Quand les affaires devenaient mauvaises, Jules Dépaquit partait pour Sedan. Il y restait quelquefois deux mois pendant lesquels il nous adressait des lettres illustrées d'une grande distinction de gaîté et de mélancolie. Le séjour à Sedan terminé, Jules

revenait revêtu d'un complet neuf, coiffé d'un nouveau chapeau en étoffe ou d'une nouvelle casquette. Dans sa valise étaient rangés, soigneusement aplatis l'un contre l'autre, de nouveaux chaussons de lisière.

Quand Dépaquit chantait, ce qui lui arrivait d'ailleurs fort rarement, il chantait d'une petite voix fausse et surannée. Il ne chantait qu'une chanson dont il était l'auteur, une chanson extraite de sa pièce : *Jack in the box*, et dont le titre était : *Lettre du premier ministre à la Reine.*

Jules abandonna le premier l'hôtel de la place du Tertre pour se mettre dans ses meubles rue Saint-Vincent. Puis Couté ayant trouvé un engagement dans une série de cabarets belges, s'en alla et je ne le revis plus jamais. Je dus à mon tour chercher un autre domicile et je descendis pour la dernière fois les pentes familières de cette colline parisienne, me jurant de ne plus y remettre les pieds.

Je ne laissais pas grand'chose derrière moi. Quelques noms d'amis viennent cependant sous ma plume qui surgissent tout d'un coup de ce défilé d'ombres coquines ou simplement saugrenues. Je les ai éparpillés au hasard à travers ces pages où ma jeunesse ne m'apparaît point regrettable.

X

Voici donc quatre ou cinq années de mon existence enfermées dans une centaine de pages. Cela ne tient pas beaucoup de place. En relisant ces notes je m'aperçois que les anecdotes ne sont pas très nombreuses. En toute sincérité, il n'y a pas de quoi composer dix bonnes anecdotes dans ma vie, tout au moins dix anecdotes contées par moi. J'ai peut-être été à mon insu le héros de plusieurs histoires d'un intérêt suffisant, mais ce n'est pas à moi de les écrire.

J'escaladais donc les jours et les nuits comme un voyageur escalade des collines et des montagnes dans l'espoir de découvrir un horizon qui ne se montre jamais. La conquête du pain et d'un lit, c'est à quoi se résument ces quelques années vécues dans un vagabondage assez terne mais non inutile. Ce n'est pas en se mettant en scène qu'on peut exploiter une telle matière. Le goût de la confession publique peut venir sur le tard, mais pour le présent, je vis sans remords et sans trouble comme un homme qui n'a rien à se faire pardonner. Ces hommes, que j'ai connus, non par choix mais un peu par force, valent que de temps en temps on fasse un retour en

arrière. C'est une besogne nécessaire pour un écrivain que de se débarrasser des influences littéraires du passé. Et il est également nécessaire, quand ce passé en vaut la peine, de le surveiller d'un peu près. Certains passés suivent un homme comme son ombre et personne n'achète le passé comme M. John achetait les ombres. Ceux qui possèdent un passé riant peuvent en fleurir la fenêtre de leur chambre, il suffit de l'arroser chaque matin d'une larme propice pour qu'il s'épanouisse harmonieusement. Mais d'autres doivent se méfier d'un passé sournois et envieux qui dresse devant leur route des caniveaux où l'on se brise les reins en pleine course. Il faut nourrir ce passé d'un texte et lui plonger la face dans l'encre. C'est la seule manière de ne pas entendre ses appels lointains qui ne tardent pas à former des images précises. Les bars, les filles, l'alcool et la misère qui donnent à ces accessoires leur plus séduisante coloration ne résistent pas à l'épreuve de l'encre d'imprimerie.

Quand un écrivain, penché sur son papier, voit toutes les lignes qu'il écrit se disloquer, et se regrouper pour dessiner, par exemple, la tête d'une fille canaille qui cligne de l'œil, c'est qu'une voix de son passé lui fait signe vulgairement et même sans politesse. Cette domination du passé est intolérable. On dissipe le sortilège en lui donnant une forme littéraire congruente.

Novembre 1927.

BREST

A Claude Farrère.

I

Ce n'est pas sur les glaces ternies du Café de la Marine que je peux retrouver les fantômes si légers de ma jeunesse et de mon adolescence. Assis sur les vieilles banquettes de cuir, je n'aperçois rien entre moi et les visages blancs des trois ou quatre « petites alliées » qui attendent sagement, devant un verre vide, la réalisation de l'heureux hasard quotidien.

Je n'ai rien laissé de moi-même, ni dans la ville du Nord où je suis né, ni dans les villes de France et d'Europe où j'ai vécu en passant presque toujours en marge de la vie régulière de ces villes. Ainsi du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est, j'ai usé les dizaines d'années les plus avantageuses de la vie humaine. Et comme je n'ai rien voulu de sentimental sur le pavé des rues et entre les murs des chambres d'hôtel que j'habitais, il ne me reste aucun souvenir à monnayer et rien à revoir quand je reviens sur mes pas.

Me voici encore une fois à Brest, dans le bruit de la rue et le souvenir des anciens temps qui monte comme le flot. Des images vraies, qui ne m'appartiennent pas, se mêlent aux images de mon invention

qui sont peut-être les seules attaches qui me retiennent à cette curieuse ville que j'aime et que j'accepte sans contrôle. A vrai dire Brest répond logiquement à mon entendement des choses qui valent la peine d'être transposées en bien ou en mal. Tous les morts d'une grande ville ne sont pas enterrés dans les cimetières municipaux. Certaines apparences qui furent des formes humaines poursuivent leur destin, qui est d'émouvoir, à l'angle des rues quand le vent gémit au-dessus des cheminées et que le Diable réunit les siens derrière les vitres des cabarets qui donnent sur la mer. Peut-être vaut-il mieux écrire : derrière les vitres des cabarets qui donnent sur les petites rues où l'on accède à la mer.

Quand j'entre dans Brest, soit par la route ou par le train, je sais que des amis m'attendent. Ceux-là sont vivants, bien vivants, joyeux et francs, à l'extrême pointe de la terre européenne. D'autres me guettent dans les ruelles numérotées de Keravel, dans les petites rues de Recouvrance qui mènent à la Cayenne, et dans ce qui peut rester de visible du vieux quartier des Sept-Saints. Ceux-là sont morts et appartiennent aux plus basses classes de la société. L'alcool n'en avait pas fait des stropiats, mais leurs visages patibulaires apparaissaient, sous la modeste clarté des étoiles entre deux cris des veilleurs nocturnes, revêtus d'un suaire en bure livide.

Les masques des forçats, sortis des vitrines du musée de l'Hôpital maritime, rejoignent ces messieurs de la chiourme. Une ivrognesse à la tête flamboyante hurle dans l'ombre les mots secrets du Grand Collège. A Brest, ville bourgeoise et militaire, en marge du bagne, il n'en faut pas plus pour peupler les nuits jamais silencieuses.

Si l'on débarque un matin, au petit jour, dans la gare de Brest on constate que c'est bien une gare de fin de terre européenne, une gare d'extrémité un peu mortifiée, une gare qui donne accès à toutes les choses qui n'ont plus rien à voir avec la terre, ses routes conquises par les automobiles et ses voies ferrées qui laissent des traces brillantes dans la nuit. L'Europe, de l'Est à l'Ouest, aboutit à cette gare discrète, calme, créée pour un seul train, un convoi peu peuplé, mais toujours habité par des figures attachantes. On ne vient pas à Brest pour jouir de la vie, montrer l'élégance d'une robe ou refaire du sang, au soleil. Des raisons, que la mer n'ignore pas, conduisent hommes et femmes vers cette ville sans paquebots, sans départs. C'est ici que l'aventure se mêle au vent de la mer. Mais ce qui donne un charme incomparable et délicat à la ville, c'est qu'elle ne tourmente que l'imagination des hommes et qu'elle s'insinue perfidement, d'histoires en histoires, de souvenirs en souvenirs, de chansons en chansons.

Les matelots, généreusement semés dans la rue de Siam comme des coquelicots dans un chemin de terre, aident à cette puissante et quotidienne évocation d'un passé lourd comme le coffre des gabiers les plus populaires et les plus célèbres : les gabiers d'artimon. Tel ce nommé Chanu qui fit la chanson des amours plaisants d'un capitaine hollandais avec une belle fille déguisée en mousse. Cela se passait en 1721. En 1845, le même Chanu; toujours gabier au même poste, signait encore la fameuse chanson qui débute ainsi :

C'est le matin au point du jour
Qu'on fait le branle-bas aux fifres et tambours.

Il ne pleut pas toujours à Brest .Je pense qu'il ne pleut pas plus à Brest que dans le Nord ou dans l'Ile de France, mais ici, la pluie chaude et douce, familière et purificatrice est honorée comme une petite divinité païenne qui sentirait le muguet. Elle s'accorde avec les frondaisons légendaires de la forêt de Huelgoat et les parapluies « Tom Pouce » des Iliennes et des pures jeunes dames du pays de Léon.

En châles somptueux, les Léonardes courent la ville pour leurs emplettes et se mêlent aux femmes de Plougastel dont la noblesse d'attitude est incomparable. C'est, au milieu de la pluie qui donne à la rue de Siam comme un épanouissement confidentiel, l'élément coquet d'une des villes les plus curieuses du monde, par son admirable mélange de vie et de mort.

Quand on regarde de haut, du troisième étage de l'*Hôtel des Voyageurs* par exemple, la rue de Siam depuis la place des Portes jusqu'au Pont National, on se laisse aller à un rythme particulier qui est celui de Brest et que mille pieds chaussés de sabots sonores accompagnent sans répit. Une voix chantante de Bretonne s'associe à ce roulement qui crée une idée d'éternité. Entre cinq ou six appels de timbre d'un tramway jaune, elle éparpille dans la rue, à travers la pluie, les titres sonores des journaux du jour et du soir.

La ville pénètre par des milliers de pieds, robustes ou délicats, dans l'esprit de celui qui épie la rue de Siam, accoudé à la barre d'appui d'un balcon en fer forgé, à proximité d'un raisonnable piano d'étude qui interprète quelque chose de classique derrière une fenêtre aux rideaux tirés.

Au matin, il est agréable de descendre la rue de Siam jusqu'à la Penfeld et c'est ainsi que le vieux port apparaît depuis son château, en faction devant la rade, jusqu'aux innombrables fenêtres de ce qui fut le bagne. Le regard passe sous le bras protecteur d'une grue électrique qui se découpe dans le ciel comme un gibet métallique d'une utilité un peu effrayante. Des jeunes navires et des vieux, peints avec une telle modestie qu'ils se confondent, laissent, quand l'œil s'est habitué à l'uniformité grise, entrevoir l'agitation de leur petit peuple vêtu de blanc, coiffé du bonnet bleu à pompon rouge. Alors, seulement, on entend les coups de marteau des chaudronniers. Mais les navires de guerre sont si modestes dans leur parure grise que rien ne peut parvenir à l'oreille des bruits nécessaires à un arsenal maritime. Le port de Brest est étrangement silencieux. A des heures prédestinées un clairon de garde déchire seul le silence. Encore a-t-il l'air d'être perdu à l'horizon de ce qui est réel.

Une grue électrique, dressée comme une cathédrale, des fenêtres du dix-septième siècle multipliées à l'infini, un dépôt des équipages de la flotte, à mi-hauteur, mais qui domine la Penfeld et Recouvrance, des cuirassés désaffectés et de jeunes croiseurs fiers de leur superstructure naissante, des milliers de vies syndiquées derrière les vitres de l'arsenal, tout cela compose l'émouvant et mystérieux décor de la rade de Brest.

La Penfeld semble charrier du fer travaillé à son embouchure, mais plus elle s'enfonce dans les terres, plus le linge blanc pavoise ses berges, un linge blanchi par le soleil et l'eau douce de la pluie. Les vedettes parcourent ses eaux calmes ; des remor-

queurs tracent dans ses eaux sombres des sillons de charrues laborieuses, les destroyers se groupent autour de leur horloge commune, et des officiers de marine, en caban, se dirigent vers le meilleur restaurant de Brest, dans la rue Kléber.

Ce film se déroule quotidiennement entre deux airs réglementaires de marine chantés par un clairon de garde, à la Cayenne et à bord du *Diderot* où règne une petite fox effrontée.

C'est, cependant, dans cette eau morte et sur ces quais sans filles que pousse, entre deux pierres anciennes, la fleur robuste de la tradition marine. De garde-marine en midship et de midship en enseigne de deuxième classe, la tradition passe de mains en mains comme un objet infiniment précieux qu'un rien peut réduire en poussière. Et ce rien s'insinue comme une force fatale et perfide qui, du jour au lendemain, peut changer le nom d'une ville et l'aspect sentimental d'un atlas noblement dédié à la rose des vents.

***

A l'embouchure de la Penfeld se dresse le château mis en valeur par l'anachronisme relatif du *Gueydon*, enchaîné devant la tour du Nord. L'avant-port franchi, c'est la fameuse rade, l'une des plus belles du monde. Deux ou trois navires de guerre, croisent de coffre en coffre.

Telle est la rade aujourd'hui. Il n'y a pas si longtemps que les bâtiments de guerre se rangeaient dans ses eaux, comme les voitures de luxe devant le Grand-Palais, le jour d'ouverture du Salon de l'Automobile. Dans cette rade militaire, encore à

louer, des pêcheurs de praires dorment sur leurs barques gréées en cagnas. Le goulet est libre vers la haute mer où grimacent les bêtes de la tempête, les bêtes cabrées de la mer dans le dédale des îles homicides. Un soir, avec Léger et M... L..., nous chantions à Trezhir, dans la nuit, devant le gouffre sans joie du goulet, la chanson du Pillaouër. Les voix de mes amis s'accordaient avec le passé qui revient toujours dans le bruit de la mer, comme un noyé distingué mais insistant. Deux petites servantes de Montpellier, par la baie ouverte sur la nuit, semblaient pétrifiées de désolation. Les bouteilles s'alignaient mélancoliquement sur les tables. Nous étions seuls dans cette grande salle de restaurant et, au fond de chaque verre bu à l'amitié, nous retrouvions le goût désespéré de la mélancolie bretonne.

Le vent de la mer nous tourmentait. Il tourmentait les deux servantes et les phares dont les lumières clignotaient entre le cièl et l'eau, comme les feux de guerre sur le front d'Artois en 1916. Nos chansons furent emportées par une lame obscure née de la nuit.

Nous laissâmes le restaurant de Trezhir, en emportant dans nos voitures les apparences de la nuit bretonne. Les Bretons changent de personnalité le soir. Ils deviennent alors bons conducteurs des forces mystérieuses de l'ombre, quand le Finistère plonge du nez dans les abîmes de la nuit, comme la proue d'un navire dans une mer de légende.

A la tombée du soir, encore, à Lampaul, des petites filles à voix minces chantaient une chanson d'une surprenante distinction. Que faut-il donc faire pour protéger cette aristocratie contre les

étrangers à change haut et les intelligences citadines en pantalon de flanelle et en blazers de garçonnet ?

*
* *

La nuit, quand Brest dort, que le *Majestic* et le *Café de la Marine* ont renvoyé leurs derniers danseurs et leurs chanteuses, quand le gardien de nuit, drapé comme un sereno, a fini de clamer : « Il est minuit ! » une étrange armée entoure la ville. Par terre et par mer le peuple vivace et rampant de la lande et de l'eau bretonnes s'anime entre les maisons, envahit Recouvrance, Keravel et Saint-Martin, force les portes les mieux fermées et distribue les accessoires du cauchemar et du rêve.

Parfois, il se contente, cet immense peuple invisible, de chanter à voix menue, dans les directions vagues du large ou de la forêt d'Huelgoat, un chœur plein de réminiscences funèbres. Cette complainte se mêle au vent qui la transporte et donne à chacun sa part, son refrain ou son couplet.

C'est l'heure où le vent de la mer tourmente les hommes, les femmes et les filles. Quelquefois un petit bébé de Brest gémit dans la nuit. Et c'est le vent de la mer qui tourmente encore sa forme tendre et divine.

Comme il tourmente *Valencia*, chantée par toutes les petites poules du Café de la Marine. Car elles aussi tentent de rallumer la tradition semblable à une petite veilleuse à moitié morte, entre deux rues.

II

Il ne s'agit pas, en évoquant ici les habitants de Brest, de porter un jugement sur l'élite intellectuelle et sur la médiocrité honnête de la cité. L'honnêteté est, en somme, la meilleure valeur d'échange internationale. On la trouve partout. Pour cette raison il devient difficile de l'agrémenter d'une personnalité même fugitive. Elle nous est nécessaire comme l'air pur et, comme l'air pur, elle calme les poètes, entretient le bon mécanisme de la machine et ne trouve, littérairement, le plaisir délicat d'être commentée que dans les manuels dédiés au bon développement de l'adolescence.

C'est à Kéravel, derrière l'ancien bagne, dans ce quartier sillonné de venelles sans nom, simplement numérotées, qu'il faut aller chercher la toute petite fille, à la bouche un peu grande, qui, déjà en bas de soie sales afin de faire saillir ses genoux légèrement cagneux, offre la délicate hypothèse d'une « petite alliée » assez belle.

Kéravel put donner à la marine ses plus jolies enfants. Leur père était docker, un officier de Portstrein, et leur mère disparaissait dans l'ombre grise des soucis de famille au fond d'un logement étrangement malsain.

A portée de voix des maisons de tolérance, ces fillettes grandissaient dans l'espoir d'un horizon rigoleur et doré, annoncé par les fumées de l'escadre avant qu'elle ne débarquât à Recouvrance ses hommes de toute condition.

Ici, le grand jeu : c'est la mer. Tout va à la mer, aux choses de la mer et aux hommes de la mer. Le bordel sent le bassin de radoub et tout converge vers les uniformes si différents et si associés du gabier et de l'enseigne. L'élan unanime de la population des petites filles des quartiers pauvres se confond avec l'espoir qui fera d'elles des maritimardes, vêtues avec élégance. Elles sont littéraires, mondaines, prêtes à tirer le bambou dans un petit logement discret. Sans savoir au juste ce que leur espoir réalisé pourra exiger de leur cinq sens, elles sont déjà imperméabilisées par l'esprit de corps.

Ainsi elles se dirigent, joyeuses comme des conscrits, vers cette carrière de « Petite alliée » dont il ne reste guère aujourd'hui que le plus charmant souvenir et quelques dames solidement bâties éparpillées du nord au sud et de l'est à l'ouest au hasard d'un petit commerce. C'est toujours l'éternelle ballade des dames des temps jadis qu'il faut évoquer dès que l'on pénètre dans une ville par son élément le plus coloré et le plus sensible. Il reste les pages du livre de Claude Farrère, et peut-être encore chez quelques « frégatons » une petite mélancolie de fin de dîner par quoi se renouent les qualités plastiques et intellectuelles de celles qui furent : Nini de Cherbourg, morte à Saïgon ; Marie La Vazoü, c'est-à-dire la Rochefortaise ; Nini K..., Marie K..., Jeanne L..., Mimi J... et tant d'autres dont les noms, parfois chéris, ne sont pas encore oubliés au *Café*

de la Marine. Elles purent servir de figures de proue, quand des officiers de vingt ans leur offraient leur solde et l'hommage de leur première course.

C'est en vain que le voyageur attardé tentera de retrouver sur les banquettes de cuir usagé la présence charmante de ces jeunes filles. D'autres jeunes femmes sont là, qui ne sont plus de cette classe. Des souvenirs peuplent seuls la grande salle sans joie. A une marine morte il ne reste plus que des mortes à fêter.

Un jazz-band adroit et travailleur joue *Valencia* au premier étage du célèbre *Café de la Marine.* Le noir inspiré qui tient la batterie renie dans l'enchantement d'un joli fox trot innocent les jours dorés où les Américains qui ne connaissaient pas très bien la règle du jeu, en Bretagne, cassaient comme des porcelaines rares, les séduisants préjugés d'une nation bien née.

Il leur fut beaucoup pardonné, car on pensait bien qu'un jour Brest deviendrait le port de débarquement d'une grande compagnie américaine, mais surtout transatlantique. Il ne reste, en témoignage de la visite des matelots à bonnet blanc, qu'une douzaine de cargos rouillés, qui font du cinquième bassin un perpétuel automne.

Toute cette histoire se résume assez facilement entre trois tambours, un piano, un saxophone et une trompette bouchée. Les nuées parfumées de Bimini bay et de Miami, captées par des compositeurs juifs, crèvent sur l'Europe. Sous quelle forme dans quelques années, peut-être un demi-siècle, retournerons-nous ces présents à l'Amérique du Nord ?

En ce moment je tiens Brest sur mon bureau. Je vois la *Melpomène*, cette élégante corvette, pro-

mener toutes les images du passé dans une baie immuable. Atteindrais-je l'âge où l'on regrette déjà ? La terre, car tout bateau élégant évoque la terre, la terre semble de plus en plus éloigner de mon désir ses rives fleuries et ses heures où les bons matelots déposent le sac et dépensent leurs sous. Je ne vois autour de mes yeux et de la *Melpomène*, sur laquelle je suis provisoirement de quart, que des quais bordés d'usines lourdes d'huiles, silencieuses, gonflées de ce mauvais silence qui précède les catastrophes. Brest, fin de la terre européenne, sera-t-il un jour le port du travail militarisé à l'extrême pointe d'une Europe décadente dont tous les vieux parapets auront été abattus ?



Brest est une ville qui appartient au passé et que le passé reconquiert chaque jour, malgré les agrandissements futurs du commerce, malgré la venue prochaine du joyeux « Tarin », malgré les inestimables huiles lourdes et la belle réclame que nous feront dans le monde les quatre navires de guerre du type *Duguay-Trouin*, en quelque sorte les premiers bateaux construits par nous qui ne soient pas une docile interprétation de l'architecture navale anglaise. Malgré toute l'énergie des hommes qui ont conçu et réalisé ces choses, le passé pénètre par mille fissures dans les maisons de Brest, dans les rues, jusqu'au cœur sévère de la ville.

Cette cité, modifiée depuis longtemps pour les aises d'une marine et d'une armée puissantes, montre, maintenant, par mille et mille fenêtres de casernes vides, la mélancolique disparition de ses marins et

de ses soldats de marine, avec leurs épaulettes jonquille et leurs souvenirs tropicaux peints par Rousseau, le douanier. Il n'y a pas un siècle, ces messieurs du Grand Collège, les « fagots de la cadène de Pantin », abandonnèrent déjà la ville. La disparition de leurs têtes rasées, associées aux moustaches prestigieuses de la chiourme, laissa des filles sans joie, des cabarets sans clients et des oisifs sans spectacles.

Les têtes de ces forçats dont la présence ajoutait au pittoresque des agrès, des caronades et des manœuvres entassés sur les quais de l'Arsenal sont aujourd'hui rangées dans une basse vitrine du musée de l'Hôpital Maritime. Dans l'air pur, au bord de la Penfeld, brunis par les embruns, ils devaient apporter une coloration regrettable, à tous points de vue, dans les venelles numérotées du Pont Merdou, c'est-à-dire de Kéravel.

La porte du bagne devait se trouver quelque part dans la rue Fautras, j'entends la porte dérobée par où les forçats, quelquefois copains des gardes-chiourme complices, pouvaient aller boire le coup dans un bouchon borgne où des filles, avides d'argent, les attendaient. On buvait là, selon le langage d'argot qui se transforma peu de Cartouche à Vidocq, le « chenu pivois sans lance ». On cassait le « larton savonné » qui est le pain blanc, et l'on chahutait les « marques de griviers » qui ne pouvaient choisir plus bas leurs amants de cœur.

Ces forçats, quand ils réussissaient à rompre d'un maillon la chaîne de fer de leurs jours, paradaient et renforçaient, par leur seule présence, la sentimentalité des garces et l'obstination perfide de leurs jeunes chevaliers. On vivait en rôdant à la porte

du bagne et, pour beaucoup, c'était un idéal prestigieux que d'y entrer.

On pouvait entendre, en ce temps-là, le mauvais garçon du Pont de terre chanter, le couvre-feu sonné sur Kéravel, la chanson célèbre.

Monté sur la potence
Je regardai la France.
Je vis mes compagnons
A l'ombre d'un... vous m'entendez,
Je vis mes compagnons
A l'ombre d'un buisson.

Hommes du Pont de terre et de Kéravel, tapis dans l'angoisse et la bouche ouverte, à l'ombre bleue d'un buisson, assistant de loin au supplice de votre camarade dans l'embrasement du ciel d'été, vous avez enrichi les images populaires que l'on montrait au bout d'une baguette dans tous les Pardons.

A cette époque, les marteaux des chaudronniers répondaient gaîment de l'autre côté de la Penfeld aux chansons de la pègre et les fifres et les tambours rythmaient la manœuvre des treuils et des cabestans. C'est en pensant à toutes ces choses abolies que j'écoute du haut du Pont National le silence anormal de la Penfeld et le grincement familier des tramways jaunes.

Yanniks d'un côté, hurrah pour Recouvrance! et cocus de l'autre, les gosses se rencontraient dans un bruit épique de sabots batailleurs. Il n'y a pas si longtemps que les petits enfants de Kéravel barraient la rue aux « brassés carrés ». Mais avec la disparition des chapeaux à cornes et des buffleteries jaunes, il n'y a plus de « brassés carrés » et il faudrait

chercher longtemps pour retrouver l'état-major, les anciens midships et l'équipage qui composaient l'armement de la frégate l'*Incomprise*.

***

C'est dans la rue de Siam entre midi et une heure et demie et, le soir, à partir de cinq heures que toute la vie brestoise s'épanouit à l'aise. Matelots de l'État, ouvriers du port, petits retraités revêtus d'un macfarlane et coiffés du chapeau melon, y coudoient les officiers de marine à galons d'or, ceux à galons d'argent, les grandes capotes bleu sombre des pompiers de la marine, les dactylos pimpantes et les gamines de boutiques gentiment écervelées. Rue de Siam se rencontrent encore tous les chiens de Brest, et parmi eux Toby, le fox de l'*Hôtel des Voyageurs*, le plus « dessalé » de toute la ville.

Les chats, assis gravement devant des petits tas d'ordures, gardent les venelles de Kéravel et n'abandonnent pas leur quartier. Les capotes des coloniaux s'associent aux jupes des Bigoudènes, à la hautaine et rigide élégance des filles de Plougastel, à la tragique fantaisie des Ouessantines, avec leur visage méditerranéen, rares et perdues dans la foule mouvante comme la mer. La rue de Siam est un fleuve aux eaux richement peuplées. La pêche est fructueuse, on est toujours sûr d'y trouver un ami. Certains jours de fête et de marché, tous les costumes de la Bretagne accompagnent les bonnets à pompon rouge qui coiffent les enfants de l'escadre. Les châles du Léon rivalisent d'élégance avec les délicats tabliers des demoiselles du Sud. Toute cette foule, où l'élément militaire domine, montre une indiscutable

distinction, grâce à la parfaite correction des officiers de marine, qui ont enfin abandonné la vulgaire vareuse à col rond, grâce aux paysannes de Bretagne, qui sont les plus élégantes de France et sont assez riches pour exposer dans la rue des costumes d'une opulence de bon ton.

Dans quelques années, la rue de Siam aura perdu son caractère essentiel. Elle sera prête pour un changement de nom qui lui permettra de rendre hommage à un célèbre babillard d'État.

Le Grand Café est un havre. Mon premier soin quand je viens à Brest est d'y retrouver Charles Léger, et tous les amis qui font que j'aime Brest plus qu'aucune autre ville de France. Mais c'est au *Café de la Marine*, que je savais retrouver Georges Jauneau qui illustra *Fumée d'Opium*. Georges Jauneau, qui vécut en Guyane, à l'ombre des forçats fleuris, mieux que fleuris, mûrs et blets, et qui aujourd'hui n'est plus.

Il est difficile d'imaginer Brest sans s'arrêter au *Café de la Marine*. C'est encore là une déchéance si l'on songe à ce qu'il fut. Il faut toujours revenir en arrière jusqu'à ce temps où les vraies « petites alliées » attentives à tous les mouvements d'escadre, de Saïgon à Brest en passant par Toulon, étudiaient le Leportier devant une feuille de papier à lettres, devant un sac à main qui sentait encore un peu la drogue.

Il est question de fêter les cent ans du *Café de la Marine*. Les premiers clients furent des gardes-marines et des gardes du pavillon, puis des midships bohèmes, la casquette rejetée en arrière sur des cheveux longs, la pipe turque à la main et la redingote largement ouverte sur une chemise molle et

sur un pantalon de nankin à plis à la ceinture. Monsieur O'Meara, midship à bord de l'*Incomprise*, et son chien Gobergeot furent les clients assidus de cette brasserie où le célèbre Angiboust prit, d'année en année, de l'âge et du galon. Le fameux Angiboust, conservé dans l'alcool et par la tradition est aujourd'hui un médecin de marine à dix-huit galons. Sa casquette est parée de plus de ponts qu'un vaisseau de haut bord, on l'imagine aisément.

Le culte d'Angiboust me paraît, toutefois, parvenu à son déclin. Quelques jeunes étudiants de médecine navale célèbrent ses vertus bachiques à faible voix, sans trop de conviction. C'est en essayant de faire revivre des éléments de gaîté qui paraissaient solides que l'on s'aperçoit que l'humanité moderne change assez rapidement ses méthodes sentimentales.

Aux beaux jours d'Angiboust vivait dans l'ombre de la rue de la Voûte, au-dessus du cabaret de la Voûte, maintenant en ruine, non loin des estaminets de la chiourme, rue Jules-Michelet, la fameuse « Bonbonnière Républicaine », fondée par un jeune artiste brestois. Le propriétaire de cette jolie chambre, meublée avec la simplicité la plus excessive, trouvait souvent, en rentrant chez lui, son logis occupé par un inconnu à la fois ivre et en bonne fortune. Des femmes élégantes et mystérieuses fréquentaient la « Bonbonnière Républicaine ». Elles sont mortes aujourd'hui en emportant leur secret.

Un soir, en rentrant chez moi, assez tard dans la nuit, j'ai rencontré Angiboust entre un maigre jeune homme ivre mort et le veilleur de nuit revêtu de son manteau blanc. Il pleuvait sur ces trois fantômes qui disparurent au coin d'une rue rongée par l'eau du ciel.

*
* *

Il m'est cependant difficile, malgré un goût très vif pour suivre les fantômes décoratifs qui occupent la rue à certaines heures, d'abandonner la rue de Siam et Kéravel sans me pencher une dernière fois contre la rampe de fer qui termine l'escalier de la rue Guyot. Au bord de ce gouffre pavé, bordé de hautes maisons, le fusilier de garde devant la Porte de la Préfecture Maritime peut contempler une étrange escadre de péniches vertes, ornées de hublots protégés par de larges et bas contrevents peints en vert. Ces péniches qui ne sont en réalité que des maisons longues et hollandaises s'enorgueillissent d'un numéro énorme, détaché sur une lanterne de couleur. Dans la nuit l'effet peut paraître surprenant. Il pourrait également séduire le regard de Karl Grüne qui réalisa *La Rue*, un des plus beaux films de notre époque. La rue Guyot est une rue composée en studio. Quatre maisons étranges, mystérieuses, maritimes et nordiques y constituent un carrefour du plaisir, tel qu'il peut être rêvé pour des hommes du Nord-Ouest. Ceci ne ressemble guère au quartier réservé de Marseille où *Cytheria* illumine de tous ses feux une rue en guirlande de mirliton multicolore qui charme des Napolitains excessifs et des Kabyles trop nerveux. C'est ici le décor naturel qui convient au plaisir de la chair quand la pluie ne se fait pas oublier. Une nuit, j'imagine qu'un remorqueur ivre déhalera une amarre et entraînera à sa suite, vers un port du Nord aux eaux sans joie, les quatre bordels de Brest et leurs hublots fleuris de pots de géraniums.

III

De l'autre côté de la Penfeld, dominé par la Cayenne, caserne des fusiliers marins, autrefois gardienne du feu dans l'arsenal, se dresse le bourg de Recouvrance, tout en montées et descentes, protégé par ses fortifications verdoyantes où paissent d'aimables brebis. Les remparts de Recouvrance, d'où l'on aperçoit une partie du goulet, Laninon et la rade, quand trois ou quatre bâtiments se chauffent au soleil, me plaisent. Devant une échauguette entourée de gazon frais, du linge de lit reprend dans la lumière une pureté virginale. Seigneur, faites que ce gosse morveux ne se laisse pas tomber sur tant de blanc immaculé!

Pour suivre les remparts et les jolis horizons d'arbres qu'ils découvrent, il ne faut pas suivre les rails du tramway de Saint-Pierre-Quilbignon. A droite et à gauche s'ouvrent des rues d'un bon accueil, toutes anciennes et pauvrettes comme la mère de François Villon. A gauche c'est la rue de la Fontaine, avec son paysage de toits d'une fantaisie charmante. A droite, en montant vers le Dépôt des Équipages de la Flotte, ce sont des rues aux maisons ravalées dont toutes ouvrent sur la chaussée une porte de cabaret.

Ces cabarets je les connais bien pour y avoir bu un petit verre de rhum devant le comptoir car les tables étaient occupées par des quartiers-maîtres. Un jazz-band mécanique, doré, insolent, orgueilleusement industriel remplissait d'harmonies syncopées une petite salle aux murs dénudés. Tous ces cabarets se succèdent en bon ordre et marquent de stations agréables le chemin du pauvre matelot qui rentre à la Cayenne.

Des mots, plus suaves que les mots « en *el* qui ravissent les anges », excitent l'imagination et la nostalgie du col bleu.

C'est le *Bar des Paimpolais*, le *Café des Côtes-du-Nord*, le *Bar des Pont-labbistes. A la descente des Bretons* voisine avec *L'Ile d'Ouessant*. Ces petits cafés sont, en général, fréquentés par des matelots du pays dont ils affichent le nom.

Le jeune matelot entre *Aux Iliens* pour la première fois. Il s'approche du comptoir, et timidement dit à la patronne : « Courcuff m'a chargé de vous donner le bonjour.

— Ah ! vous êtes un ami de Courcuff. Il va bien ?

La patronne ignore quel visage peut s'adapter à ce Courcuff. Mais elle simule un intérêt assez chaleureux qui lui apporte un client nouveau. Car le matelot n'est plus seul dans la ville. Au bar des Iliens il a rencontré un ami de son ami. Il trouvera une chambre pour la nuit quand l'occasion de coucher dans un lit se présentera.

Recouvrance s'éveille au clairon et s'endort de même. C'est à Pontaniou, prison de la marine, que le mystère se cache derrière de hauts murs. On ne sait rien de bien précis sur Pontaniou. Là, des hommes punis, débarqués à terre, dorment sur un

bas-flanc, comme des noyés sur les dalles de l'ancienne Morgue.

*
* *

Un pont un peu trop haut, à mon avis, relie Brest à Recouvrance. Ce trait d'union n'en laisse pas moins à chacun l'orgueil de sa position. La querelle des gamins de Recouvrance et de Brest semble aujourd'hui apaisée. On ne « se bagarre » plus sur le pont tournant dès que ses deux moitiés se sont rejointes. Mais, tout de même, un homme de Recouvrance n'est pas un homme de Brest. Cela se dit amicalement mais c'est un fait. Au XIVe siècle, le bourg de Sainte-Catherine était habité par des pêcheurs. Au XVe siècle, un brave homme, dont le nom n'est plus dans ma mémoire, fit bâtir une église dédiée à Notre-Dame de Recouvrance et Sainte-Catherine devint le bourg de Recouvrance. A cette époque il était plus important que Brest. Faut-il voir dans ce détail l'origine de la lutte entre les Yanniks et les Brestois ? A Pontaniou, qui fut toujours prédestiné aux prisons, s'élevait la maison de correction des filles légères de Brest. On appelait ce lieu le Refuge sans doute en souriant. Une fort belle société y fréquentait au XVIIIe siècle car toutes les filles galantes ne colonisaient point les Amériques. Beaucoup, et marquées délicatement de la fleur de lys, témoignaient que le commerce de la galanterie connaissait à Brest une certaine prospérité. Il existe une fort belle thèse du docteur Jauneau sur ce sujet. Le Refuge succomba dans un incendie, peu avant la grande expérience de 1789.

*
* *

Le Cours Dajot appartient aux enfants. Cette magnifique promenade constitue une excellente piste pour les patinettes. Les chiens bourgeois de la ville y accompagnent leurs jeunes maîtres. Les servantes portent toutes le haut bonnet des femmes de Pont-L'Abbé. Du Cours Dajot, on domine le port de commerce, avec ses cinq bassins, sa flotte américaine à la ferraille, quelques cargos, et les bateaux de sauvatage, aux antennes sensibles, toujours prêtes à ramasser prestement le classique appel au secours. On accède au port de commerce en descendant la rampe ou l'escalier qui donne sur le Cours Dajot. Dans la poussière, le plus désolant paysage de gare morte protège le port contre des curiosités non averties. Une passerelle en ciment, perdue dans un terrain vague, enjambe des rails sans usage. Sur le ballast poussent le mouron, la bardane et le pissenlit. Autour du kiosque à musique du linge sèche à l'air selon la clémence du ciel.

Il ne faut pas s'arrêter devant cette grande place tristement inutile. Les quais du port de commerce sont là de l'autre côté avec leurs boutiques de shipchandlers, de shipbrockers, et les quelques petits cafés où j'aime à m'asseoir et qui sont fréquentés, selon leur genre, par les dockers ou les patrons de la marine marchande.

Quand je suis à Brest, j'ai mon café. Comme Léger fréquente le *Grand Café*, Jauneau la *Brasserie de la Marine*, j'aime à m'installer confortablement devant l'un des palmiers en caisse qui décorent la vitrine du *Bar de la Tempête*. La porte fermée vous

laisse à l'abri de la tempête. L'animation du port se déroule derrière la vitre, qui fait écran et encadre le spectacle de la rue, ni bien, ni mal, mais dans la mesure nécessaire à la durée d'une pipe. Il n'entre rien dans la décoration du *Bar de la Tempête* qui puisse distraire l'attention du consommateur.

Les clients sont des officiers de marine marchande. Quand il fait beau et que le vent ne tourmente personne, on ouvre la porte, et l'on peut entendre mugir le petit vapeur qui fait le service du Fret et chanter les voix bretonnes, à travers le fracas des camions automobiles. Il y a même un dancing sur le port de commerce, un dancing improvisé par l'équipage d'un gros vapeur hollandais qui fait du sauvetage sur la côte. Le coin est bon. Dans les boutiques de schipchandlers on trouve des choses étonnantes qui toutes semblent filles de la rose des vents. La Rose des vents est l'inspiratrice de tous les ports de commerce. Les poètes la cultivent dans un pot qu'ils placent sur la plus belle fenêtre de leur maison, celle qui s'ouvre sur le nord de l'Europe, où Elseneur flotte tel un iceberg sculpté comme une tour d'échiquier.

Le port de commerce de Brest est animé. Quelques beaux voiliers viennent se ranger contre ses quais. On y trouve aussi des bateaux à vendre, des bateaux attendrissants, pas toujours très neufs et que les Italiens achètent pour le fer. Sur l'un de ces bâtiments, plus désolé qu'une île volcanique, un homme, qui ne trouva point d'interprète, vécut durant de longs mois en se nourrissant de coquillages. Cette histoire fut racontée en son temps.

Les deux bateaux les plus populaires parmi tous ceux qui fréquentent le port de commerce sont le

Léon-Bourdelle, des Ponts et Chaussées, et le *Blaton* de la Chambre de Commerce. Ce sont deux nobles gentlemen bien que de tonnage et de puissance différents. Quand j'ai bu mon café au *Bar de la Tempête*, il m'arrive d'allumer une septième pipe et d'aller rôder autour du *Léon-Bourdelle*, amarré. J'ai un ami à bord, un ami qui ne mange jamais le dimanche, parce que personne n'est là pour lui donner à manger. C'est le chien du bord, le jeune Pipo, terre-neuve pur à pattes palmées, comme il sied à un navigateur. Pipo mange des moules avec une goinfrerie remarquable. Et je pense qu'on peut très bien supporter, sans trop d'émoi, la révélation qu'il jeûne le dimanche. Les hommes du *Léon-Bourdelle* portent le maillot bleu à étoile jaune. Ils naviguent de phare en phare et d'île en île. Leur métier est rude comme cette mer dont il dépend.

Quand il pleut sur le port de commerce, tout devient irréel et embrouillé. On ne sait plus très bien où commence la mer et où finit le ciel. Les rives se déplacent au gré de l'imagination. Et l'on croit qu'en prêtant bien l'oreille on peut entendre l'infernale sirène du Stiff.

Des hommes dévoués protègent le port de commerce de la ville de Brest. Ils le tiennent dans leurs mains comme une vie fragile presque naissante qu'on doit veiller avec soin. Ce n'est pas tant vers la mer, je pense, qu'il faut tourner les yeux que vers cette gare mélancolique qui jette ses rails sans lueur dans les cailloux et les herbes chétives d'un terrain vague.

Quand on se trouve en présence de cette rade, une des plus belles du monde, on reste confondu de la voir inutilisée. Trop grande pour la France,

elle sera peut-être un jour une proie désirée. Grand port de guerre de l'Europe devant l'Amérique, et son or. Je crains peut-être d'entrevoir l'avenir de cette rade essentiellement militaire qui, malgré tous les traités du monde, n'échappera pas à son destin d'être un grand port militaire. Ce qui peut inquiéter c'est de concevoir dans quelles circonstances cette résurrection sera possible. Rien n'est plus angoissant qu'un palais vide, peuplé de fantômes, si ce n'est un grand port vide peuplé d'anticipations. Je pensais, devant la silhouette élégante du *Duguay-Trouin*, qu'il serait agréable de contempler la rade dans l'agitation harmonieuse de ses anciens jours. Telle qu'elle était avant guerre, la rade de Brest largement pourvue de cheminées et de mâts remplissait normalement son rôle. Aujourd'hui elle semble victime de ce mal d'Europe qui mortifie certaines villes, sabote les climats bourgeois, excite les extrémités et, en définitive, nous gâte nos soirées.

IV

On ne peut guère passer devant le n° 62 de la rue Louis-Pasteur, l'ancienne Grande-Rue, sans évoquer l'extraordinaire silhouette de Mademoiselle Pauline, dont l'existence eût mérité qu'un homme comme Marcel Schwob lui consacrât quelques pages de ses *Vies Imaginaires*.

Coiffée d'une capote rose enguirlandée de bleuets et de marguerites, la taille prise dans une robe élégante de soie rose, les jambes gainées de blanc, chaussée de fins souliers de prunelle à hauts talons, Mademoiselle Pauline contemplait, du haut du balcon, les midships et les matelots qui se rendaient à l'Arsenal. Au milieu des dentelles et des colliers rares entre les anglaises blondes, surgissait une tête de vieille tortue rasée de près et boucanée par le soleil des Antilles.

Ce spectacle pouvait étonner. Il ne surprenait plus guère les habitants de Brest habitués à cette mascarade, presque tragique, que lui offrait quotidiennement en 1830 Monsieur Paulin de la Poix, chevalier de Fréminville, capitaine de frégate retraité.

***

Dans un ouvrage signé : Caroline de L...., née de L... P..., pseudonyme du chevalier de Fréminville, l'auteur se complaît dans la description de son étonnant fétichisme, en détaillant minutieusement son costume. Il faut citer une partie du texte de cet opuscule intitulé : *Essai sur l'influence physique et morale du costume féminin*, dont le manuscrit appartenait, écrit M. Louis Delourmel, le distingué archiviste de Brest, au docteur Ch. Auffret, directeur du service de santé.

« Le 22 février 1828, le chevalier de Fréminville était au bal, chez Madame de Saint D..., élégamment coiffé avec des roses dans sa chevelure. Il avait une robe de mousseline à collerette de blonde très large ; cette robe était garnie en dessus de biais de trois rouleaux de satin rose, et il avait par-dessus un corset du même satin fait à pointe. Les manches de mousseline, très larges, avaient des poignets du même satin rose et de petits souliers blancs prenaient son pied délicat. Dans cette toilette élégante, il attirait tous les regards. »

On peut tout de même le croire sans surprise. Mais combien j'admire cette ville accueillante et libre qui ne refuse pas l'entrée des plus nobles demeures à cet étrange fantaisiste, coquet, propret et romantique jusqu'aux limites de la candeur. Dans ce costume il fréquentait les salles de spectacle. En décembre 1829, un soir de gala, au théâtre, il portait « une robe de popeline jaune serin, garnie d'un double rang de volants de soie noire. »

Quelle ville de France, en comprenant Paris

dans cette hypothèse, se montrerait, de nos jours, aussi tolérante pour l'innocente manie d'un vieil homme possédé par on ne sait quel démon intérieur ? En robe blanche ornée d'une ceinture rose, la tête coiffée d'un chapeau de paille de riz, une écharpe de blonde noire autour de ses épaules, cette extraordinaire « chevalière » aimait à se promener, le visage mélancoliquement incliné, dans les allées du jardin botanique. Les beaux soirs des Antilles pénétraient encore dans son imagination nourrie par ce travestissement.

Il retrouvait une vie d'images déjà anciennes dans les parures mêmes de la femme qu'il avait aimée, la tendre Caroline, une créole des Antilles qui mourut le jour qu'il l'abandonna.

Fréminville, solitaire dans son bel appartement encombré de choses anciennes, animait les objets des Iles et les coquillages marins, roses comme la chair secrète de cette fille chérie, de sa présence féminine en manière d'hommage au délicat souvenir de la jeune morte.

Tout ceci, que de nos jours on pourrait juger comme une extravagance, me paraît logique, si l'on songe à l'âge de la « chevalière », au calme bourgeois d'une époque familiale, aux influences littéraires du temps et à un certain respect de la liberté d'autrui qu'on imagine assez mal de nos jours.

Fréminville naquit en 1787 à une époque où l'abbé de Choisy et le chevalier de Faublas s'habillaient en femme. De nos jours il faut évoquer le bal funèbre de Magic City où, une fois par an, sous la protection de la fête des masques, les invertis de Paris se donnent en spectacle et peuvent vivre leur vie. Il ne faut pas, toutefois, mêler le chevalier de Fréminville

à cette société monstrueuse dont la présence sur la terre remonte aux origines humaines. Et pourtant... Le chevalier de Fréminville ne laissa pas dans la mémoire de ceux qui le connurent une image honteuse de ses mœurs. C'était un vieillard courtois, d'esprit agréable. Il collectionnait des singes empaillés, des armoires bretonnes, des serpents roulés comme des tuyaux d'incendie et des papillons d'émeraude dans des boîtes de verre.

On venait visiter son musée, sans penser peut-être qu'il en était lui-même la pièce la plus rare et la plus touchante, en ce temps relativement heureux où aucun psychiâtre distingué ne se fût permis de lui poser des questions.

J'ai vu une lithographie qui représente le portrait du chevalier de Fréminville. Comme il le dit lui-même sans modestie, il a l'air d'une jeune femme charmante au nez pointu. Il est vêtu d'une robe décolletée qui fait valoir sa poitrine bombée. Autour de son cou et accrochée à un collier de perles la croix de Saint-Louis, je crois, repose sur sa poitrine. Cette image est entourée d'une double palme. On peut lire ces mots écrits sur trois lignes :

Le Chevalier de Fréminville

Membre de la Société royale des Antiquaires de France
Né à Ivry-sur-Seine en 1787.

Ce portrait me semble avoir été dessiné au goût de celui qui l'inspira.

Les mémoires du chevalier de Fréminville existent. Je ne les ai pas lus. Peut-être en est-il mieux ainsi.

Je l'imagine à ma fantaisie, la nuit, à l'heure où je sors moi-même du *Majestic*, remontant, à pas

menus, la rue Louis Pasteur. Son écharpe flotte avec grâce derrière lui. Mais la lumière des lampes municipales révèle, à l'angle d'une rue, un visage décharné et déjà mortifié, sur un corps devenu hideux de jeune fille coquette.

V

Je pourrais dédier ce chapitre à André Savignon, à Kellermann et à Charles Léger qui a débarqué dans toutes les îles de la Côte. Ce que l'on voit appuyé sur un balcon de fer forgé d'une noble maison du Cours Dajot, c'est la rade, quelquefois frissonnante, précise, souvent parée des couleurs tendres d'une estampe japonaise. Mais ce qui impose une règle unanime à la vie cérébrale de la ville, c'est la présence de la Mer, cette mer particulièrement perfide qui cerne les îles, ronge leurs anciennes terres, collectionne les naufrages, exalte l'héroïsme des hommes.

Au delà des lumières protectrices de Saint-Mathieu, commence le pays de la brume et des roches homicides. Il n'en est plus, cependant, de nos jours comme autrefois. Les mesures de protection contre la mer sont aussi puissantes qu'il est permis aux hommes de le supposer. C'est ici l'honneur et l'orgueil des ingénieurs et des matelots des Ponts et Chaussées français. Leur travail fut formidable, souvent mortel ; on ignore parfaitement en France les jours et les nuits des constructeurs de phares. La mer protège victorieusement son empire. Que

ceux qui ont vécu le dur et impuissant labeur sur les roches qui perpétuent encore le tragique souvenir du *Drummont Castle* trouvent ici un hommage. C'est en 1910 qu'eut lieu le premier contact avec la Roche du Diable. Un « berthon » avec trois hommes et l'ingénieur des Ponts et Chaussées se lança à l'attaque. La mer répondit. Une lame balaya les envahisseurs. Il fallut recommencer jusqu'en 1913 où les violateurs du Roch-an-Diaoul furent rejetés à la mer avant d'avoir pu saisir leurs outils. Sur ce point la mer a gagné la partie.

Cependant, sur tous les autres récifs qui tentent la mort et lui prêtent un appui diabolique, l'homme a pu élever les hautes tours protectrices, dont la lumière règne sur les eaux indescriptibles. Tout le petit peuple des îles apparaît maintenant dans le rythme inexorable des lampes puissantes des grands phares. Au bout du pinceau de lumière vide les maisons d'Ouessant dorment d'un sommeil léger et surnaturel, la ferme de Quéménez, inquiète comme le premier roman psychologique d'aventures, cède l'écran à Molène qui se fait humble contre le flot qui tourmente son destin.

Nous flânions sur la mer, quelques amis et moi. Entouré de professionnels de la Côte, je passais la main contre le bois du bon bateau qui nous portait comme on flatte un chien serviable et fidèle.

Il pleuvait sur la mer et la tempête essayait ses forces en quelques escarmouches. Sous le ciel livide, j'aperçus toutes les îles : Ouessant avec son terrible Fromveur qui tout d'un coup secoue les navires comme des noix, Molène, Quéménez où nous ne pûmes aborder et ses prairies sous-marines de goémons. La petite île de Quéménez précieusement

peinte sur le fond livide du ciel semblait dormir au milieu des lames crêtées de dentelles savonneuses. On n'apercevait aucun havre qui pût recevoir la chaloupe. Sur le rivage, des goémons s'étiraient sur les galets comme des serpents malades, des goémons, plantes plus vieilles que les hommes, blé de la mer dont on fait du pain, qui ressemble à la chair iodée des animaux préhistoriques.

A l'horizon des grandes mers nordiques, Ouessant apparaissait, entre l'eau et le ciel, avec ses pylônes de T. S. F. qui contrôlent la parole humaine sur toute la mer.

La nuit était venue autour de nous. Et la lumière du bord lutta contre son mystère. A cette heure crépusculaire, il me semblait entendre dans les hurlements d'une mauvaise nuit marine le claquement d'argent des petits sabots des Iliennes, le pas timide de la petite Roseher à la porte du dancing dans le courant d'air qui fauche la rue et lève les jupes lourdes.

Les élégantes Ouessantines aux cheveux libres, dans la traditions des sirènes, filles de la mer et petites-filles de la mer, à la chair pétrie d'iode, dansaient le fox-trot cependant que la sirène du Stiff gémissait comme la bête blanche, mère de toutes les bêtes de la mer et des filles de l'île sacrée.

A Ouessant la terre est encore plus sainte qu'à Sainte-Anne d'Auray. C'est ici la terre sainte de la religion catholique, mais d'un catholicisme marin. Le Jésus est crucifié sur une ancre avec à tribord le feu vert du mauvais larron et à bâbord le feu rouge de l'autre mauvais larron.

Des hommes comme André Savignon et Kellermann l'Allemand qui vécurent sur l'île l'ornèrent

de deux monuments impérissables : *La Mer*, chef-d'œuvre de Kellermann et les *Filles de la pluie*, ce livre si mélancolique dont il ne faut pas parler dans l'île.

Ouessant allume ses lampes océanes : le phare du Creach et la Jument où l'on ne peut aborder en barque. Le Fromveur mène ses eaux à la vitesse de dix nœuds. La mer ne peut dormir tranquille. Elle ne se repose jamais devant Brest. Et que dire des fonds de Nividic où Dupont le scaphandrier lutta dans une forêt d'algues sombres et silencieuses contre une pieuvre géante ?

La nuit se compose merveilleusement devant le goulet de Brest. Au loin derrière Saint-Mathieu brillent des lumières paisibles et bourgeoises. Dans quelques minutes le navire passera devant le Grand et le Petit-Minou. Nous aurons laissé derrière nous la brume et cette mer de mauvaise vie que domine la mort et ses richesses mystérieuses. D'autres navires franchiront le dangereux passage et personne ne dormira tranquille à bord. La rade de Brest est trop bien gardée par les puissances inimaginables de l'eau lourde.

CONCLUSION

Dans quelques années l'automobile aura fouillé de son groin ronchonneur, jovial et sonore les coins les plus secrets, entre Plouguerneau et Huelgoat. Des dépôts d'essence s'installeront sous les frondaisons curieusement exotiques des plus belles forêts de France. La casquette à vingt francs fait déjà concurrence au chapeau à boucle d'argent et déjà les femmes abandonnent peu à peu leurs costumes qui les paraient d'une distinction un peu hautaine. D'une année à l'autre la rue de Siam se transforme et le pittoresque se fond dans l'unique coloration de la vie moderne. Il faut se hâter de créer un pittoresque nouveau, puisque la province qui se rattachait le plus étroitement à ses traditions semble s'adapter, elle aussi, aux nouveaux principes du décor social.

Brest aura sur l'emplacement jadis réservé à une cathédrale un dépôt d'huile lourde, rond et vitré comme le temple de cette activité après quoi elle rêve, devant la mer nue. L'électricité ronronnera doucement dans les formes nouvelles que son emploi exige pour le monde entier. On parlera toutes les langues dans un port de cristal, d'acier

et de laiton gainé de soie. Une mystique syndicaliste organisera des cortèges bien équarris le long des rues voûtées de fils de trolley. Une gare incandescente se prolongera de docks en docks jusqu'au port de commerce, où des filles, cette fois insolentes, triompheront au seuil des bars trop nickelés.

Sont-elles quelques-unes, parmi les forces secrètes que l'Europe tente, petit à petit, de mettre au jour, à convoiter cette ville dont la configuration permet à l'imagination tant d'hypothèses économiques et littéraires ?

Il est difficile, devant Brest assoupi dans un sommeil provisoire, de choisir entre la vie et le sommeil de cette cité. Les formes anciennes de l'existence humaine y semblent fragiles, mais elles y sont pourtant particulièrement vivaces.

Le charme de cette cité paisible et dépourvue d'antennes est cependant sans lyrisme. Les fantômes qui l'habitent ne sont pas d'une qualité très exceptionnelle. A certaines heures, la mer semble si loin, qu'on se demande quel fut le but de la nature en protégeant soigneusement cette ville contre les surprises militaires et les retours de flamme de l'avenir européen.

Et, selon la qualité du silence sur l'eau et la terre, Paris me semble si lointain, si vague et si mystérieux, quand je suis à Brest, que je sens le sang me monter aux joues. Je me hâte en ce cas de boucler mes valises et de reprendre le train.

LONDRES

A Chas Laborde.

I

La pluie ruisselle sur les vitres du compartiment du rapide de Calais, comme l'eau marine sur le verre épais des hublots à l'arrière du bâtiment qui va de Dieppe à Newhaven ou de Calais à Folkestone. Ce n'est que le début d'un film, un des plus émouvants films européens que l'on pourrait intituler : Londres.

Que je m'embarque à Calais, Boulogne ou Dieppe c'est toujours aboutir à une fin de journée noyée dans l'eau. La pluie est bonne conductrice de toutes les forces littéraires que les apparences laissent entre nous et la réalité. Arriver seul à Calais une valise accrochée à chaque poing, se tromper de côté à la gare, descendre vers la ville neuve au lieu de choisir la direction de la mer, c'est, avant de rencontrer un taxi, une triste aventure sous la pluie qui rase le sol et le vent qui décervèle. La Manche est irritée, le Channel est toujours irrité entre deux côtes qui semblent négliger sa colère et sa puissance. Il vaut mieux ne pas demander de renseignements à l'hôtel sur l'état de la mer. Il vaut mieux se laisser aller aux suggestions musicales de la pluie qui fait dé-

border les gouttières et vêt les sept bourgeois, à l'angle de la place d'Armes, d'un suaire livide et congruent.

Le vapeur de service au grand jour lance son appel. Il ressemble à un petit paquebot de banlieue. La passe sitôt franchie, la traversée sera mauvaise. Le bar à l'arrière est occupé par quelques gens tristes qui s'affalent dans des fauteuils de cuir en buvant ce qu'ils pensent devoir absorber afin de diminuer les effets du roulis. Naturellement, ceux qui tentent de se promener sur le pont sont happés par le vent, cinglés par la pluie et les prélarts claquent comme des étendards en toile goudronnée, cependant que le barman rend la monnaie et qu'un employé du bord contrôle les voyageurs. Sur l'eau, c'est toujours « le pays de personne » dont la guerre vulgarisa les images. Mais ici entre le ciel et l'eau pendant deux heures, le temps de lire la ballade de Coleridge, c'est un « pays de personne » où les vivants se durcissent, s'uniformisent et ne se laissent point observer. Personne n'a le désir d'observer. La vie est morne, ralentie, médiocre, déjà vouée aux formalités douanières, jusqu'au moment où, installé dans un fauteuil de pullmann, on peut regarder autour de soi la riche campagne anglaise qui petit à petit, avec le crépuscule de la nuit, sombre dans les lumières jusqu'à Londres, jusqu'à Victoria Station où les taxis aux pneumatiques blancs, anormalement immaculés, attendent les voyageurs qui tout de suite s'éparpillent.

Et voici Londres dont toutes les images se lisent en surimpression. Les souvenirs déjà anciens, ceux d'avant-guerre, se mêlent aux lumières des voitures qui toutes semblent se diriger vers le Strandt.

***

S'il est une ville charmante et à peu près indéfinissable c'est bien Londres, car ce qui constitue les éléments mêmes de son charme me paraît précisément ce « je ne sais quoi » qui donne à d'autres grandes villes européennes une tristesse hostile, provisoirement décourageante. Cette ville immense est plus intime que Rome. Les Britanniques qui la peuplent et dont la réputation de flegme et de froideur est établie sont les hommes les plus cordiaux et les plus enthousiastes du monde. Ces grands voyageurs sont pour la plupart des sédentaires qui ne s'éloignent guère de la Cité que pour fréquenter le terrain de jeu qui fait une ceinture de gazon semé de maillots aux couleurs des clubs, tout autour de cette interminable banlieue londonienne.

La première impression que j'ai gardée de Londres fut, quand j'eus ouvert ma fenêtre, d'apercevoir les toits de la Cité, et sur ces toits, des milliers et des milliers de cheminées, sans fumée, surmontées d'un chapeau mobile. Tous les chapeaux des cheminées londoniennes tournent ainsi que des petits manèges forains. J'entendis alors la voix célèbre de Big-Ben, un carillon de cloches lointaines, un harmonium qui demandait la charité, quelques trompes d'auto et l'appel rauque du trompette des horse-guard guettant la garde descendante sur le Mail. Je possède chez moi un disque juvénile, candide et printanier qui résume assez bien cette matinée d'avril à Londres, au-dessus des toits de la Cité. L'art expressionniste, au phonographe, peut obtenir des résultats particulièrement émouvants qui, associés

à un optimiste pouvoir d'observation, fournissent la matière sentimentale d'un voyage et, pour l'avenir, les éléments essentiels d'un souvenir délicat.

Londres est une des rares villes d'Europe dont la connaissance n'est pas décevante. Son pittoresque est pudique à l'encontre de celui des grandes villes latines. L'imagination y trouve son compte. Une rue de Londres comme Petticoat Lane est riche, non pas en réminiscences, mais en créations sentimentales qui peuvent, si l'on veut, ne rien emprunter au passé. Les rues de Londres offrent un spectacle qui est toujours un témoignage exact de ce que l'on a vu. Le mystère l'orne de ses brouillards féconds ; des formes naissent de ce brouillard ; les unes sont filles d'Edward Hyde et les autres du Docteur Jeckill ; les unes se dirigent vers le bording house de Poplar et les autres vers le square et Hyde-Park. Celles-ci conduites par des nurses ne sont que des anges avec des figures de petits garçons et de petites filles. Les petits enfants d'Angleterre sont très beaux et c'est pourquoi les voix qui les interrogent sont d'une douceur incomparable. Les voix des jeunes Anglaises donnent aux jardins et aux parcs de Londres une distinction que les foules viennent parfois troubler.

Si j'étais metteur en scène, le premier film que je mettrais en studio s'appellerait *Londres*, comme je l'ai dit plus haut. Il faudrait y mêler le documentaire presque toujours discutable et la fiction qui parfois finit par conclure dans le sens de la vérité. Entre deux visages : celui qu'on voit et celui qu'on ne voit pas, c'est celui qu'on ne voit pas qui est le vrai. Suis-je en ce moment sous l'influence de Stevenson ? Je ne le pense pas, mais il me semble que

Londres, sous son aspect discipliné et souvent ingénu, dissimule une vie sociale infiniment plus compliquée, c'est-à-dire plus cérébrale que toutes les apparences permettent de l'imaginer. A Paris, le bien et le mal se mêlent. Leur mélange permet une dénonciation rapide. Qui voit l'un peut voir l'autre sans trop de perspicacité. Il n'en est pas de même pour Londres. C'est encore ici le cas de Jeckill : le bien et le mal ne se mêlent pas. Chacune de ces conventions humaines emprunte un visage particulier qui ne leur permet pas de se confondre et de se mêler, somme toute, à cette atmosphère qui n'impose aucune définition, et fort peu d'erreurs, comme à Paris.

La rue est ainsi faite à Londres qu'on y découvre ce que l'on porte en soi. Toutes les grandes villes de l'Europe se composent à peu près des mêmes, éléments. Elles ne sont ni plus ni moins honnêtes les unes que les autres, ni plus ni moins dissolues, mais la façon dont elles présentent ces divers éléments à l'étranger marque leur personnalité. La personnalité clandestine de Londres est difficile à saisir. Elle se développe en vase clos. Pour cette raison, elle est parfois excessive mais presque toujours sans gaieté. Son pittoresque ne se laisse découvrir que lentement. Encore faut-il le chercher dans les bas quartiers populaires où les hauts faits d'une pègre définitivement matée laissent souvent quelques traces purement littéraires.

Pour le reste, Londres offre ce que toutes les grandes villes qui vivent de la mer et font vivre les gens de mer peuvent montrer. Les matelots rayonnent admirablement. Autour d'eux, les détails prennent de la distinction. La lumière des

lampes à arc les mettent en valeur. Il y a du côté de Barking des bars où l'on chante encore la *Chanson des Baleiniers*.

Mais tout cela est peu connu des Londoniens eux-mêmes qui aiment leurs gens de mer pour des raisons qui ne s'apparentent pas à l'atmosphère créée par les filles et par tous ceux qui les conduisent au Sabbat.

II

Le printemps à Londres est parmi les plus jolis printemps de l'Europe. Il pare d'agréables couleurs les petites dactylographes qui, chaque matin, envahissent les « bus » rouges, réguliers ou « pirates », qui se dirigent vers la Cité. Le printemps londonien dépouille les régiments de la garde de leurs longues capotes gris violet. Les tuniques rouges des grenadiers réapparaissent entre les arbres de Hyde Park et la grosse caisse rythme joyeusement les ébats des merles et des mouettes.

L'étranger dont la sensibilité est extrêmement bonne conductrice des forces qui animent la vie londonienne doit pénétrer dans la ville, non point comme un étranger, mais comme un ami déjà au courant des petites manies qui différencient les peuples. Il doit être séduit par une discipline urbaine qui n'est pas celle de nos grandes villes. Les différentes scènes qu'il appréciera tout d'abord ne sont pas dédiées au pittoresque facile par quoi une grande ville se révèle tout de suite au jugement de ceux qui ne la connaissent pas.

Les spectacles les plus faciles à assimiler pour dégager l'émotion qu'une ville étrangère ne manque

pas de faire naître chez un visiteur sensible sont assez souvent ceux mêmes que la misère impose. Les quartiers populaires deviennent alors les meilleurs gardiens d'un patriotisme purement pittoresque. La misère à Naples, à Londres, à Hambourg, à Berlin, à Paris, à Barcelone et à Anvers, se révèle par des détails personnels qui s'impriment profondément dans la mémoire. Il est relativement facile de s'émouvoir et d'écrire sur une ville après avoir pris contact avec le pittoresque de ses quartiers pauvres. La tragédie se mêle souvent aux odeurs familières de la rue. La misère plonge les hommes et les choses dans une brume infiniment mystérieuse qui permet à l'imagination de créer des personnages littéraires plus vrais que les vivants.

J'ai traversé plusieurs fois Londres à des étapes différentes de ma vie, j'y ai toujours rencontré ce pâle personnage que rencontra un soir Guillaume Apollinaire, cette apparence fraternelle qui me parlait amicalement tantôt en utilisant la langue des voyous, tantôt en utilisant celle de Robert-Louis Stevenson.

La tristesse lumineuse et froide de Commercial Road à minuit me saisissait aux épaules ou me touchait le haut du bras comme le bâton d'un policeman fantôme. Il n'y avait dans la rue longue et nue, sous l'éblouissante et stérile lumière des lampes à arc, que moi et mon ombre. Celle-ci dansait à mes côtés, tantôt devant moi, tantôt derrière comme un barbet fidèle. J'allais ainsi écoutant mon pas sonore jusqu'à cette bifurcation fatale. A ma droite et à ma gauche, voici Limehouse Causeway et Penny Fields, les filles pâles de la nuit, les Chinois silencieux et les ombres mal dessinées des matelots égarés dans

Poplar. J'errais moi-même mélancolique dans ce quartier où flottait une vague odeur d'opium et de gin, en compagnie d'un vieux guide coiffé d'un chapeau melon beige et qui, à part ce détail et peut-être à cause de ce détail, ressemblait à un vieux lord déchu. Il ressemblait aussi à ce personnage légendaire que Faust rencontra dans son cabinet de travail à Mayence, à ce même monsieur qui acheta l'ombre de Pierre Schlemilh. Ce personnage de légendes revient sur la terre à des époques prédestinées. Je l'avais rencontré en 1918 dans la Rheinstrasse à Mayence ; en 1925, je l'ai revu à Londres, bombant le dos sous le brouillard qui nous pénétrait lentement. On ne voyait plus les lumières de la rue qu'estompées et troubles comme des yeux de bête marine dans un aquarium recouvert de buée. C'était toujours la nuit que mon bonhomme venait me prendre au « Cecil ». Nous évitions les voitures qui s'alignaient devant l'entrée de l'hôtel pour décharger leur cargaison de smoking et de belles épaules. Nous prenions un taxi jusqu'à l'endroit de Whitechapel High street où commence la Commercial Road. Après quoi nous allions à pied. Mon guide était un vieux ; il avait atteint l'âge de soixante-quatre ans. Il était né à Genève, mais vivait à Londres depuis plusieurs siècles. C'était un contemporain direct d'Anne Radcliff. Il avait connu Schadwell au beau temps des bagarres. Quand on lui parlait de Jacques l'Éventreur, il haussait les épaules, se faisait plus petit : « Nous irons demain. »

Le lendemain à la nuit, cependant que le jazz de l'hôtel Cecil lançait vers le Strand un appel de saxophone, nous reprenions notre taxi aux pneus blancs. Le conducteur, toujours le même, nous

souriait avec politesse et nous arrêtait au point que nous avions choisi pour pénétrer à pied dans le quartier des ombres.

Nous nous arrêtions devant la cour fermée par une grande porte en bois au milieu de Worthworth Street. « Là, disait mon homme, la police a trouvé le cadavre mutilé de la cinquième et sixième victime de Jack. »

Il parlait de Jack l'inconnu comme d'un pauvre enfant de sa famille qui eût accumulé sur sa tête les poids additionnés de mille sottises retentissantes. Il soupirait vaguement, car la destinée de ce vieil homme était de soupirer.

Il faut avoir en soi le goût du fantastique et posséder le léger pouvoir de peupler l'ombre pour parcourir Londres la nuit en compagnie d'un vieil homme asthmatique. Au hasard de ces promenades, nous rencontrions la fille déchue, *the good bad girl*, et nous lui offrions un verre de bière dans un drôle de petit bar de l'Ile-aux-Chiens, un petit bar qui ne devait pas avoir plus d'importance pour un Britannique affranchi que le *Lapin agile* peut en avoir pour un Français dans ce même état de grâce sociale. Dans cette salle surchauffée qui ressemblait à une cave, des hommes et des femmes suivaient le rythme d'une danse qu'une vieille pianiste débitait comme une mécanique ancienne sur le point de se détraquer. A une table, un jeune homme qui me ressemblait quand j'avais dix-neuf ans tenait sa tête entre ses mains devant une pinte vide.

Mon guide tira de son gousset une énorme montre en acier. Il regarda l'heure et me dit : « A cette heure-ci, Monsieur, dans toutes les villes du monde civilisé, un cabaret semblable est ouvert au public. Et dans chacun de ces cabarets, devant une chope

d'ale se désespère un jeune homme identique. C'est la réalité! Ce n'est qu'au moment même où chacun de ces jeunes gens éprouve le besoin de raconter son histoire que tout change : le décor, les événements, et l'histoire elle-même. Sortons d'ici, Monsieur. »

Nous nous retrouvions dans l'air glacé que l'odeur de la Tamise caractérisait. La même lumière mauve éclairait la rue déserte. Nous rentrions à pied parce qu'il était difficile de trouver une voiture dans ce quartier. La chaleur de l'hôtel, l'élégance robuste des femmes de chambre, le jazz assourdi qui achevait de mourir, tout cela dissipait le sortilège.

Quand j'étais seul, je remontais vers Picadilly Circus un peu désemparé dans les lumières de minuit. Parfois j'entendais des voix françaises, des voix de femmes qui se perdaient dans les rues obscures du côté de Gerard Street.

Mais cette féerie nocturne n'atteignait point à la turbulence parisienne. Après la fermeture des théâtres, la foule s'éparpillait. Des rondes de policemen occupaient alors la rue ; trois ou quatre policemen qui surveillaient les maisons regardaient si les portes étaient bien fermées et s'inquiétaient de tout avec bienveillance. Peu de monde aux abords du « Savoy », les dernières Chrysler roulaient silencieusement vers Mayfair.

C'est au crépuscule de la nuit, aux premières lumières municipales, que la vie londonienne s'apaise et s'anime sur un autre rythme qui n'est pas celui de la journée. Une foule toujours docile et tenace assiège le guichet des théâtres et des music-halls dont les artistes sont surprenants. Une fantaisie incomparable donne de la qualité et toujours de la

distinction aux inepties les plus populaires. Acteurs, actrices, chanteurs et comédiennes surpassent les nôtres, mais il ne faut pas oublier que l'élégante miss Delysia, qui est Française, chante en anglais. C'est au crépuscule de la nuit que les types londoniens les moins conventionnels et les plus fantaisistes sortent des officines diurnes. Cette rue, honnête, calme, laborieuse, qui sert de cadre à mille détails qui nous échappent, est celle qu'il faut recréer dans ses souvenirs. Chas Laborde, dans son *Londres*, s'est ému devant cette ville, mais sans romantisme.

Il a laissé de côté, dans son œuvre, les ombres de Poplar. Il a choisi la rue anglaise en laissant peu de place aux personnages d'exception. Les scènes de la rue composées et gravées par Laborde ne trahissent point au profit d'un émouvant détail purement littéraire l'âme d'une ville, offerte ingénument et sans défense aux yeux d'un observateur souvent impitoyable. L'œuvre gravée de Laborde est, cette fois, gaie, tendre et toute frémissante d'amitié.

Il n'a pas voulu voir le visage blanc des fêtes de la rue, mais il a tracé d'un crayon léger la petite dactylographe si charmante et si fraîche, cette petite employée londonienne qui est la rose populaire de la Cité.

Et l'Angleterre est le pays des belles servantes. On les trouve derrière le comptoir du « pub », dans les jardinets réguliers à la porte des petites maisons de Fulham ou de Chelsea. Elles observent silencieusement l'étranger dans les couloirs interminables du « Cecil » ou du « Savoy ». Sous le bonnet blanc réglementaire, elles apparaissent, en bonne humeur, comme les vraies filles des belles estampes de Rowlandson. Les femmes du peuple gardent

sans mélange le type pur de la race. Ces jolies filles du jour, du square, de la rue, animent les souvenirs du promeneur. Les éléments les plus singuliers de la rue anglaise, soit qu'ils fassent un cadre à peu près unique à un prédicateur du trottoir, soit qu'ils peuplent les gazons d'Hyde Park d'une foule de personnages qui ne se sentent pas observés, constituent l'architecture essentielle du film. Mais c'est peut-être la nuit des docks qui doit séduire un artiste parfaitement sensible à la lecture des visages. Il faut, cependant, se méfier d'un pittoresque peut-être trop facile et, si l'on veut, trop exceptionnel. Pour la première fois, je fus séduit par l'un des vrais visages de Londres : le plus simple et le plus inattendu, sans matelots, sans ivrognesses, sans lieux communs, sans bouquetières.

Alors, la vie londonienne interprétée de cette manière est telle qu'un Anglais un peu flâneur, si ce type existe, pourrait la comprendre et la reproduire. J'ai quelquefois aimé Londres dans la lumière de ses jours heureux où la gaieté triomphe de la lutte quotidienne. Les adolescents qui peuplaient mes souvenirs songeaient à leur club de foot-ball ou de cricket ; les jeunes filles des grands magasins rêvaient à cette merveilleuse fin de semaine qui permet tous les espoirs et l'idylle amoureuse sur un « punt » qui descend paisiblement la rivière, cependant que le thé fume sur le réchaud à alcool sans heurts, ni complications.

III

Mon dernier contact avec la foule londonienne se fit près du pont de Putney devant le « Leander » où flottait le pavillon rouge du Club et le pavillon bleu d'azur de Cambridge. Un peu plus loin sur « l'embankment » un autre bungalow, celui du London Rowing Club, hissait à son mât le pavillon bleu marine du « Huit » d'Oxford.

Le ciel était léger et formait un fond gris perle où tous les détails du paysage venaient s'inscrire nettement. On ne trouve ce ciel qu'au-dessus des vélodromes ou des terrains de rugby et de foot-ball. Il faisait tiède pour cette journée de mars. Les deux équipes d'Oxford et de Cambridge en étaient à leur dernière partie de l'entraînement. On les attendait, l'heure propice de la marée les convoquait vers cinq heures. Le crépuscule de la nuit brouillait déjà le décor quand ils arrivèrent, par petits groupes nonchalants, devant la foule qui s'écartait respectueusement. Et cette foule s'était patiemment groupée depuis plus de deux heures.

J'étais moi-même parmi les premiers arrivés, en compagnie de mon vieux guide. L'un et l'autre la casquette bien enfoncée sur les oreilles et pipes

allumées, nous faisions les cent pas en attendant la mise à l'eau des « eight ».

D'autres curieux se joignirent à notre couple. Il y eut d'abord une bande de jeunes cyclistes avec un flot de rubans en papier aux couleurs de leur équipe favorite. Puis une nurse qui poussait une voiture d'enfant occupée par un robuste bébé qui agitait un petit balai en papier aux couleurs pâles de Cambridge. Plusieurs jeunes voyous qui avaient orné le revers de leur veston d'une paire d'avirons croisés peints en bleu sombre s'assirent autour de la Tamise qui clapotait doucement autour des pontons.

Devant le « Leander », des « amateurs » des deux sexes contemplaient avec émerveillement les huit avirons dressés contre le mur dans l'ordre de nage. Ce spectacle merveilleux hypnotisait les spectateurs. A chaque numéro correspondait le nom d'un jeune universitaire célèbre. Un sportsman quadragénaire, le maillot orné du « full blue », apparut sur le seuil du « Leander ». Il précédait deux garçons qui mirent à l'eau un skiff. L'attention du public fut accaparée. La foule grossissait. Une douzaine de policemen la dominait de leurs casques de feutre sombre. L'allégresse de la foule émue ne s'éteignit pas dans le gris du ciel. Bientôt les équipiers apparurent. Ils portaient sur leurs épaules en marchant au pas la longue et élégante embarcation d'acajou. Un entraîneur immobilisa les hommes, les pieds posés sur la barre d'appui, et la voix glapissante du « cox » régla la marche dans la direction de Londres. Peu après, le « huit » d'Oxford se mit à l'eau à son tour. Il faisait nuit quand nous nous dispersâmes au ronflement des moteurs et dans le bruit des trompes de bicyclettes. Mille personnes, chaque jour, se rendaient ainsi le long

de la Tamise pour surveiller l'entraînement de leurs favoris. L'enthousiasme chauffait en vase clos. A peine quelques applaudissements discrets au passage des équipes. Chacun se rechargeait en énergie admirative qui ne devait s'extérioriser que le jour même de la course dans l'éblouissante arrivée d'un « huit » meublé d'équipiers fourbus et sans force.

J'avoue que cette assemblée sportive n'était pas très différente d'une assemblée sportive française placée dans les mêmes conditions d'enthousiasme. La forme des visages et la silhouette des « supporters » apportaient seulement un caractère particulier au dessin qui aurait pu traduire cette scène. Plus différente est l'expression populaire d'Hyde Park en fin de semaine, par un beau jour, quand les pelouses sont conquises par les promeneurs qui veulent vivre quelques heures avec l'assentiment des grands arbres et d'un horizon qui n'est même pas en contact direct avec la rue. Je me suis mêlé à cette foule dominicale et j'ai fumé la pipe assis sur l'herbe entre une petite employée raisonnable et confiante et quelque brave garçon penché sur un journal rose qui célébrait les exploits des grands soccers du *Chelsea*, du *Fulham* et d'*Arsenal et Tottemham Hotspurs*. Le sport et l'abandon d'un jour de repos donnent au paysage presque surpeuplé un caractère qu'il n'est guère possible de retrouver par ailleurs. La pelouse est ouverte à tous ceux qui ont à dire quelque chose d'urgent, d'ancien, de neuf ou de périmé sur une religion quelconque. La tribune est libre ; une petite table entre deux lilas, devant un gazon fraîchement tondu, peut devenir la première pierre d'un schisme nouveau. Une exal-

tation parfois surprenante tient lieu d'éloquence. Les auditeurs attentifs écoutent en respectant la liberté d'autrui plus qu'il ne serait permis dans tout autre pays de l'exiger. C'est particulièrement par leur compréhension respective du comique que les peuples se différencient et se froissent à l'occasion. Ce qui semble comique à un Français laisse l'Anglais souvent indifférent et quelquefois ému. C'est dans ce dernier cas que le désaccord devient profond et semé d'embûches dont on se pardonne difficilement les effets.

On doit d'abord connaître l'humeur d'un peuple si l'on veut pénétrer chez lui en ami. En Angleterre plus que partout ailleurs cette connaissance de ce que Ben Johnson nommait déjà « l'humour » est nécessaire. Pour en acquérir la connaissance, il faut de l'observation et de la sensibilité. Les voyageurs sont nombreux à qui manquent l'une et l'autre de ces qualités.

Ce qui peut paraître comique à un Français par exemple est souvent une émotion profonde présentée ingénument avec une candeur souvent malhabile. Rien n'est plus dangereux que de moquer les enthousiasmes secrets de la foule. Une émotion incomprise des spectateurs ou des auditeurs est toujours ridicule. Je ne connais rien de plus irritant qu'une légèreté de jugement quand ce jugement porte sur les coutumes populaires d'une nation qui sont toujours les manifestations de la sensibilité les plus secrètes de chacun. On a dit souvent que le Français ne s'amusait jamais sans tenir compte de l'effet produit sur son voisin. Cette particularité, en admettant l'intervention de la critique dans ces plaisirs, crée nécessairement un certain équilibre.

Les Britanniques s'égaient sans s'occuper de leurs voisins. Chacun sort ce qu'il a de plus beau pour se montrer sans tenir compte de l'impression qu'il peut produire sur les autres. Si parfois le spectacle manque d'harmonie, il est toujours touchant et naturellement sympathique. Une jeune fille embrasse son amoureux sans arrière-pensée, l'arrière-pensée est un impôt prélevé par la culture intellectuelle sur les instincts de l'homme.

Les grands jardins de Londres sont vraiment conçus pour qu'une population soumise au dur travail du bureau, du magasin ou de l'usine puisse s'y réjouir à l'aise et, tout au moins, faire le simulacre de respirer l'air pur. Les pelouses ne sont point interdites au public. On peut s'y étendre à l'ombre, planter les deux piquets d'un tennis, les guichets d'un jeu de cricket, les goals d'un terrain de foot-ball et le pliant qui supporte le petit harmonium des rues.

Cependant, malgré cette insouciance, je ne peux m'empêcher, en déroulant le film de Londres la nuit et le jour, de recréer en blanc et noir son ghetto et la foule qui anime les rues de Whitechapel : Wentworth street, Petticoat Lane et dans le petit ghetto Black Lion Yard où l'on trouve les plus beaux diamants du monde. Whitechapel est une ville juive. Les types les plus divers s'y rencontrent bien que soumis aux mêmes lois religieuses. Israël Zangwill a décrit ce quartier paisible où les éventaires des commerçants de la rue mettent une coloration orientale qui, associée au ciel de Londres, produit une impression très difficile à définir. Mon guide au pied fourchu aimait à me conduire dans ce quartier qu'il aimait peut-être pour des raisons

congénitales. Il pointait son vieux nez dans la direction des étalages, soupesait d'une main tremblante les concombres et les poissons jetés en vrac. Cette marchandise hélas paraissait surchauffée. Comme dans les rues napolitaines de la marine, des mets imprévus ne sollicitaient l'attention que des habitués. Sous la porte d'une boucherie « Kascher », une mince rigole de sang se mêlait dans le ruisseau aux souvenirs romantiques laissés par Jack, le meurtrier inconnu. Des écolières dodues revenaient de l'école. Sous la jupe courte, les bas noirs bien tirés dessinaient la jambe jusqu'à la moitié des cuisses. Ces petites filles grasses ne pouvaient se comparer aux autres fillettes de Londres. Elles étaient de Whitechapel et souriaient parfois à un jeune homme dont les papillottes n'étaient coupées que de la veille. Ce n'était, après tout, que des petites « Mary-Anne » ou des futures « Mary-Anne », des juives converties à la civilisation occidentale, c'est-à-dire en équilibre sur deux sortes de préjugés d'essence parfaitement différente.

La jeunesse « affranchie » de Whitechapel aime l'élégance anglaise qui n'est point faite cependant pour sa race. Il y a deux ans, on y arborait des pull-overs magnifiques. Beaucoup de jeunes hommes de Whitechapel, des jeunes hommes aux cheveux bruns, bien aplatis par artifice, étaient boxeurs. On les retrouvait au Premierland dans Commercial Road, si j'ai bonne mémoire. Le favori d'un match en vingt rounds était juif.

Quand mon compagnon habituel n'était pas libre, je me promenais souvent dans Whitechapel en compagnie d'un inspecteur de police qui connaissait admirablement le quartier. Je fis ainsi connais-

sance avec des indicateurs de police qui nous recevaient entre des piles de drap dans une arrière-boutique étroite, obscure et surchauffée. Au hasard de nos courses sous un gai et fragile soleil de mars, je connus, tout au moins de loin, les recéleurs les plus fameux de l'endroit ; les voleurs à la tire notoires dont je retrouverai peut-être l'image dans la foule qui se presse au derby d'Epson, telle que Laborde en dessina les mille et mille visages. Au bout de quelques jours, je pouvais mettre un nom sur une trentaine de figures qui, pour n'être point patibulaires, n'en étaient pas moins le plus bel ornement d'un coquin.

Quand je pense à Londres, je ne peux éviter d'associer Petticoat Lane à mes souvenirs les plus vifs. Ce romanesque sensible, inquiet et très « après-guerre » que j'avais subi en Allemagne, je le retrouvai là sans association d'idées. Il est difficile de lire une idée, d'inscrire une pensée sur le visage d'un véritable Anglais. Mais là, parmi les gens d'une race extraordinairement bonne conductrice de toutes les forces sociales de l'Europe, on pouvait retrouver quelques empreintes de 1918.

A Whitechapel on se préoccupait de la révolution universelle, telle qu'elle avait été conçue à l'Extrême-Est de l'Europe. Cette préoccupation aboutissait à des meetings surveillés par la police à cheval.

IV

C'est par un écrivain qu'un pays se rend sympathique. Les écrivains anglais ont fait, sinon comprendre, du moins estimer avec sympathie cette île posée sur l'eau comme un croiseur de bataille.

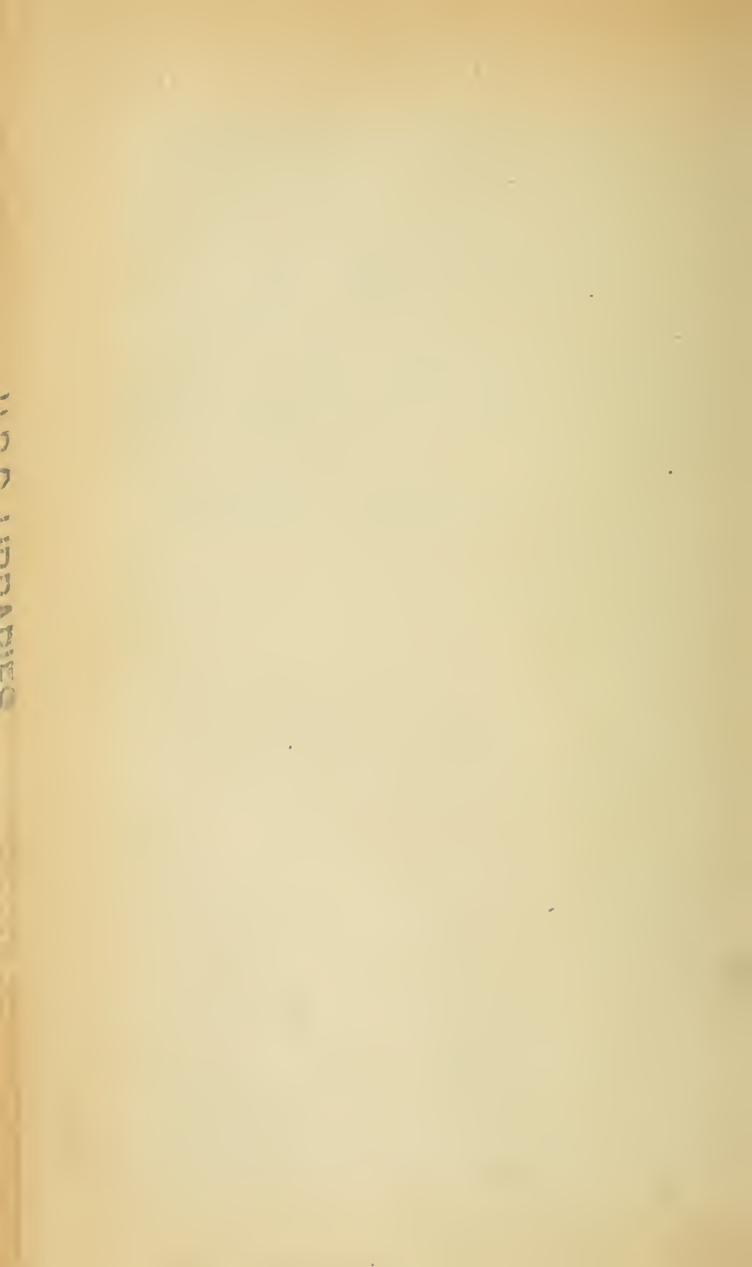
L'Anglais tel que l'a vu Dickens n'est pas si éloigné qu'on n'en retrouve plus de traces. Le type s'est même conservé plus pur que celui du bourgeois français ou du « Français moyen » que l'on représente encore dans les music-halls d'Outre-Manche, sous la classique silhouette d'un monsieur fringant, coiffé d'un tube, portant la moustache à l'impériale, arborant la redingote et le pantalon à la hussarde et à sous-pieds. Ce type est difficile à retrouver chez nous. Même nos personnages populaires de la rue ont évolué. Il n'y a plus de malfaiteurs en uniformes et plus de gigolettes au coin des rues sombres exploitées par le cinéma allemand. A vrai dire, il n'y a plus guère de bouquetières-enfants autour de St-Paul et de la Banque. Mais il existe encore des silhouettes britanniques absolument pures de tout mélange : celles des soldats, des musiciens ambulants et des vieux matelots employés dans les docks. On retrouve encore dans la campagne des hommes et

des femmes tels que le grand Thomas Hardy les a peints. Encore ces silhouettes ne nous sont-elles pas absolument étrangères puisqu'on les retrouve dans la campagne normande, particulièrement autour de Pont-Audemer où le paysan se mêle insensiblement aux coutumes anglaises des entraîneurs campagnards.

La vieille Angleterre protégée de tous côtés par ses remparts d'eau salée est à peu près à l'abri, tout au moins en surface, des rythmes sociaux qui se sont imposés à l'Europe tout entière. Elle seule ne chassa pas sur ses ancres, la paix signée, et son peuple ne connut pas ce vertige sensuel et exaspéré qui fit chanceler sur elles-mêmes les grandes villes de l'Europe. La lumière qui tombait sur les belles épaules des femmes dans le dancing du « Savoy » ou du « Cecil » n'était point celle de Hambourg, de Berlin, de Paris, de Rome à cette époque « où les trains n'arrivaient pas ». Les secousses qui troublaient profondément les mœurs d'une bourgeoisie récente s'apaisèrent et moururent avant d'atteindre Londres. Tout au moins ceux qui perdirent l'équilibre n'y mirent point d'ostentation. En ce temps fixé par de rares témoignages le calme renaît en Europe. Ce n'est peut-être qu'une apparence. Cependant il est difficile d'imaginer un autre état de chose que cette apparence quand on est en Angleterre. Ici, la fièvre sociale peut monter, comme partout ailleurs jusqu'à quarante degrés, mais les excès sont d'une violence si l'on peut dire paisible. L'Angleterre peut faire une révolution, subir celle des autres races sans que son rythme intérieur en paraisse modifié. Étrange peuple que l'on ne peut vraiment connaître sans lui donner son estime. Ici le mot :

amitié n'est pas synonyme de politesse. Il possède une signification profonde, absolue et jamais galvaudée. Êtes-vous l'ami d'un Anglais ? Alors, vous pouvez prendre au sérieux ses offres de service. Vous offre-t-il l'hospitalité dans sa demeure ? Alors, vous pouvez accepter sans timidité. Car il sait ce qu'il offre et c'est après avoir pris connaissance de vous-même et des quelques qualités d'intérêt général que vous pouvez offrir qu'il vous remettra les clefs de sa demeure avec un visage soudain transformé.

Mars 1928.



VILLES RHÉNANES

A François de Tessan.

I

Le ciel était de plomb. Il touchait les épaules des hommes épuisés par les tranchées ou les humiliations devant les conseils de réforme. On ne respirait qu'à travers un masque de sottise. Et chacun, pressentant la fin du cauchemar, craignait de plus en plus pour son existence, si souvent sacrifiée, et qui avec les derniers jours de la guerre prenait une valeur inestimable. La signature de l'armistice fut comme un trait de lumière qui déchira les nuages et le servage ridicule des intelligences. La plupart des hommes se sentirent légers comme des ballons rouges dont une main bienveillante eût coupé les ficelles. La gaieté sensuelle, cynique et primitive de la foule fut celle des condamnés à mort qui reçoivent leur grâce au matin même qu'ils doivent être tués.

Il y eut, paraît-il, dans nos lignes, un clairon qui, debout sur le parapet d'une tranchée, sonna le réglementaire : « Cessez le feu ! » Sans doute une immense clameur dut se propager de section en section, de compagnie en compagnie, de bataillon en bataillon, de régiment en brigade, de brigade en division, de division en corps d'armée, de corps

d'armée en armée, le long de toute cette ligne fulgurante qui traversait l'Europe en asservissant toutes les coutumes locales à son pittoresque de tôle ondulée, de sacs à terre et de camouflages variés. En ce temps-là, les hommes étaient abominablement las de leurs maîtres. Les Allemands déposèrent les armes, reprirent les grandes routes qui conduisaient à Cologne, à Mayence, en se passant des conseils de leurs généraux. La Russie flambait comme un feu rouge dans la nuit. Les soldats allemands dégradaient, sans méchanceté, leurs officiers dans Strasbourg, dans Trèves, un peu partout. La France, ivre de joie, ne pouvait guère estimer à sa juste valeur une marche agressive de ses propres soldats contre un système social dont personne, dans les tranchées, n'avait pu supposer la prolongation, après le retour des hommes dans leurs foyers, quelle que fût la fortune des armes. Mais les hommes pensaient ainsi quand ils étaient dans les tranchées. Ceux qui rentrèrent chez eux furent tout de suite repris par la douceur de la vie ancienne ; et les autres, enthousiasmés par une sorte de poésie créée par le fantastique de la guerre, bondirent comme des chasseurs sur la piste du gibier traqué, dans la direction de l'Est, vers l'aventure qui s'enfuyait de ville en ville, à travers les rues encombrées de matelots, de soldats, de filles et d'aristocrates démodés.

L'aventure qui conduisait les soldats en rase campagne, au début de la guerre, les appelait encore une fois. Les régiments avançaient le long des routes, à travers champs, fanions et drapeaux déployés. Les trompettes de cavalerie sonnaient au petit matin, en défilant devant un bois où il n'y avait personne. Les cuirassiers et les dragons remontaient à cheval.

On entendait sur les routes les voix joyeuses de plusieurs corps d'armée qui, l'arme à la main ou à la bretelle, glissaient irrésistiblement vers l'Est. Il n'y avait pas de butin à saisir. Les soldats le savaient bien, mais il y avait, chaque soir, derrière l'horizon mystérieux, des noms de villes qui luisaient comme des étoiles : Metz, Strasbourg, Mulhouse, Colmar, Mayence, Landau, Worms, Ludwigshafen, Bonn, Cologne, etc... Le plus imperméable de tous les soldats se sentait pénétrer par le désir de voir, de s'émerveiller de voir et de marcher jour et nuit inlassablement pour franchir des fleuves, traverser des villes, toujours nouvelles, gonflées de femmes silencieuses, pleines de paroles étrangères, d'odeurs indéfinissables, d'appréhensions pudiques et de vie secrète. Cette vie secrète, entr'-aperçue, qu'on laissait derrière soi, abandonnait derrière les colonnes de soldats une légère écharpe de brume mélancolique. Il fallait encore aller plus loin. On connut d'abord le plaisir délicat de traverser les défenses ennemies et de surprendre sa vie intime : des photographies laissées dans les chambres, des uniformes, un je ne sais quoi de vulgaire et de magnifique qui était l'élément même de cette aventure extraordinaire : la marche en avant d'une armée avec tous ses trains de combat et les banderoles de ses lances.

Toutes les routes qui accédaient au Rhin avaient leur fanfare. Les unes, américaines, jouaient des fox-trots que les circonstances rendaient héroïques ; les bag-pipers des régiments écossais se dandinaient entre les buissons, salués par les oiseaux ravis ; les trompettes de cavalerie, un peu grêles, précédaient le roulement caractéristique des canons, attelés à

leurs caissons, que les conducteurs menaient cahin-caha, irrésistiblement, vers les belles villes du Rhin.

On pénétra ainsi dans l'Alsace parée et pâmée. Ceux qui ne devaient pas aller plus loin que Mulhouse, Colmar ou Strasbourg, regardaient avec envie les régiments qui se dirigeaient vers le Palatinat. Des légendes se formaient déjà : la légende de Pirmasens dont on aurait pu faire une assez jolie chanson de marche dans le goût populaire du XVIIIe siècle, et d'autres — puisqu'il faut aux hommes un détail tragique qui puisse exciter leur curiosité — qui rajeunissaient la silhouette familière de la sentinelle égorgée.

On parlait d'émeutes. Maintenant que la guerre était terminée, il ne paraissait pas désagréable d'imaginer quelques petits meurtres isolés, qui pouvaient donner de la séduction à certaines rues dont les maisons n'étaient closes que par hypocrisie.

Autour des maisons publiques protégées par des soldats en armes, d'autres soldats formaient des groupes avides de s'installer dans ces salles froides et nues, dont les derniers rubans étaient restés noués aux dragonnes des baïonnettes ou des sabres des gefreiter de la garnison dont les derniers éléments disparaissaient à peine, plus loin, dans la direction de l'Est.

***

Un soir, j'étais assis avec Warnod dans une petite boîte à bas-officiers, le *Zentral Bar*, à Strasbourg. C'était la nuit. La lumière électrique baignait d'une lueur éblouissante et glacée la place Gutenberg et

ses rails de tramways, neufs comme du mercure. Le *Zentral Bar* vide et désolé n'abritait qu'un maréchal des logis de spahis, un comédien allemand à barbe blonde, un abominable barman dont la figure rose était comme du mou avarié, et une vilaine Kellnerin brune qui grelottait de peur à côté du barman. Par les vitres du bar nous regardions la place, la rue. Il faisait froid et nous ouvrîmes la porte car une grande rumeur nous arrivait distinctement aux oreilles, une grande rumeur d'incendie. Nous entendîmes le roulement des crosses de fusil d'une patrouille qui reposait les armes, et, soudain, une foule d'hommes qu'on ne distinguait pas encore bien, mais qui tous portaient un sac de toile blanche sur l'épaule, déboucha d'une rue obscure qui conduisait au Raben, dans un grand bruit de voix d'écoliers lâchés. C'étaient les matelots. « Matrosen ! » hurla la servante en bondissant d'enthousiasme.

Ils marchaient vite, et bientôt ils apparurent dans le cirque lumineux de la place. C'était la démobilisation de la flotte de la Baltique. Cette foule de matelots en uniforme représentait la deuxième flotte de l'Europe. Beaucoup d'entre eux avaient fait la course en sous-marin, d'autres avaient travaillé dans les tourelles de tir des grands croiseurs allemands dans les eaux du Skager-Rack. Tous ces hommes paraissaient joyeux. Ils avançaient vite sous la lampe à arc vers un but commun, qui devait être une gare ou un bureau improvisé qui les rendrait à leurs familles.

Dans cette nuit strasbourgeoise dépeuplée, à une heure du matin, les matelots et les patrouilles occupaient seuls la rue. Une lumière blafarde les rendait presque irréels ; leur présence ne s'expliquait pas.

Les nuits de 1918 furent curieuses en Alsace dès les premiers jours de l'arrivée des Français, avant les fêtes officielles et les défilés qui se succédaient sans interruption. C'était à Colmar. Des exaltés avaient mis le feu à un grand magasin tenu par des Allemands. Des patrouilles d'infanterie erraient dans la ville. Toute la population ouvrière se tenait dans la rue. Nous étions plusieurs à contempler le spectacle surprenant de ces vieilles rues où tout le monde parlait en groupes, quand une guirlande de sept ou huit voyous d'âge moyen, coiffés de casquettes sur leurs cheveux longs, passa devant nous en chantant des chœurs à quatre voix. Des femmes les accompagnaient ; leurs voix aiguës se mêlaient à celles de leurs compagnons, au bruit familier des crosses de fusil qui heurtaient le pavé. L'odeur de l'incendie enveloppait toutes les cartes de ce jeu.

Nous étions encore sous l'influence de la guerre et de ce mystère quotidien que le mot ennemi représentait pour nous. Au delà des tranchées, le royaume du mystère commençait. Je me souviens de l'impression puissante d'exotisme que nous éprouvâmes en pénétrant pour la première fois dans les tranchées allemandes de Carency. Autant qu'un paysage de guerre le permettait, on pouvait déjà discerner les éléments perfides d'un fantastique social que l'on ne soupçonnait guère avant ces événements. Cela commença, à Carency, par le buste d'une singulière jeune femme au nez mutin, placé au-dessus de la Kommandantur, sous l'église. Elle s'appelait Dora Zweifel. Du moins, ces noms étaient peints en noir sur une planchette au-dessous de cette gracieuse tête énigmatique. Pour nous tous, chasseurs, fantassins, artilleurs, qui pénétrâmes dans

Carency au début de mai, cette vision fut plus stupéfiante que celle d'un 210 qui se fiche dans le sol et n'éclate pas.

Metz, Colmar, Strasbourg, Mulhouse, villes françaises, nous préparaient sans ménagement aux paysages du Rhin peuplés de mille éléments astucieux, que notre présence libéra des geôles où le Bædeker les avait relégués. L'inoubliable atmosphère de cette fin de guerre donnait aux choses une coloration qui ne se retrouvera plus jamais. Cette coloration n'était pas dans le programme des fêtes. Elle dépassait même les hypothèses des généraux en chef, qui, peut-être, n'y avaient jamais songé auparavant. On s'attendait aux fêtes, on ne s'attendait pas à la mélancolie sournoise et craintive des premières nuits passées dans toutes ces belles villes inconnues.

***

Le Rhin, à Strasbourg, n'est pas ce fleuve que la lecture de Gérard de Nerval nous avait fait prévoir. Il coule entre deux rives plates et voit un port de commerce s'organiser dans un paysage de ciment armé et de grues électriques. Le pont de Kehl qui dominait ces chantiers, à cette époque sans activité, tremblait quotidiennement sous le passage des soldats et des civils allemands que l'on expulsait. Ils apparaissaient résignés entre des barricades de malles et de valises dont quelques-unes pouvaient remonter à la grande époque napoléonienne, dont les villes rhénanes n'ont cessé de se nourrir depuis la disparition définitive des grands burgraves. Ce haut pont métallique, malgré sa jeunesse, ne pouvait vibrer qu'au martèlement des pieds militaires, disci-

plinés par les fifres et les tambours ou les cornets des chasseurs de l'Empire. Les rives du Rhin regrettaient toujours la présence de l'aimable voltigeur qui, le shako sur l'oreille, la fleur de souci entre les dents, promenait une jolie jeune fille dont la robe rose et longue marquait la taille sous les seins. Toute la nature était bien telle que les estampes nous l'avaient fait voir. Les artistes émus par le vieux fleuve n'avaient pas menti et le mystère commençait précisément avec l'apparition du « bleu horizon », des chéchias rouges ou kaki des tirailleurs, et de leur nouba qui déroulait le désert comme un tapis fauve sous les pas du régiment.

Les uniformes des soldats sont instinctivement combinés pour s'adapter familièrement au décor des villes qui sont leurs garnisons familières. Rien ne serait plus étonnant, par exemple, que le passage ou le cantonnement d'un régiment d'infanterie allemande dans un village provençal. Naturellement, cette impression ne peut être valable qu'à cette minute trouble du changement de décors, quand l'ancien n'a pas encore disparu et que le nouveau commence à apparaître. C'était le cas pour cette inimaginable fin de guerre, qui s'acheva presque dans une camaraderie assez spontanée.

II

Le petit démon familier du romantisme rhénan qui guette les voyageurs à la gare de Mayence, entre minuit et deux heures du matin, grelotte entre deux ou trois voitures de place semblables à des landaus de cérémonie assez défraîchis pour s'adapter à tous les types de la clientèle. Il fuit la lumière trop vive des grands hôtels qui font le demi-cercle devant la gare. Il rampe sous la caisse des voitures, écoute la conversation des cochers et tend une oreille de feutre aux coups de sifflet qui pavoisent la voie ferrée. Ses petits yeux malins et lubriques épient l'ombre et les apparences de la vie nocturne. Il trinque familièrement dans un estaminet fermé au public avec les quatre ou cinq filles de la rue, quand elles espèrent encore quelque chose d'avantageux et de nutritif avant l'aube. Ces filles publiques qui entretiennent le démon romantique du Rhin, je les ai vues, en rentrant à mon domicile, sur la Kaiser-Platz, à la porte du Nassauer-Hof, déchu de sa gloire et occupé par une engeance de méchants valets et de chasseurs goguenards. Elles étaient d'une laideur qui ne pouvait s'accommoder à la lumière du jour. Elles traversaient rapidement la nappe de lumière

que le vestibule de l'hôtel étalait sur le trottoir, dans l'angle de la place. Puis, le cœur battant comme celui d'une souris surprise par le jet éclatant d'un phare, elles s'accrochaient à l'ombre des murs, de même que des chauves-souris aux parois d'une cave. Une voix française dissipait ce sortilège, celle d'un soldat qui regagnait sa caserne : « Hé! vieux, le chemin pour aller à la « banhofe de Wiesbadin ? »

Cette extraordinaire dépendance de toute une ville au démon familier de sa tradition littéraire ne manqua jamais de séduire les Français qui vécurent dans les villes rhénanes. Ce caractère littéraire d'un paysage champêtre et d'une association de rues leur apparut toujours sous la forme d'un de ces golems que chacun d'eux pouvait habiller à sa guise, selon la qualité de son imagination.

Tout ce petit peuple de golems était fils et filles de la mandragore, cette plante symbolique qui permit à Achim d'Arnim d'écrire un des plus beaux contes de la littérature fantastique.

« La mandragore, écrit-il, est la plante des gibets. Elle naît des pleurs équivoques des pendus innocents.» Cette phrase comporte tous les éléments de ce mystère qui planait sur Mayence, quand j'y pénétrai pour la première fois dans des conditions exceptionnelles d'aventure, de malaise et d'inquiétude.

Le petit démon que je devais acquérir par la suite chez un marchand de Wiesbaden, troublé par les premiers pas des soldats étrangers à travers la ville, se réfugiait un peu partout, comme affolé. On l'entendait grelotter, claquer des dents, geindre d'une voix affreuse de petit enfant savant, rire comme une fille, et galoper dans les rues désertes de même qu'un rat.

Il regardait de loin les soldats bleus et tendait une main timide vers les tablettes de chocolat. Puis, subitement rasséréné, il éblouissait comme un prince, pour disparaître tout d'un coup de même qu'une lumière soufflée. Les Français les moins enclins à se laisser mystifier par des créations imaginaires subirent son influence, pendant quelques jours ou quelques heures, selon leur capacité.

***

La cathédrale rose de Mayence rayonne sur la place du Marché, sur quelques tramways de couleur jaune et sur quelques ruelles où des cordiers et des antiquaires se disputent les pas de porte. La plus paisible de toutes les villes rhénanes évoque, cependant, la grande république française encore plus que les souvenirs napoléoniens. Entre Mayence et Landau les personnages d'Erckmann-Chatrian ont évolué. Il reste, aujourd'hui, quand on vit quotidiennement au milieu de ces gens paisibles et très souvent spirituels, c'est-à-dire, comme nous l'entendons, à la manière voltairienne, le calme et durable souvenir d'une population honnête et douce. Le peuple allemand, qui possède instinctivement le respect de la valeur d'un homme quelle que soit la direction qu'elle choisisse, est, de ce fait, le plus facile à éduquer. C'est, au choix, un bien ou un danger. Chacun peut commenter cette opinion selon son humeur. Un chef dont la force intellectuelle est rayonnante peut en faire un peuple d'anges rassemblés en chœur pour chanter les louanges de la Loreleï, ou une armée de soldats plus disciplinés que d'autres, c'est-à-dire incapables de mettre en jeu leur personnalité

dans l'aventure. Comparable à l'Italien dont il a la courtoisie, le peuple allemand, celui qui ne peut exciter l'observation cruelle de George Grosz, est doux, facilement malheureux pour cette raison et parce qu'il a trop d'enfants. Les enfants, qui sont l'orgueil et la joie des gens riches, réduisent les pauvres à un état d'esclavage dont il n'est pas possible de briser les dures chaînes sentimentales. Un homme pauvre qui doit nourrir une nombreuse famille doit renier ses goûts, ses espoirs, tout ce qui constitue sa personnalité. Il lui faut se courber mécaniquement devant la médiocre besogne qui assure le pain à ses petits. J'ai vu dans les rues de Mayence des ouvriers pauvres. L'un d'eux, que je rencontrais chaque soir sur la Rhein-Promenade, tenait dans ses bras un très petit enfant vêtu d'une robe extraordinairement fleurie et pitoyable, qui avait été faite dans l'étoffe d'un vieux rideau. Cinq ou six frères et sœurs entouraient l'homme et tous étaient habillés comme des petits clowns tragiques. Il ne fallait pas rendre le goût de cet ouvrier responsable de cette présentation. Il avait abdiqué jusqu'au sentiment à peu près inné du comique chez l'homme, parce que sa personnalité tout entière s'était fondue dans une machine quelconque, une machine qui elle-même n'avait plus de personnalité pour cet homme, puisqu'elle n'éveillait en lui aucune curiosité. Ses petits enfants le promenaient tous les soirs au bord du Rhin, parce que personne ne leur interdisait de se promener en public. Je pense qu'il eût été facile, sans les révolter, de les contraindre à se promener dans une cave. C'est par expérience personnelle, et ensuite parce que j'ai vécu quelques mois dans des villes industrielles, que j'ai compris

que les créations intellectuelles de l'homme se nourrissent comme d'affreux monstres de la misère de certains hommes. Il faut être nu ainsi que cet homme, c'est-à-dire plus nu que cet homme ; il faut se vêtir d'un morceau de rideau, manger du pain noir et boire de la bière aigre, pour parler de la misère des autres sans rougir devant son propre confort. Mais la vie est ainsi que les mots sont comme des oiseaux en cage. Ils ont bien le beau plumage des oiseaux. Ils chantent également. Mais ils vivent en cage. Quelques hommes peuvent toutefois leur donner la liberté en ouvrant la porte qui permet aux mots d'acquérir toute leur valeur sociale. Il faut, pour accomplir ce geste, un certain renoncement dont on peut trouver encore quelques exemples.

***

La ville de Mayence, dépouillée de ses fantassins, de ses artilleurs et de ses dragons dessinés par Bruno, n'offrait plus que le spectacle d'une ville bourgeoise subitement privée de toute protection. Avant mon arrivée, l'avant-veille, les communistes avaient tenté de s'emparer du pouvoir. Une milice armée de carabines parcourait encore les rues quand la première compagnie d'infanterie française vint prendre possession des principaux points stratégiques de la ville. Un grand silence enveloppait la ville. Un silence qui entrait avec nos troupes et qui ne permettait qu'à des voix françaises de le troubler. Les soldats parlaient peu, d'ailleurs, et se méfiaient. Le quartier des femmes, une petite rue en fer à cheval, réduction de San Pauli, vers la Holtzturm, était interdit aux troupes. Des miliciens en casquette

et en longue capote en gardaient l'entrée. Ils étaient armés d'une carabine courte dont le canon était fermé par un bouchon en acier qui se rabattait sur une petite charnière.

L'élément romantique venait de se rajeunir d'une singulière façon. Ce fut bien autre chose quand, un mois plus tard, les goumiers firent leur entrée, venant de Worms.

Il neigeait et leurs petits chevaux arabes piaffaient dans la neige. Ils avançaient en dansant et en caracolant, précédés de deux étendards verts, d'un fanion tricolore et de leur sauvage musique de reïtas et de derboukas qui brûlait les oreilles.

Les officiers indigènes, le chèche autour du crâne, ressemblaient aux Rois Mages, et l'on espérait trouver dans les fourgons du train régimentaire les présents magnifiques que l'Afrique destinait à la vieille Europe.

Cette occupation de la ville par des troupes africaines, d'une correction parfaite, l'orna d'un caractère passionné inestimable. Les Mille et une Nuits ressurgissaient sous la forme inattendue de leurs personnages mobilisés. Tout d'abord, on prit soin d'interdire la vente de l'alcool aux tirailleurs. Ils erraient le long de la Grossebleiche, la chéchia haute et rigide sur la tête, promenant leur désœuvrement kaki, mais les poches pleines de sous. On les rencontrait aussi dans les petits cafés de la Rheinstrasse où ils buvaient de la bière et de la limonade. Ils achetaient également des fleurs pour offrir aux femmes.

Les monuments de la ville, depuis l'ancien château des Électeurs en grès rouge jusqu'à la cathédrale qui protège le vieux marché et les belles maisons an-

ciennes qui l'entourent, ne parviennent pas à donner à cette ville ce caractère qui, cependant, séduit tout de suite l'étranger. Aux portes du Rhin, Mayence est placée comme un poste où l'on contrôle les valeurs romantiques qui viennent de Baccharach et celles qui peuvent y entrer sous la forme quelquefois inattendue d'un djinn, devenu caporal mitrailleur dans un régiment de tirailleurs mixtes.

Cette vieille cité où Gutenberg laisse un souvenir toujours frais ressembla, pendant quelques mois, à une exposition coloniale qui n'offrait au public que des produits impossibles à manger.

Pendant cinq ou six mois des hommes en uniforme, parés d'une gravité provisoire, subirent à leur insu ce romantisme décent qui acheva l'œuvre néfaste commencée par la guerre. La démobilisation des officiers les renvoya dans leurs foyers les poches bourrées de briquets, d'appareils photographiques et de tours de cou en petit-gris. La plupart d'entre eux, quand ils rangèrent leur uniforme dans une malle, en profitèrent pour y joindre, parmi quelques boules de camphre, leur jeunesse, une jeunesse ressuscitée par les circonstances.

Un seul homme apparut au-dessus de tous les hommes qui promenèrent des visages d'exportation dans cette ville de Mayence si bourgeoise et si dangereuse. Ce fut le général Mangin.



Il était dur comme un chef de bande, courtois et lettré. Il aimait la musique de Wagner, celle de Couperin et les traditions poétiques de ses soldats de la Coloniale. Cet homme extraordinaire m'apparut

comme un moteur d'une énergie peu commune. Il n'eût fallu qu'un peu de lyrisme pour le faire tourner à son vrai régime. Mais cette grande force lyrique de l'humanité, la Russie l'avait accaparée. Une petite parcelle de cette force animait les quarante matelots d'Hermann Weindel qui, à cette époque, gouvernait Francfort. Ces matelots que l'on disait communistes excitaient terriblement ma curiosité, et je rôdais derrière le barrage qui, entre Hoëchts et Francfort, m'interdisait l'entrée de cette grande ville. A cette époque, je ne savais pas que les matelots révolutionnaires qui me firent cadeau d'un ruban de bonnet où s'inscrivait le *Marine Abteilung Frankfürt am Mein* n'étaient que des révolutionnaires achetés par nous.

Plusieurs fois, je rencontrai Stickelmann, leur chef, un géant blond, sur la Rheinstrasse à Mayence. Je fus souvent surpris de le rencontrer là. Il portait toujours l'uniforme de la marine. Je crois qu'il n'avait pas navigué. Tout cela est d'ailleurs sans importance. Je pense, pourtant, que le danger est dans ces sortes d'histoires mal définies où les matelots ne sont pas des matelots, mais des policiers, où l'on ne sait plus très bien avec qui l'on boit et quelle est la situation sociale de celui qui vous sert à boire.

La police secrète se fragmentait en milliers de miettes. Chaque habitant en avait un morceau dans sa poche. Il eût suffi d'un coup de sifflet pour que toutes ces miettes répondissent à l'appel, en entraînant avec elles les propriétaires de ces poches.

III

C'est à partir du Rheingau que le Rhin prend cette allure majestueuse qui invite, au crépuscule de la nuit, les touristes à chanter en chœur et à se couvrir les épaules avec une écharpe. J'ai peut-être descendu le Rhin en vedette, de Mayence à Cologne, une vingtaine de fois. C'était un film que je ne me lassais pas de voir, tantôt baigné dans cette lumière d'or pâle qui mettait des écailles de poisson à toutes choses, tantôt à peu près évanoui dans les légers brouillards qui laissaient cependant entrevoir, accroché dans les nuages, un château féodal qui ressemblait à une dent cariée.

Entre Mayence et Baccharach, le Rhin coulait à peu près paisiblement — sitôt passé le trou de Bingen où l'on prenait un pilote — entre deux haies gaies et sonores de tonneaux et de bouteilles vides, qui attendaient d'être remplis. Tout le Rheingau retentissait en semaine du bruit des tonneaux que l'on frappe, et tous les dimanches du bruit des bouchons qui sautent. Une armée de pieds de vigne escaladait la montagne de terrasse en terrasse jusqu'au ciel, jusqu'au point exact du paysage où l'on rencontre, armé en guerre, un seigneur du XIe siècle qui vous demande sans bienveillance ce que vous venez faire là.

Les filles du Rheingau sont blondes, du blond léger qui donne au vin sa personnalité. Elles sont sveltes, rieuses, souvent élégantes. Elles donnent la main à de jolis enfants en chantant, quand le temps le permet, et aussi les circonstances. Pour cette raison je ne les entendis jamais chanter.

A partir de Biebrich et de Bingen, tous les grands crus sont groupés autour d'un château : ceux de Shierstein, ceux de Grœfenberg, du Bauenthal, de Marcobrünn, de Steinberg, de Hallgarten, de Johannisberg, le fameux Rüdesheimer Berg dont Charlemagne fut le parrain, et les autres qui ne sont plus dans ma mémoire. Mais j'ai bu du Rüdesheimer rouge qui ressemble à nos vins du Rhône, dans une petite auberge de Baccharach placée sous le signe de Bacchus et de Jéhovah. Il y a des vins du Rhin durs et glacés qui sentent la grenouille ; le Rüdesheimer rouge était vivant comme le feu. Nous tendions nos mains glacées devant le verre où la flamme pourpre allumait mille braises éloquentes.

***

Je me souviens de ces expéditions matinales sur le Rhin. Il faisait froid et la neige entourait les hauteurs jusqu'aux pieds de la Germania qui regarde l'ouest. Le matin, de très bonne heure, je refermais la porte du *Hollander Hof*, mal réveillé. Les quais étaient déserts. Je courais pour me dégourdir les jambes jusqu'au bout de la Rheinallee, où se trouvaient le port de Mayence et la flottille du Rhin commandée à cette époque par le capitaine de frégate Darlan. Dans le petit jour, à la lueur équivoque des lampes à arc, j'apercevais vaguement l'*Argonne* et sa

flamme tricolore. Des voix françaises troublaient seules le silence de ce quartier ouvrier : « A vos postes de manœuvre! » Un coup de timbre, les moteurs commençaient à ronfler. — « Le voilà, le retardataire! » criait une voix joyeuse, celle de l'enseigne qui commandait à bord. Bien empaqueté dans ma peau de loup, je gagnais mon coin, les pieds posés sur l'échelle qui descendait aux machines, ce qui les tenait au chaud, et le haut du corps livré à tous les caprices du vent et de la neige qui tourbillonnait, agressive, et finalement conquérante. On débordait avec précaution, puis les quatre vedettes, l'une derrière l'autre, franchissaient l'entrée du Zoll-Hafen et gagnaient le Rhin.

Nous naviguions dans la brume jusqu'à Bingen. A cet endroit, un canot sortait du brouillard et nous amenait un vieux pilote coiffé d'une casquette en peau de taupe. Il saluait tout le monde avec dignité, montait sur la passerelle du commandant et prenait la direction pour passer le Binger-Loch. Un peu avant de nous engager dans cet étroit chenal, nous élongions la Tour des Souris et son signal. Une toute petite lueur indiquait la chapelle Saint-Clément, élevée pour le repos des âmes des burgraves pillards qui arraisonnaient à leur profit les barques qui remontaient le Rhin.

Toute une existence de brigandage à peu près impuni dominait à cette époque le fleuve et ses deux rives. Les hommes qui habitaient les châteaux inexpugnables étaient durs, illettrés, et mauvais plaisants. Ils imposaient une terreur féconde dont la littérature bénéficia par la suite.

L'*Argonne*, la jolie vedette gris bleu, qui portait à son mât la flamme de commandement, se tenait en

tête de la file. Et dans le brouillard, les trois petits bâtiments qui la suivaient faisaient figure de destroyers, avec leur 75 monté sur affût de marine. Pour l'ordinaire les brumes se déchiraient miraculeusement vers huit heures. Un soleil pâle, rendu populaire par les cartes postales en couleurs, donnait au Rhin sa véritable coloration grise et argentée, où tous les détails de la nature apparaissaient tels que le jeune Dürer les a peints.

Nous rencontrions sur notre route d'énormes bélandres, avec, à l'arrière, une roue de gouvernail posée à plat et qui ressemblait à la roue gigantesque d'une loterie foraine. Toutes ces bélandres étaient peintes de couleurs vives, et leur propreté coquette faisait sourire d'attendrissement. Quelquefois, on arraisonnait une de ces bélandres pour se renseigner sur les marchandises qu'elle transportait. J'aimais à fumer une pipe et à boire un verre de schiedam avec le skipper, cependant que l'enseigne consultait les papiers. Un jour, je rencontrai à bord d'une de ces bélandres un type que j'avais connu à Sluis et qui avait connu Théo Varlet, également à Sluis. Hollandais de naissance, il avait servi dans la flotte allemande et c'est lui qui me raconta la révolte des hommes du *Nassau* dans le canal Kaiser-Wilhelm, à Kiel, le 6 novembre 1918. Il n'y avait pas deux mois qu'il avait abandonné le bonnet et la vareuse réglementaires. « Ah! on peut dire, on peut dire... » ne cessait-il de répéter en tapotant le fourneau d'une pipe en terre rouge dans le creux de sa main. — Oui, c'est comme cela, dit-il en forme de conclusion. Maintenant je navigue pour la Schiffahrt, mais je ne désespère pas de revoir un jour mes copains du *Nassau*. La plupart sont d'ici et d'Alsace. En des-

cendant le fleuve ou en le remontant, je finirai bien par les revoir. »

Notre opération de petite police terminée, nous accostions soit à Saint-Goar, soit à Baccharach, pour y déjeuner à la fortune du pot de l'auberge. Nous apportions notre pain et notre beurre. J'aimais particulièrement qu'on fît escale à Baccharach pour des raisons qui naquirent spontanément de quelques images vues à travers Henri Heine. En réalité, Baccharach est un grand village, ou plutôt une grande rue bordée de maisons coquettes, et la vigne plantée à la porte de la première maison de la rue, court comme une guirlande de porte en porte, de fenêtre en fenêtre jusqu'à l'autre bout du village. A mi-hauteur on aperçoit deux ou trois arcades en grès rouge et des ruines. C'est ce qui reste de Saint-Verner, ce fameux enfant qui selon la légende fut tué par des juifs et dont on retrouva le corps flottant sur les eaux du Rhin. A Baccharach, il existait à cette époque un garçon de douze ans qui traversait le Rhin à la nage. Il était né d'un père allemand et d'une mère française. Ses camarades qui, avec lui, descendaient en traîneau le chemin de la vallée de Steeg, l'appelaient le Français, amicalement. Le déjeuner terminé assez rapidement, nous embarquions de nouveau pour reprendre la course en file de bataille, vers Cologne.

Au centre du fleuve, le Pfalz nous guettait, érigé au milieu des eaux comme une vieille caravelle sans équipage. Vingt fois nous passâmes devant le Pfalz sans qu'il nous fût possible d'apercevoir une silhouette humaine. Un peu avant d'arriver à Saint-Goar, le haut rocher de la Lurleï étendait son ombre sur l'eau. C'est dans ce paysage sinistre que la

blonde Loreleï représente Cythère et toutes les divagations intellectuelles que ce nom peut inspirer.

Quelquefois, nous nous arrêtions à Boppard avant de gagner Coblenz où les Américains du général Dickmann avaient établi leurs quartiers. Tous les petits villages qui s'allongent sur la rive droite et la rive gauche du Rhin se ressemblent parfaitement, quand on les regarde de la passerelle d'un bateau. Les coquettes petites maisons, jolies comme des jouets, se groupent autour d'une grande rue qui suit le Rhin parallèlement autant que ses forces le lui permettent. Une grande odeur d'eau, qui est celle du Rhin, se mêle au paysage et lui donne une personnalité très subtile dont on acquiert la révélation avec le nez. Dans ces petites maisons habitent des gens courtois et qui sont naturellement gais parce qu'ils sont vignerons. Depuis Bingen jusqu'à Coblenz il y a toute une chaîne de petites filles vêtues de tabliers blancs et de petites robes à fleurs quand c'est l'été. En hiver elles sont enveloppées de lainage. Elles vont à l'école avec un cartable porté sur le dos comme un havresac. Tous ces cartables sont munis d'une petite ficelle au bout de laquelle danse, comme un pompon, une éponge qui sert à nettoyer l'ardoise. En hiver, les petites filles de l'aristocratie sont vêtues de laine blanche et traînent derrière elles leur « bob » pour se rendre à la montagne.

Si j'étais conquérant de profession je ne pourrais jamais me résoudre à occuper des pays ennemis, tant j'aurais peur de déranger les gens. Plus je vieillis et plus je me rends compte de l'incompréhension naturelle des hommes pour la guerre et les conséquences de la guerre. La guerre, avec ses principes définitifs et les grands sentiments qui en naissent,

n'existe ainsi que dans les livres d'histoire. Dans la réalité il n'en est pas de même : la haine ne résiste pas à l'observation directe.

*
* *

L'*Argonne* et son équipage descendaient le Rhin parfois jusqu'à Cologne. Mais le plus souvent nous nous arrêtions à Coblenz, pour des raisons que j'ignore encore et qui ne regardaient, d'ailleurs, que l'enseigne de vaisseau qui me faisait la courtoisie de me prendre à son bord.

Nous faisions toujours notre entrée dans les eaux de Coblenz au crépuscule de la nuit. L'ombre de l'Ehrenbreitstein s'étendait sur nous comme celle d'un gigantesque oiseau de proie. A cette époque je ne connaissais pas la charmante hospitalité de M. Tirard, notre haut commissaire. J'étais l'hôte des correspondants de guerre américains qui, installés confortablement dans un grand hôtel de la Rheinzollstrasse, remontaient toute la journée un puissant phonographe qui jouait des fox-trots et des marches militaires que tout le monde accompagnait en sifflant. Ces hommes du métier étaient très jeunes et touchaient des honoraires qui leur permettaient toutes les audaces, sans se priver de leur confort. Au milieu de ces jeunes hommes vêtus de kaki comme les officiers américains, le lieutenant François de Tessan représentait la camaraderie. J'allais à Coblenz pour rencontrer François de Tessan, fumer une cigarette avec lui et me laisser séduire par l'extraordinaire équilibre intellectuel de ce gentilhomme, arrière-petit-neveu de Restif de La Bretonne.

La ville de Coblenz, infiniment plus sensible aux souvenirs de l'empereur que toutes les autres villes rhénanes, ne se plaignait pas trop de l'occupation américaine. La plupart des Américains qui occupaient la ville avaient des parents en Allemagne. Ils retrouvaient à Coblenz une manière de vivre qui était un peu la leur.

Leur police magnifique, les M. P., régnait sur la ville avec autorité. Les demoiselles du peuple de Coblenz les appelaient, d'après les lettres M. P. qu'ils portaient sur la manche de leurs vareuses, les « Mädchen Promenade ».

En général, l'armée américaine était bruyante. A tout propos des fanfares extraordinaires pourvues d'hélicons qui semblaient dévorer leur maître, parcouraient la ville en tous sens. On entendait à chaque heure du jour le crépitement des mitrailleuses et des fusillades bien nourries qui, de l'autre côté de la Moselle, en face du Denkmal, soulignaient une prise d'armes solennelle.

La citadelle d'Ehrenbreitstein était occupée par la jeune infanterie kaki. Quand on allait leur rendre visite, on pouvait, en même temps, se promener dans la prison des étudiants. C'était une grande pièce dont le plafond s'ornait de poutres apparentes. Les murs étaient couverts d'inscriptions qui ne manquaient pas d'esprit. Une main patiente avait gravé en caractères gothiques la fameuse chanson des étudiants : « J'ai laissé mon cœur à Heidelberg » avec les ratatata réglementaires qui accompagnent le refrain de cette chanson sentimentale gaiement militarisée.

IV

Quand les vedettes de la flottille du Rhin croisaient jusqu'à Cologne, elles s'arrêtaient dans le Rheinau-Hafen qui se trouve sur la gauche, avant de passer le pont de bateaux, le premier pont de Cologne en descendant le Rhin. Elles accostaient à côté de leurs sœurs les vedettes anglaises, dont la forme et la couleur étaient identiques. La plupart du temps nous avions peine à nous tenir sur nos jambes engourdies par le froid, mais quelques bourrades mutuelles nous remettaient d'aplomb et nous nous hâtions de gagner soit *Eldwige Lamp* où les Écossais nous offraient du whisky, soit le mess des officiers de la marine royale qui possédaient un jazz-band dont la batterie était tenue par un lieutenant de vaisseau aux galons d'or ondulés, un lieutenant de la réserve. La haute cathédrale dominait le Rhin et la gare et le pont monumental Hohenzollern, où l'on rencontrait toujours un bataillon écossais précédé de ses « pipers ». En ce temps-là, on ne voyait que des soldats sur les ponts.

Le pont de Kehl, près de Strasbourg, était fréquenté par les bataillons de zouaves qui, compagnie par compagnie, le faisaient osciller dans le bruit des baïonnettes heurtant des quarts, dans le crisse-

ment des cuirs, et dans la confusion joyeuse des boniments pleins d'esprit d'une jeune troupe en marche. Sur le grand pont de Mayence, on pouvait rencontrer dans le brouillard d'hiver des canons lourds à tracteurs, ou des batteries d'artillerie montée, précédées de cinq ou six trompettes aigres et nostalgiques. A Coblenz, des compagnies d'infanterie américaine, qui se rendaient à la citadelle, empruntaient le pont de bateaux sans exagérer la cadence de la marche.

***

Cologne est une ville gaie. A côté de cette grande cité, Mayence n'est qu'une ville de garnison avec des juifs, et Coblenz un salon protestant avec un jour de réception. A Cologne, tout le monde aime à profiter dans la rue de la douceur d'un beau jour, même quand ce jour est un jour d'hiver.

La Hohestrasse bruissait comme une foire. On y trouvait même un dancing, fréquenté par les officiers anglais et quelques femmes allemandes accompagnées de leurs amis. Les jazz-bands n'existaient pas, malgré la présence de l'élément anglais. Il était très difficile de saisir le vrai visage de Cologne. Toute la ville, malgré sa cordialité naturelle, s'était discrètement repliée sur elle-même, rue par rue, maison par maison, comme certaines fleurs se replient, pétale par pétale, devant un danger ou simplement la fraîcheur de la nuit. Le vrai visage de Cologne pouvait se déchiffrer encore sur certaines cartes postales, difficiles, d'ailleurs, à se procurer. On y voyait des jeunes filles en robes longues et blanches et les cheveux dénoués, qui brandissaient

des palmes devant l'armée des « feldgrau » qui rentraient dans leurs foyers. Toute la population était réunie devant la cathédrale, sur la petite place, devant la gare et dans les ruelles avoisinantes qui descendent au Rhin. Puis le dernier soldat ayant passé le Rhin, la population de Cologne rentra chez elle pour en sortir quelques jours après avec un visage aimable, mais conforme aux circonstances.

L'attitude des Allemands était correcte, sans bassesse ni hostilité. Beaucoup de gens, parmi les alliés, ne virent l'Allemagne qu'à travers le monde spécial des filles et des commerçants louches qui espéraient vivre sur l'argent de poche de l'armée d'occupation. Ces gens se retrouvent partout dans le monde. Il semble même qu'une force inconnue les retienne dans des endroits merveilleusement secrets, jusqu'au moment où les événements font appel à leurs silhouettes décoratives.

Je me souviens qu'au début de la guerre la compagnie à laquelle j'appartenais passa en gare de Meaux, tout de suite après la bataille de la Marne. Un spectacle extraordinaire nous glaça les joues. Il y avait là, rangés sur le quai, des individus : hommes, femmes et jeunes gens dont les visages étaient comme de la chair de bêtes qui vivent dans les caves. Une déchéance livide et molle interdisait de les toucher. Il était impossible de fixer l'origine des individus de cette bande. Quelque chose de plus effrayant que le crime les parait d'un inexprimable reflet qui pouvait être celui des pestes anciennes. Il paraît que ces individus avaient été pris sur le champ de bataille, du côté de Vareddes, je crois, en train de ramper pour dévaliser les morts.

Je n'avais jamais vu auparavant de tels personnages ; c'est qu'apparemment il n'y avait pas de morts à dévaliser sur des champs de bataille. La fonction créant l'organe, ils apparaissaient à leur heure, qui avait dû sonner le rassemblement de l'épouvantable cohorte dans les rues d'une ville dont les maisons les protégeaient contre la lumière des jours paisibles.

En Allemagne, je vis dans certaines rues de Cologne, de Coblenz et de Wiesbaden des fantômes qui portaient sur eux toutes les apparences de la désagrégation sociale qui suit les grands cataclysmes. Ils rôdaient autour des soldats, la nuit venue. Des filles les accompagnaient, qui souvent étaient jeunes, mais qui portaient toutes sur leurs épaules des têtes de goliard lépreux. Je vis une douzaine de ces individus, le soir que nous entrâmes à Colmar, en Alsace, la fameuse nuit où un grand magasin flambait devant nos soldats silencieux.

***

Cologne est la dernière grande ville de la Rhénanie. Si l'on revient à Wiesbaden par l'autre rive, on fait un voyage d'une beauté émouvante, à travers des forêts où Gottlieb, le musicien, jouait avec le vent et les sapins, semblables à des tuyaux d'orgue selon l'image classique. Il est difficile de pénétrer en étourneau dans une forêt allemande du côté d'Ems et de Nassau. Un chien noir, qui dut apparaître au docteur Faustus, escortait la torpédo qui suivait la route en montagne pour aller rejoindre le Taunus, ce paradis des chasseurs.

La nature est ici, grâce à la protection des hommes, peut-être, comme un parc où les bêtes les plus élé-

gantes se promènent, bondissent et paissent l'herbe sans craindre le chasseur et l'épouvantable clameur des trompes de chasse qui fait palpiter les flancs des cerfs et des biches.

Je pense qu'il est difficile de tirer un coup de fusil sur des bêtes aussi confiantes. Je retrouvais ce spectacle charmant qui nous éblouissait un peu sur le Mein quand nous l'explorions dans la direction de Francfort, à bord d'une canonnière poussive à fond plat qui pouvait faire dix kilomètres à l'heure en risquant l'explosion de ses chaudières.

Des vols de cigognes passaient au-dessus de nos têtes, et tout autour de nous sur l'eau, peu émues par le long tube d'un « cent » de marine, d'accortes poules d'eau nageaient par bandes au milieu de canards sauvages qui tournaient tous la tête du même côté, au commandement. Une paix extraordinaire régnait sur le fleuve et sur les bêtes du fleuve. Nous regardions les évolutions de ces charmants personnages. Personne ne parlait, ce qui paraissait cependant inévitable, du beau « doublé » qu'on pouvait faire.

Le Nassau est ainsi peuplé de gentils lapins un peu freluquets qui se débarbouillent sans crainte entre deux touffes de serpolet. Quand ces lapins, pour une raison ou pour une autre, pénètrent tout à fait dans l'intimité familiale des hommes, on leur met une faveur autour du cou et les petits enfants les portent dans leurs bras pour qu'ils ne se salissent pas les pattes. Mais jamais ils ne connaissent la cuisante horreur de la terrine où l'on fabrique des pâtés.

Ems est au centre de cette félicité sylvestre. C'est une ville rose et verte, joliment sablée, où

l'on pourrait vivre une existence en marge de tous les phénomènes qui composent l'existence d'un homme. Rien n'est plus reposant et plus près de cette sentimentalité excessive, qui est celle de Werther et qui devient charmante quand on est certain d'en éliminer les effets au moment même que leur danger apparaît. Tout ce pays constitue un décor tel que l'imagination peut en créer, et qui est encore plus émouvant pour un étranger que pour un Allemand. Y vivre, à l'abri des méfaits sournois du romantisme, à mon avis, peut être considéré comme une sorte de récompense.

Cette partie du Taunus qui, un peu plus bas, entoure Wiesbaden semble appartenir également à l'irréalité des rêves heureux. Rien de fugitif n'existe qui puisse faire douter de la valeur matérielle d'un pays dont les divisions administratives du territoire ne sont pas des cantons ou des communes, mais des lieder, des ballades et des chansons que les diminutifs en *chèn* adoucissent jusqu'à la confusion.

Tout cela pour aboutir à Wiesbaden.



Il vaut mieux, afin de goûter la prétentieuse mélancolie de cette ville de plaisirs moites, prendre le tramway n° 6 à Mayence, qui traverse Castel, Biebrich, et qui, le long d'une route désolée, inachevée, file à toute vitesse au milieu de quelques guinguettes et terres de maraîchage, avant de faire son entrée dans Wiesbaden. On est tout d'abord surpris par l'indigence des jardins de la Kaiserstrasse à son début, près de la gare. Mais tout s'arrange

et la grande ville neuve apparaît, avec ses luxueux magasins, à cette époque à peu près vides, ses palaces négligés et le magnifique Kurpark autour du Kurhaus déclassé.

Cette grande cité pour millionnaires d'avant-guerre offre son luxe qui se démode vite et ne se relèvera jamais de cette disgrâce. Le désordre n'est pas apparent, mais, dès qu'on veut bien s'en donner la peine, on le découvre dans tout ce qui nous entoure.

Ceux qui se font photographier en marchant vite le long de la Taunusstrasse ou de la Wilhelmstrasse devant le théâtre, n'inscrivent plus leur adresse dans le gotha. Les vitrines des photographes sont, à ce sujet, presque émouvantes. Des petites femmes, potelées et rieuses, marchent d'un pas décidé au milieu d'un groupe de jeunes officiers imberbes. Quelquefois un grand et blond matelot en veston de cuir, les rubans du bonnet flottant au vent, se joint à la bande. Il porte, lui aussi, les lettres d'or d'une section bolcheviste. Les aviateurs triomphent. Les plus belles filles sourient d'orgueil à leurs côtés. Beaucoup d'officiers de marine, l'un d'eux en grande tenue, avec le poignard au côté. Toutes ces photographies furent prises quelques jours avant l'arrivée des Français.

Les séries nouvelles sont encore plus décevantes. Les femmes qui se font photographier sur la Taunusstrasse sont de petites ouvrières qui sourient, elles aussi, à des jeunes gens démobilisés et qui finissent d'user des uniformes que quelques boutons de corrozo transforment en vêtements civils.

Au coin de toutes les rues, un soldat mutilé vend des boîtes d'allumettes marquées d'une croix rouge.

La plupart sont encore coiffés du calot caractéristique de l'infanterie allemande. Dans les cafés où fréquentent les officiers français, des « Schwester » en gris passent de table en table et vendent des boîtes d'allumettes timbrées d'une croix rouge : « Pour les blessés de la guerre ! » Ce sont pour la plupart de jeunes officiers de tirailleurs à fourragère. Les officiers deviennent de plus en plus décoratifs, surtout dans les troupes en kaki.

Les vitrines des grands magasins d'objets d'art, de porcelaines et d'articles de voyage sont assez séduisantes. Les commerçants ont placé dans leurs vitrines tout ce qu'ils possédaient. A l'intérieur, il n'y a plus que des cartons vides sur les rayons.

Les palaces sont réquisitionnés et ceux qui ne le sont pas paraissent à peu près vides. Des larbins serviles et narquois contemplent en échangeant des commentaires la ruine de cette ville d'eaux célèbre. Des femmes de la rue couchent pour une nuit dans les appartements réservés de l'empereur d'Autriche ou du schah de Perse. Les tapis ont été salis en un clin d'œil, les ascenseurs ne fonctionnent pas, les cuvettes des lavabos sont fêlées. Il n'y a plus de savon. Il faut emporter son savon toujours avec soi, dans la poche-revolver de sa culotte de cheval.

Au crépuscule de la nuit, des pédérastes à têtes de veau rôdent comme des hyènes édentées dans les boulingrins du Kurpark. C'est gai.

La population sympathique est celle des faubourgs. Les ouvriers sont blêmes et doux ; beaucoup d'entre eux sont comme des Christ, encore plus misérables que le Galiléen. Ils ressemblent à des Christ qui se seraient fait la tête de Hugo Stinnes.

V

Spire est la capitale de la Bavière Rhénane. La ville est bâtie au bord d'une toute petite rivière, la Speyerbach, qui va se jeter dans le Rhin derrière le joli jardin de la cathédrale admirablement conforme aux goûts des émigrés de 1789. La vie de Spire est peu exubérante. Elle tient à l'aise dans la Maximiliamstrasse, entre la vieille porte et la place de la Cathédrale. Dans la Ludwigstrasse il y a une petite place tout à fait paisible entourée de maisons à deux étages avec des volets vert d'eau. Il ne faut pas une grande puissance d'imagination pour l'animer. Elle est bâtie pour servir de cadre à des uniformes du premier Empire, des uniformes blancs avec des passepoils verts, des plastrons noirs et des nids d'hirondelles pour les tambours.

Un bourgeois de Spire est un personnage qui peut servir de titre à un roman. Il peut se laisser estimer par l'observateur quand il traverse lentement la Königs-Platz. Cet homme sait jouer de la flûte. Il fait également intervenir les fantaisies du diable dans sa vie, réglée et méthodique comme celle d'un chonomètre. Le soir, un peu avant le souper, il rejoint d'autres bourgeois dans cette auberge de la

Ludwigstrasse qui possède encore une porte cochère pour laisser passer des diligences pleines à craquer. Il fume sa pipe dans la salle basse devant sa chope de bière et commente avec le maître de poste, le bourgmestre et le médecin, les événements dont le détail a été rapporté par le colporteur qui vend des almanachs et l'histoire de Till Ulenspiegel, imprimée dans un petit livre à couverture bleue. Parfois le pas cadencé d'un soldat fait tourner toutes les têtes. Il passe sur le trottoir, frôle les fenêtres de l'hôtel. Il porte le grand habit bleu et le bicorne de fantassin de la République française.

Aux environs de Pirmasens, Madame Thérèse retrouve les tambours de son bataillon, le commandant à épaulettes de plomb et le grand brave homme de médecin qui ressemble à Henri Heine. Rien n'était changé, il y a dix ans de cela.

Des soldats de l'infanterie coloniale guettaient les bolcheviki qui, disait-on, venaient de Mannheim. Il y avait un petit poste au bout de la Schiffbrückenstrasse avec une mitrailleuse confite dans la graisse. De ce petit poste, on pouvait contempler le Rhin qui coulait dans une plaine assez morne, complètement écrasé sous un ciel gris souris clair. De l'autre côté du Rhin, sur la fameuse rive où les bolcheviki rédigeaient des tracts, des roseaux protégeaient ce mystère que rendait plus émouvant l'envol d'un canard sauvage ou d'une poule d'eau.

J'aimais à parcourir les environs de Spire dans la direction de Landau et de Pirmasens. La forêt et la montagne protègent de charmantes vallées, où les villages sont tels que les livres ont pu nous en donner, non pas l'image, mais la chaude et réconfortante impression de paix. La guerre est ici,

malgré tout, très proche et vivante, mais elle ne laisse qu'une impression perverse — pourrais-je dire de bien-être — comparable à la sensation que l'on éprouve quand il pleut ou qu'il neige sur le toit d'une maison bien chauffée et bien close.

Tout près de Spire, à Schifferstad, on pouvait à la rigueur apercevoir, mais en fermant bien les yeux, Heidelberg et ses mœurs estudiantines.

***

J'ai habité Ludwigshafen pendant près d'un mois. La ville n'était pas sans intérêt, mais tout l'intérêt que l'on pouvait éprouver en vivant à Ludwigshafen, dans un hôtel situé à l'angle de la Ludwigstrasse et de la Kaiser-Wilhelmstrasse et tenu par un monsieur sournois et grossier, se reportait sur le Rhin et sur le pont qui reliait Ludwigshafen à Mannheim. Ce pont était fermé par une palissade en planches. Devant cette palissade il y avait un tirailleur qui montait la garde.

Je n'avais pas le droit de passer le pont. Je me contentais de fumer une cigarette devant les belles villas qui bordent le Rhin. J'apercevais de loin le château grand-ducal, qui paraissait mort. Quelquefois un drapeau rouge flottait sur ses toits. Plusieurs fois j'entendis crépiter une mitrailleuse lointaine. De ma rive je pouvais voir très distinctement un type qui, tous les jours à la même heure, venait jeter sa ligne dans le Rhin.

Quand on apercevait le drapeau rouge et qu'on entendait la cadence lente d'une mitrailleuse Maxim, on tendait une oreille surexcitée, prête à capter docilement tous les faux bruits qui sont, en

général, ce qu'une aventure comporte de plus séduisant.

Les plus belles histoires de guerre furent celles qui naquirent d'une surexcitation passagère et qu'un décor, parfois très subtil, se chargeait d'amplifier. La majeure partie des histoires d'espionnes fusillées sont fausses, mais elles sont plus émouvantes que le reste. C'est ce que l'on ne voit point et surtout ce que l'on ne *vit* pas qui émeut le plus profondément.

On disait qu'à Mannheim les bolcheviki étaient maîtres de tous les « blocs » qui composent cette ville construite en damier. Ce n'était pas vrai. Cependant nous nous agitions autour de deux batteries d'artillerie coloniale qui se déplaçaient, et, sans en être convaincus, nous faisions semblant de croire (quelques autres et moi) que la marche en avant allait recommencer.

Je reviendrai sur la présence des bolcheviki au bord du Rhin, dans un autre chapitre. Les révolutionnaires armés, les matelots et les faux matelots et les lourds camions automobiles garnis de mitrailleuses furent autant d'éléments nouveaux qui rajeunirent le romantisme rhénan.

Cette barricade de planches qui obstruait le pont de Mannheim excitait singulièrement la curiosité, je ne dis pas des soldats, mais de ceux qui, n'étant plus soldats, se faisaient une idée plus séduisante d'une marche en avant, je ne sais plus d'ailleurs pour quel motif. Probablement en mesure de représailles analogues à celles qui nous firent occuper Francfort, Düsseldorff et le bassin de la Ruhr.

Ludwigshafen, en dehors de ses usines où l'on

fabrique des couleurs à peu près inimitables, n'est qu'une tête de pont, un tapis où l'on peut s'essuyer les pieds avant d'entrer dans Mannheim. C'est la division marocaine qui occupait cette partie du territoire rhénan. Les hommes de cette division étaient corrects et bien disciplinés. On interdisait de leur vendre de l'alcool, ce qui eût tout gâté. A Ludwigshafen il y avait un dancing où les Américains de l'Y.M.C.A., les poches pleines de dollars, trustaient toutes les fillettes légères avec une facilité insolente. Ils les promenaient à toute allure dans leurs petites « Ford » à pannes facultatives. Ces petites jeunes filles étaient candides d'aspect. Elles portaient des robes qui descendaient à mi-mollet et ressemblaient à la « Fromme Helene », la petite héroïne de W. Busch, qui fût brûlée vive à cause de sa mauvaise conduite.

On retrouve souvent la « douce Hélène » sur les bords du Rhin. C'est une petite jeune fille blonde aux yeux tendres et gais. Il y en a d'autres dans la direction de Coblenz qui portent les cheveux courts comme les garçons — c'est-à-dire comme les garçons qui se font raser le crâne de très près. Par comparaison les filles ont des cheveux longs. Beaucoup d'entre elles s'affublent de lunettes rondes. La mandoline en bandoulière et par rangs de quatre, filles et garçons, le sac sur le dos, s'en vont réglementairement faire du camping dans les arbousiers mélancoliques du rocher de la Lurleï ou dans les belles forêts du pays de Nassau.

Ceux qui chantent des chœurs alanguis sur les bateaux qui promènent les touristes, de Mayence jusqu'à Coblenz et Cologne, sont d'une autre essence. Toutes ces jeunes filles sont très différentes

des jeunes filles du peuple et des petites paysannes des bords du Rhin. Celles-là sont de vraies jeunes filles, courageuses, honnêtes et souvent très spirituelles. Elles aiment la danse.

On peut dire qu'une des principales conséquences de la guerre fut d'imposer les danses américaines à la plupart des pays d'Europe. Cependant en Allemagne les jeunes filles ne connaissaient ni le fox-trot, ni le tango. Elles dansaient par tradition de race, comme devait danser Adèle quand elle alla sur le Pont du Nord avec sa ceinture dorée. Quelques évaporées seules, déniaisées par des soldats ou des officiers américains, commençaient à suivre le rythme du jazz, en même temps qu'elles apparaissaient, toutes, les mollets bien pris dans des bas de soie.

C'est cet amour de la danse qui poussait les jeunes filles à se damner pour franchir le barrage d'Hœchts, un peu avant Francfort. Les fêtes de la mi-carême approchaient. Des bals éblouissants et pleins d'attraits sentimentaux allaient allumer leurs feux aux quatre coins de Francfort sous l'œil d'Hermann Weindel, préfet de police, et des fameux matelots de la « Marine abtg F-a-M. ». Les filles trépignaient d'impatience devant le soldat d'infanterie bleue qui barrait la route, jugulaire au menton. Elles piaffaient, croyaient entendre les violons de l'orchestre s'accorder et gémissaient : « C'est déjà commencé! »

A Francfort le *Carlton*, devant la gare, suait sous ses lampes de grosses gouttes de diamant. Une belle juive blonde, qui précédait des lieutenants feldgrau en uniforme, jouait pour elle-même un film qu'aucun opérateur n'était là pour tourner.

D'autres jeunes femmes, au visage assez patri-

cien, envoyaient, dans un geste canaille, des boulettes de pain dans le dos d'un officier de marine mon voisin. Une bonne odeur de thé se mêlait au parfum des femmes. Par les grandes baies vitrées, des ombres passaient à travers la pluie et bondissaient sur l'asphalte de la place qui reflétait les lumières comme un fleuve. Devant ce hall illuminé, dont l'insolence paraissait excessive même à des hommes qui, comme nous, n'avaient pas à se mêler de toutes ces choses, des enfants allaient et venaient sur le trottoir tels des louvetaux dans une rue grillée. Un calot ou une casquette de soldat coiffait leur tête trop grosse pour leur cou. Ces jeunes loups faisaient prévoir les terribles bandes de gosses moscovites dont Ilya Ehrenbourg fit les trois cent mille personnages d'un livre terrible.

Tous les films qui suivirent Caligari furent tirés de cette époque. C'est le dancing de la *Rue* de Carle Grüne ; Egede Niessen, c'est la femme blonde du *Carlton* qui est à cette fête inquiète ce que la lampe est à une pièce peuplée de livres. C'est aussi le dancing de la *Rue sans joie*, deux minutes avant que n'apparaisse sur l'écran cette légère fumée qui surprend, affole et finalement bouscule tout le monde : les hommes, les femmes et le jazz vers les sorties de secours.



J'ai gardé de cette époque l'image essentielle qui, pour moi, doit servir de point de départ aux révoltes dotées d'une importance sociale. Mais pouvons-nous, en France, comparer notre misère — quand il y a misère — à celle de ces pays qui virent passer le troisième cavalier de l'Apocalypse lorsqu'il por-

tait en présent la famine au peuple qui fuyait devant lui ?

Il faut avoir faim pour éprouver le besoin de transformer un monde. L'Allemagne n'eut pas assez faim. On ne crée une mystique nouvelle qu'aux dépens de sa propre graisse.

Aux portes de Francfort, livrée aux masques, les filles des usines enfermées dans la zone d'occupation lamentaient leur sort et se tordaient les mains. Il est inutile de dire que ce n'étaient pas celles qui avaient des enfants.

A la fin d'un bal, probablement, la chevelure lumineuse de la femme du *Carlton* s'éteignit et la nuit dispersa les masques ou, peut-être, les fit mourir d'embolie. On n'entendit plus parler de ces fêtes que les matelots troublaient parfois, quand des indicateurs de police les mettaient sur la piste d'une cérémonie dédiée à cette curieuse glorification du nu qui sévissait alors en Allemagne.

L'idéal, pour quelques-uns, c'était d'être professeur de chimie d'abord, et ensuite de se promener nu sur la neige, les pieds toutefois chaussés de bottines à boutons.

J'ai chez moi la photographie d'un honnête professeur barbu. Il est nu dans son cabinet de travail, nu devant son dictionnaire et ses papiers, mais comme il s'est assis sur une chaise cannée, le fond de la chaise lui a gaufré en rouge la totalité des fesses.

Peu à peu, après la disparition des bals, tout rentra dans l'ordre. Il y eut bien encore la bagarre de l'hôtel de l'Éléphant qui fit tomber en faiblesse les élégantes femmes de chambre du *Carlton*, mais j'ai déjà parlé de cette affaire en son temps.

VI

Les éléments du fantastique rhénan sont d'une telle évidence, qu'ils réduisent la plupart des écrivains à un dénominateur commun. On en trouve quelques traces dans les premiers paysages de Dürer. Sa présence se manifeste seulement, grâce à la complicité des eaux, des montagnes et des bois, et d'un rien de cachottier par quoi les hommes, dans cette contrée, dissimulent les curieuses manifestations de leur fantaisie.

Ce fantastique rhénan, qu'une nature modifiée par l'orgueil et les besoins de l'homme dissimule dans chaque parcelle de vie quotidienne, sut toujours choisir d'admirables personnages qui le transportèrent de chaumière en chaumière, de cabinet de travail en cabinet de travail. Ces colporteurs du Malin changèrent d'aspect avec la mode. Mais ils descendent tous d'un golem puissant, en feutre rembourré de son, que chaque écrivain allemand nourrit d'encre et de papier buvard dans la cellule la plus secrète de son cerveau. Souvent le petit maître despotique de la fantaisie clandestine peut s'offrir au visiteur sous une forme visible et palpable.

C'est tantôt une mandragore biscornue et infernale, ou une poupée doucereuse qui emprunte souvent toutes les grâces de l'Italie mise à la mode par des voyageurs de Munich, qui sert d'intermédiaire entre le Diable, chef de l'Académie des Belles-Lettres intimes, et l'écrivain qui se morfond derrière ses doubles fenêtres, ouvertes sur une Rheinallee quelconque.

Il est difficile de vivre quelques semaines au bord du Rhin sans choisir, pour soi-même et pour l'explication de certains troubles, un golem familier.

La *Mandragore* d'Achim d'Arnim, — je reviens toujours à ce conte fantastique que j'aime particulièrement — est plus essentielle à mon goût que toutes les figurines humaines d'Hoffmann.

On dénichait cette mandragore à la nuit. Et pour qu'elle fût consacrée, il fallait qu'elle naquît de la semence d'un pendu. A l'époque où la mandragore exerçait toute son influence sur la littérature du temps, les pendus n'étaient point si rares que chacun ne pût espérer s'approprier ce navet diabolique.

J'ai trouvé chez un brocanteur de Mayence une mandragore avec tous ses papiers, mais je ne l'ai pas achetée, parce qu'elle ne me paraissait pas authentique. Elle ressemblait à un radis noir légèrement modifié par un astucieux marchand.

Par contre, j'ai trouvé dans la Luisenstrasse, à Wiesbaden, une petite boutique assez coquette, un peu comme une boutique de marchande de frivolités. Une jeune vendeuse régnait sur tout un peuple de pantins extraordinaires, très intelligents, très compliqués et gonflés d'histoires, de maléfices et de son. Il y avait là un court petit bonhomme en boule avec un capuchon en bure et des oreilles

de lapin, d'un vert frais de laitue ; un bourreau écarlate avec une tête de nègre dont la bouche entr'ouverte ne montrait que deux dents : l'une en ivoire et l'autre en or. Une petite dame vêtue d'une robe de soie puce montrait un visage de papier mâché et une cuisse touchée par la seringue de Pravaz. Il y avait aussi un vieux petit monsieur, de mise modeste, si simple et si discret que personne ne remarquait son pied fourchu et la longue queue de vache qui soulevait à peine les pans de sa redingote. Il y avait Petrouschka qui tenait dans une cage son âme populaire. Il était coiffé par erreur d'une casquette de soldat allemand, que l'on changea par la suite contre le calot bleu de l'infanterie française. Je vis également dans le fond de la boutique un gros valet de bourreau qui sentait le paysan et qui penchait un front studieux, orné de trois verrues en velours, sur une bible qui contenait des cigarettes Batcharis. Au milieu d'un groupe de poupées plus communes cherchant à reproduire les éléments à longs cheveux raides d'un jazz-band romantique, j'aperçus le golem que j'étais venu chercher. C'était une sorte de fou à tête de bois, à cheveux bleu clair. Il était coiffé du bonnet de laine des fous. Son costume se composait d'un hoqueton de laine jaune qui lui donnait l'air d'une chauve-souris citron quand il étendait les bras. Ses longues jambes, tels deux serpents, étaient logées dans d'étroites grègues en soie jaune pâle. Tel je le vis, tel je l'achetai — plus de cent francs — et tel Chas Laborde le dessina un jour chez moi.

Jusqu'à présent, ce pantin ne m'a pas dominé. Je n'exagère son importance qu'à certaines heures de la nuit quand je travaille. Il est extrêmement

bon conducteur des forces qui relient Mayence, Bonn, Coblenz, Düsseldorff, Francfort et Bacharach à quelques écrivains, qui retirent un certain profit de cette communication souvent fortuite.

Du jour où j'entrai en possession de ce pantin, il me sembla que la ville de Mayence, par exemple, me révélait toute cette vie d'apparences que je sentais confusément sans pouvoir les définir.

Tous ces pantins étaient profondément émouvants, en ce sens que leur fantaisie prenait son point d'élan dans un détail humain parfaitement observé et traduit. C'est ainsi que mon fou de laine jaune était construit de façon à pouvoir reproduire assez facilement les tics familiers de son maître, particulièrement aux heures de découragement.

L'apprenti bourreau, lui, donnait, avec sa grosse tête de bœuf, l'impression oppressante d'un crâne plein d'idées quelconques, mais qui ne peuvent pas sortir et s'exprimer par des mots.

J'achetai ce golem, comme un conquérant achète l'honneur d'une ville en faisant entrer le soir sa plus belle fille dans son lit. Il passait la nuit assis dans un fauteuil devant la fenêtre. Les passants qui l'apercevaient le montraient du doigt sans méchanceté. Mais il ne leur communiquait pas cette sensation de répulsion qui, par la suite, éloigna de lui la plupart de mes amis.

Aujourd'hui ce golem vit à la campagne. Les paysans qui l'ont vu le détestent. C'est, pourtant, un personnage élégant, avec quelque chose d'un peu inquiétant, quand on se laisse aller aux images qu'il crée avec abondance et que mon chat n'est pas le seul à voir. En ce moment, il est minuit, ce

golem est assis, jambes de-ci, jambes de-çà, sur un haut-parleur qui ressemble à la réduction d'un tombeau napoléonien. Il ricane tout doucement dans la pénombre. C'est parce qu'il entend un comique de Langenberg chanter quelque chose que je ne comprends pas.

L'embaumeur inconnu qui prépare des momies d'Indiens de l'Amérique du Sud et qui réduit des têtes humaines à la grosseur d'un poing fermé, pourrait, en vivant au bord du Rhin et en exerçant cette industrie, aujourd'hui périmée, préparer des figurines infiniment plus inquiétantes. Le Rhin m'inspirera peut-être un roman d'observation, un brave roman psychologique dont tous les personnages vivront réduits au dixième et boucanés pour l'éternité. Ce livre serait à l'échelle du fou que je possède et je pourrais aussi lui faire jouer un film, où je n'interviendrais qu'afin de constater la véracité des faits.

***

La guerre, et l'occupation étrangère qui suivit la guerre, ne firent qu'accroître tous ces éléments d'un fantastique extrêmement souple et comme studieux, un fantastique qui ne demande qu'à apprendre et à se perfectionner.

Je laisse volontairement de côté tous les lieux communs de la nature rhénane : les bourgs sur leurs roches, la Lurleï, les juifs, les bassets nommés Nùni ou Jacob, et tout l'éblouissant cortège de la tétralogie. Tout ceci est usé et ne peut plus servir. La nature sauvage, celle qui abritait les elfes, les gnomes et les kobolds, quand les eaux donnaient aux ondines

une hospitalité glacée, est également inutilisable.

Il faut rechercher dans l'œuvre de George Grosz ce romantisme extraordinaire que l'Allemagne ne cesse de produire, lorsqu'elle mêle ses pensées secrètes à son pittoresque national, même le plus récent.

George Grosz, qui est un Allemand extrêmement pur, a parfaitement compris ce que l'on pouvait écrire ou dessiner sur un paysage d'usines baignées dans une atmosphère qui est toujours celle qui conférait, il n'y a pas plus de cent ans, un pouvoir maléfique aux mandragores, cette plante qu'on exporte si difficilement.

Une mandragore est en Allemagne une mandragore ; transportée en pays latin, elle devient une racine qui n'est même pas comestible. Les Allemands et les Latins n'y peuvent rien. Pour ma part, j'aime mieux employer le mot mandragore en lui gardant toute sa puissance de création cérébrale. Si j'arrivais, à force de sang-froid, à ne voir dans une mandragore qu'une racine à tête de pipe, je me priverais de la satisfaction d'écrire sur un sujet qui peut en entraîner d'autres.

Achim d'Arnim fut un conteur d'histoires fantastiques qui sut prêter aux objets qui l'entouraient une importance et une puissance d'action dont le premier résultat fut de multiplier ses sensations. En donnant un volume à chacune de ses créations imaginaires il les convertissait aux lois de la géométrie dans l'espace, qui ne deviennent divertissantes que dans certaines conditions. Un cube peut inspirer à un témoin l'idée d'un meurtre. Tout dépend de l'atmosphère que l'écrivain a su créer autour de ce cube. Une simple boule de cire peinte en blanc,

posée sur un drap blanc maculé d'une large tache de sang, le tout éclairé par une chandelle dressée sur une table vulgaire ronde et à rallonges dans une chambre de bonne, vide, au vingtième étage d'un gratte-ciel abandonné, peut également créer une impression de malaise.

A Hambourg, par exemple, cette création surgirait toute seule de la pensée. L'atmosphère de Hambourg offrirait le drap, le sang, la chandelle, la table, la chambre et le gratte-ciel, d'où l'on aperçoit le shupo à la porte de San Pauli.

C'est avec des créations semblables, que l'on respire avec l'air du pays, qu'Hartmann le Boucher, un romantique de fraîche date, put développer un horrible film assez difficile à tourner.

Une vie criminelle comme celle de Hartmann, le Boucher de Hanovre, n'était réalisable qu'en Allemagne. Il n'y a pas plus de criminels dans ce pays que dans les autres pays, mais le crime se colore ici de cette parure romantique que les décors de l'époque modifient. Un long mur qui longe une cour voisine vide est plus terrifiant — si cela sert de cadre aux évolutions d'une brute humaine — que toute la Forêt-Noire, même peuplée de brigands armés de pistolets automatiques. George Grosz fut le premier peintre qui comprit l'importance des détails décoratifs d'une grande ville, dans le goût maladif et immonde de certains hommes pour le sang humain. Une tache de sang humain, aperçue par hasard sur le seuil d'une porte que l'on ouvre par erreur, est malheureusement plus terrifiante que tout le sang répandu pendant la guerre.

Les Allemands connaissent à merveille, et peut-être à leur insu, l'art de mettre une tache de sang à

l'endroit précis où le cauchemar va commencer.

Certaines jeunes filles de Mayence semblaient prédestinées à la mort violente et aux bêtises érotiques qui avilissent un cadavre. Et que dire des vieilles rues de Hambourg, de Hanovre et de Bacharach où les juifs, dit-on, égorgeaient les enfants? Mais cette histoire est trop ancienne pour être exploitée. Elle ne rentre plus dans le cadre nouveau de la terreur.

J'ai connu dans une Weinstube de Mayence un client qui portait sur des épaules d'athlète un visage flamboyant d'idiotie. Comme tous les idiots, il agitait dans son crâne un monde d'images extraordinaires, mais dont la vue était bien interdite au public. Tel devait être à Hanovre le romantique Hartmann, quand il pétrissait comme un chat les poignets fragiles de la petite Dorchen, sa concubine intermittente.

VII

Quand je suis revenu à Mayence, il n'y a pas longtemps, les vedettes des mers de Flandre n'étaient plus là. Le commandant Fernet surveillait le grand fleuve à bord d'un bateau allemand à l'usage des touristes. Quelques modifications évidentes l'avaient transformé en navire de guerre fluviale. Les matelots qui l'habitaient étaient vêtus de neuf et ne pouvaient plus se comparer aux équipages des vedettes, dont le costume se ressentait d'un assez long séjour dans les tranchées. Quand on était reçu à bord, c'était sous le signe de la courtoisie la plus cordiale et la plus lettrée.

Je suis venu reprendre une chambre sur la Rheinallee, dans cet Hôtel de Hollande que j'avais habité quelques années auparavant. Un jeune Français, Charles Biles, en assumait la direction. Le portier était le même, assez philosophe, comme tous les portiers d'hôtel. Rien ne semblait changé en apparence.

Dans les tramways des femmes d'officiers français, de la coloniale ou des tirailleurs, se donnaient des conseils de broussardes. Le jour de mon arrivée la gare était pleine de recrues dépaysées qui venaient rejoindre leurs régiments.

Il me fallut quelques jours pour accorder mes souvenirs, et retrouver le fil cassé qui pouvait encore me conduire à travers Mayence telle que je l'avais vue la première fois. Tout était bien en place. Rien n'était dérangé, mais une atmosphère nouvelle anéantissait à peu près la personnalité de la ville.

Cette coloration fragile s'accommodait des événements.

La plupart des jeunes filles du peuple étaient coiffées à la garçonne. Les modes de Paris triomphaient dans toutes les boutiques de frivolités. Elles avaient mis moins de temps à pénétrer dans Mayence que les modes de Berlin qui n'avaient pu vaincre les habitudes de cette ville si gentiment provinciale.

En temps normal, c'est-à-dire comme c'était avant la guerre, la présence des éléments qui donnaient à Wiesbaden sa qualité ne parvenait point à troubler cette population paisible de jeunes filles en robes blanches, aux longs cheveux nattés.

Je ne pense pas que ce soit l'influence française qui soit responsable de cette transformation. C'est une conséquence de la paix, sans doute. Toutes les filles de province et de village se sont fait couper les cheveux, et leurs robes sont encore plus courtes que celles des Parisiennes. De cette façon, elles ressemblent à des gigolettes peu fortunées pour théâtre de banlieue.

Depuis que nous occupons la Rhénanie, on peut dire qu'elle n'a plus d'importance au point de vue littéraire. Elle s'associe à l'occupation dans la mesure du possible, et le démon pervers qui lui imposait tant d'histoires secrètes et fragiles peut aussi bien s'être retiré sur les bords de la Loire. Je ne sais pas

où il se trouve, à vrai dire. Mais je suis certain que, s'il est à Mayence, il se cache parfaitement. Si Marguerite, celle qui permit au docteur Faustus de faire un si mauvais usage de sa fortune, habite encore entre Mayence et Cologne (peut-être à Düsseldorf), elle doit cacher cet enfant diabolique dans son armoire à chiffons. Naturellement, après la damnation de son amant, cette Marguerite, qui ne peut être qu'éternelle, dut regretter le personnage surnaturel qui l'avait déniaisée. Il me semble logique que cette jeune femme adopte un démon — Sologoub dirait mesquin, — pour lui parler de son amant et l'entretenir de ses qualités et de ses faiblesses. Il y a une vingtaine d'années, on pouvait encore voir cette belle fille au bras d'un dragon dans les prairies qui sont entre Biebrich et Wiesbaden. Aujourd'hui le charme est rompu. Ce que j'ai vu de plus surprenant à Mayence, pendant mon dernier séjour, c'est une bande de sept ou huit jeunes Bretonnes, des jeunes femmes de Plougastel qui étaient venues rendre visite à des fiancés, à des maris en service sur le Rhin. Elles se promenaient au bras de leur matelot, dans la Grosse Bleiche, et elles étaient extraordinairement émouvantes. Le soir, dans un petit café, à l'angle de la Löhrstrasse et de la Bauerngasse, j'entendis un accordéon qui jouait les airs de la Gavotte de Guémené :

J'ai vu Plougastel une fois,
J'ai eu du plaisir (bis)
Car j'ai vu mon bon ami
Porter la bannière.

Le dimanche, sur la Rheinstrasse, on pouvait voir des adjudants d'infanterie promener leur petite

famille en poussant une voiture d'enfant. L'armée française est la seule armée, parmi toutes les armées du monde, qui ne soit pas prétentieuse. Cela tient sans doute à ce qu'elle est extraordinairement mal habillée.

***

Le matin, avant le déjeuner, j'aimais à aller fumer une cigarette dans les bureaux de la *Revue Rhénane*. On les trouvait de porte en porte dans les combles d'un vaste bâtiment aménagé en collège et en musée commercial. En ce temps-là, c'était Bernard Zimmer qui, avec MM. Delage et Vialatte, présidaient à la confection de cette revue d'art. Zimmer et Vialatte avaient même établi un admirable système pour débarrasser les eaux du Rhin de leurs éléments romantiques. Il existait deux solutions : l'une qui consistait à écrire un roman et l'autre à fonder une société par actions. Je pense qu'ils ont dû choisir la première. Je crois également que Vialatte est en train d'écrire un livre sur Mayence, un livre que je voudrais déjà posséder dans ma bibliothèque.

L'âme française de la Rhénanie, c'est M. Tirard, le haut commissaire. Il habitait à Coblenz dans le palais, gardé par une compagnie de chasseurs alpins, les seuls Français qu'il fût possible de voir dans la ville, où l'élément américain dominait encore.

Devant la résidence de notre haut commissaire, une caserne d'infanterie américaine donnait asile à une fanfare énergique de l'Armée du Salut. Tous les soirs je pouvais entendre un chœur qui s'élevait jusqu'à Dieu sur un air de fox-trot. C'était charmant pendant une heure, mais à la longue cela finissait

par lasser, jusqu'à l'écœurement. La foudre ne tomba, d'ailleurs, jamais sur ce bâtiment.

Coblenz est une ville qui me parut toujours difficile à amadouer. Je pense qu'il fallut beaucoup de tact et une intelligence très sensible pour éviter des heurts qui, le premier sentiment de crainte passé, devaient assez fatalement se produire, pour mille raisons quotidiennes. Le haut commissaire Tirard a su représenter notre pays tel qu'il est, c'est-à-dire avec son équilibre séduisant et son goût sans phrases pour la liberté. Une collectivité de Français distingués a ceci de particulier, qu'elle inspire au décor et à la vie qui l'anime une certaine nonchalance un peu sceptique, mais d'un attrait contagieux. C'est la plus belle qualité de la race française que de rendre agréable un bloc de maisons, quelques fermes, deux ou trois lampes électriques, et un triste café où l'on peut mourir d'ennui en jouant aux dominos. Ce n'est pas tant que les Français soient plus agréables que d'autres hommes, sur cette vaste terre, mais ils savent rendre agréable l'endroit où ils vivent. Si l'on considère la marche de l'humanité et la réalisation à peu près inévitable d'un communisme intégral dans quelques siècles, il faut jouir sans fausse honte de ces derniers beaux jours. Ceci explique également qu'en dehors de tous les avantages que le change leur procure, les Allemands, c'est-à-dire les Allemands que j'estime, aiment à vivre en France, simplement parce qu'ils s'y trouvent bien, sans qu'il soit question d'aimer tous les Français pour cela.

Il y eut un moment assez bref, en 1918, où nous pouvions choisir entre l'Allemagne et l'Angleterre. Je crois que nous avons préféré l'Angleterre. Je ne

pense pas que nous puissions nous féliciter de ce choix. J'aime les Anglais en dehors de toute considération politique, parce que c'est une race qui, physiquement, me plaît. Mais j'ai pour l'Allemagne littéraire et artistique une très grande estime qui, naturellement, doit se changer en amitié quand le sujet le mérite. Le Français et l'Allemand se complètent autant que deux races peuvent se compléter. Seulement, ils n'ont pas encore su placer leurs démultiplicateurs sur les ondes qu'ils émettent. C'est une question de réglage, comme on dit en radiophonie.

La Rhénanie peut-elle être considérée comme un trait d'union entre les deux pays? Je ne le crois pas. Le meilleur moyen d'accorder deux peuples, c'est de faire appel aux intérêts de chacun. Il n'y a pas de sentiments en politique et rien n'est aussi dénué de sens que ces expressions : L'Amérique nous aime, notre sœur latine, le cœur de la France, etc...

Rien de tout cela n'existe. Il y a le pétrole pour l'Europe. Et après le pétrole, il y aura un autre produit essentiel.

L'amitié entre peuples n'est qu'une question d'individu à individu. Un Français peut être l'ami d'un Allemand. Un groupe de Français peut, à la rigueur, éprouver une vive sympathie pour un groupe d'Allemands dont les goûts sont identiques. Un ouvrier français peut aimer un ouvrier allemand, mais il ne saurait avoir de sympathie pour un « bourgeois » allemand, pas plus qu'il ne saurait en éprouver pour un « bourgeois » français.

Les liens les plus puissants qui puissent réunir deux peuples sont exclusivement littéraires et artis-

tiques. Ils sont d'ailleurs formidables et fragiles à la fois. Formidables parce qu'ils agissent sur la pensée internationale, et fragiles parce que le premier usinier venu peut les briser.

Les intellectuels ne sont que des forces cérébrales, et ces forces sont internationales. Elles ne tardent pas à devenir anonymes, quelle que soit la personnalité de celui qui les a émises. Elles s'utilisent au profit de tous comme l'air que l'on respire ou l'eau que l'on boit ; mais elles ne peuvent empêcher deux peuples de se battre. Un chef d'industrie, ou plus exactement un groupe de chefs d'industrie, dont la pensée est inexistante, peut déclarer ou arrêter une guerre. Un intellectuel, dont l'œuvre est indispensable aux conditions récentes de la vie humaine, ou un groupe d'intellectuels, quelle que soit son activité, ne peut ni déclarer la guerre, ni la supprimer. Les intellectuels ne sont ni assez riches, ni assez pauvres pour être puissants. Si un livre pouvait enrichir celui ou ceux qui le lisent, on se tuerait pour un livre.

Octobre 1927.

ROME

I

Les dieux ne m'attendaient pas à la gare. Mais je savais où les trouver. J'avais déjà vécu quelques mois à Rome en 1906, je crois. Dans ma mémoire flottait encore, à certaines heures, certains jours, l'odeur de fête des rues un peu frileuses qui m'avaient accueilli à la sortie du tunnel. Le train gelé se réchauffait devant un tendre soleil de faux printemps. Un soleil pour voyageur et qui réconfortait comme un verre de café chaud. A Bardonnèche le soleil, un soleil de février, était chaud, évidemment, mais d'une chaleur un peu surprenante, une chaleur conservée en bouteille Thermos. Des Alpini rougeauds et honnêtes, la plume au chapeau, les épaules couvertes d'un mantelet, battaient la semelle. Un milicien vêtu de noir, la carabine à la bretelle, grelottait devant une porte, derrière laquelle une sonnerie électrique ne pouvait plus s'arrêter. Voies ferrées toutes blanches, sans charbon. A perte de vue s'éparpillaient des potences qui supportaient des fils de haute tension. Un tapis de neige élimé et rapiécé couvrait le sol. Mais à cause du soleil, dont toute la chaleur avait été gardée artificiellement, des roses fleurissaient, des roses de crèche. Nous étions tous, à

flanc de coteaux poudrés de sel, des personnages de crèche. Il y avait, dans le train, trois rois mages venus de Hambourg. On aperçut bien les malles de la Reine de Saba, il y en avait soixante-dix, mais on ne put voir la reine qui était restée dans son wagon. Un bugle, assez loin, dans la direction d'une caserne alpine, sonna un air militaire, jeune et grave. Le gentil peuple d'Italie apportait ses présents qui sont toujours d'une invention merveilleuse. Tout ce que l'on peut créer d'inattendu et de désirable dans la mécanique de poche se trouve en Italie. Les appareils à servir le café chaud, à la portière même du wagon le long d'un quai, sont particulièrement ingénieux. Le bourdonnement de la force électrique court à travers toute la campagne. Toute la nature est enchaînée à des pylônes. Il est difficile de se sentir à l'aise dans un tel paysage ; il est difficile également de donner les raisons de cette gêne, car, dans l'état actuel de la science, comme on dit, ces raisons échappent à l'analyse des hommes.

Mais l'Italie du Nord, dans ce paysage de neige, électrifié, garde avec orgueil les traditions de la vie familiale qui presque toujours aboutissent aux plaisirs distingués de l'hospitalité. Les paysans italiens sont de grande race. C'est dans le peuple des campagnes que les éléments les plus nobles de la tradition latine se retrouvent et s'harmonisent avec les lignes classiques de la campagne romaine. Il est rare que les hommes naissent avec une âme vile dans un paysage dont la beauté est conforme à tout ce que la plupart des hommes désirent rassembler dans les limites de ce mot puissant.

Le peuple garde la ligne pure de sa simplicité. Cette attitude constitue sa force à peu près inatta-

quable. En Italie, en France, en Russie, dans tous les pays du monde, le peuple des campagnes constitue une force qui ne se soucie guère que de ses propres traditions quelles que soient les disciplines imposées par le gouvernement qui occupe le pouvoir. En Italie, ce fait est aussi remarquable qu'ailleurs. Les disciplines sociales ne sont faites et acceptées que dans les villes. Les révolutionnaires sont en général ceux qui obéissent le plus facilement aux lois qu'ils savent s'imposer avec une autorité qui me déconcerte toujours. Je ne pourrai jamais être révolutionnaire, car je sens qu'il ne me sera jamais possible d'obéir, du jour au lendemain, à des principes qui n'ont de valeur qu'au moment même où ils exigent mille sacrifices afin de les obtenir. Quand je suis fatigué, ce qui m'arrive un peu plus souvent qu'autrefois, il m'apparaît que l'existence d'un pâtre, qui garde encore quelques pensées qui le rendent décoratif devant un tel horizon, n'est pas si détestable qu'on ne puisse l'envier, afin d'entrer sans publicité dans le séjour des morts.

La terre latine est d'ailleurs, du nord au sud, dédiée aux morts. Ils sont honorés avec éclat. Les plus modestes tombeaux sont encore ceux des grands Romains, qui, pour s'être particulièrement distingués, appartiennent à l'histoire.

***

La plupart des villes italiennes, bien que leurs maisons soient sans cheminées pour se tenir auprès du feu et malgré une cordiale hospitalité publique, sont assez bien closes et l'étranger n'y pénètre qu'après avoir été présenté, tout comme en Angle-

terre. J'ai habité successivement Milan, Florence, Rome, Naples et Palerme. Je ne veux rester que sur mes dernières impressions, celles d'un récent séjour à Rome, il n'y a pas trois ans. En 1906, j'avais déjà visité cette ville, comme un vrai visiteur. Je possédais, malgré un long voyage en troisième classe avec de chics types pauvres et pittoresques, un guide système Baedecker qui me poussa sournoisement à l'intérieur de tous les musées. Une certaine éducation me contraignait également à ce pèlerinage. Je regrettais, cependant, mes copains les bersagliers de Vintimille qui, à cette époque, étaient vêtus d'un uniforme bleu marine. Ils habitaient dans la citadelle, tout en haut de la vieille ville. Dans la journée, précédés de quelques bugles, ils traversaient la ville à toute allure pour aller se reposer en plein soleil, sur la route de San Remo. Le soir, on se retrouvait à l'unique café-concert, près de la gare. Une chanteuse, coiffée du chapeau à plumes du régiment, chantait des chansons enthousiasmantes.

Les musées m'ayant fait perdre mon temps, pendant mon premier séjour, je me promis bien de les éviter quand je me retrouvai cette fois, et dans une toute autre situation sociale, dans la Via Ludovici, où j'avais retenu une chambre au Savoy-Hôtel.

L'Hôtel Savoie possédait un jazz-band, installé au pied de l'escalier central. De cette place il commandait le bar à sa gauche et le dancing à sa droite. De ma chambre, située au quatrième étage, j'entendais tous les soirs les airs les plus fameux venus d'Amérique pour conquérir l'Europe et particulièrement l'Italie, car les Américains aiment l'Italie. Le jazz jouait : *I love You*. Des Américaines dansaient avec de jeunes officiers italiens, dont quelques-uns

appartenaient à la cavalerie coloniale. Ils portaient un uniforme en drap beige, très clair.

Cette première soirée au rythme du jazz, je la passais dans mon lit parce que j'étais fatigué et que je voulais revoir la rue, la confronter en quelque sorte avec mes souvenirs, mais en possession de tous mes moyens. Soudain, le jazz se tut sur un suprême tremblement de cymbales. Je me rendis parfaitement compte que les musiciens rangeaient leurs instruments, endossaient leurs pardessus sans négliger de s'entourer le cou avec un cache-col blanc. Ils firent leurs adieux au barman. Et le silence de la rue pénétra dans l'hôtel subitement paré comme un sous-marin qui va plonger.

Il plongea sans gargouillements dans le passé. Un passé dont les fonds sont exploités par toutes les compagnies d'enseignement. Des richesses s'accumulaient parmi lesquelles le *De viris illustribus urbis Romæ* solennellement surélevé par les innombrables mains d'une foule internationale de jeunes fantômes, habillés selon l'usage de leurs collèges.

II

La rue romaine est correcte, sérieuse, bien pensante, comme une rue d'Orléans. Beaucoup de beaux enfants y circulent à l'aise, quelques-uns vêtus d'un uniforme noir, couleur de la jeunesse. En me dirigeant vers le Pincio je rencontre des enfants miliciens et des enfants prêtres. Rome ville de la jeunesse, jardin d'enfants sous un ciel immense et délicat que ne trouble aucune musique! Les erreurs populaires sont refoulées. Les chauffeurs de taxi gardent, cependant, une manière d'optimisme assez sceptique.

Toute la rue est grave, pénétrée par les disciplines d'une mission qui, en somme, parait adoptée par les plus énergiques. Toute la vie romaine est familiale. La rue ne convient qu'à des cortèges ou à des cérémonies officielles. Entre temps, Rome est une ville hautaine et distinguée où l'on s'ennuie quand on ne possède pas un appartement et une occupation qui s'associe étroitement à la présence de la ville.

Si l'Italie, depuis ces dernières années, a tenu à faire mentir cette réputation de gaîté, d'ailleurs charmante, dont l'attrait sentimental était si puissant, elle a parfaitement réussi.

Il faut vivre, ici, malgré l'avenir et ses espoirs

tourmentés, sous la tutelle des anciens. Les musées qui ne les laissent point sortir vident la ville, les veines de la ville, d'un sang généreux.

Il faut vivre le jour comme un pâtre contemplatif. Une auberge de la Voie Appienne réunit, pour l'ordinaire, devant une fiasque de grand vin ceux qui attendent la fin de leurs occupations pour prendre le train. Rome n'est pas une ville de passage. Pour pénétrer son charme, qui n'est pas discutable, il faut penser à la manière romaine. Il est plus facile de s'adapter à l'atmosphère de Londres, de Berlin ou de Paris. A Rome, un étranger est toujours un homme de trop. Si cet étranger n'est pas dépourvu de tact il ne tarde pas à éprouver la désagréable impression de gêner la rue par sa seule présence. Les éléments si divers de la classe bourgeoise semblent dominer tous les endroits publics. C'est probablement l'origine de cette correction un peu agressive. Le peuple ne tient pas la rue, comme à Paris, par exemple, et, sans doute, pour cette raison, rien ne colore cette ville où les maisons à six étages s'élèvent au milieu des tombeaux.



J'ai pensé qu'il vaudrait mieux, mes occupations terminées, vivre la nuit, en dehors, naturellement, de l'influence du petit jazz de mon hôtel et de son bar, présidé par un barman d'une grande amabilité. Par le plus grand des hasards, en frappant à la porte d'un ami, je rencontrai sur le palier Massimo Bontempelli qui revenait d'une promenade, sans chapeau. Je fus très content de rencontrer l'auteur de *Eva Ultima*. Il y a déjà longtemps que je suis lié avec ce bel écrivain. Bontempelli se plaît à

Rome pour cette douceur qui sait cependant se protéger. Je le comprends et si j'étais romain comme Bontempelli j'aimerais Rome. Mon ami voulut bien, par gentillesse, rompre avec ses habitudes et passer avec moi la soirée dehors. Nous dînâmes dans un restaurant où tout ce qu'on nous servit était délectable. Ensuite nous nous dirigeâmes vers un music-hall que l'on appelait *La Bonbonnière*, si j'ai bonne mémoire. Ce jour-là, il ne fut pas nécessaire de tourner la page.

Une nuit, ayant dîné seul à mon hôtel, j'allumai ma cigarette et, repris par ce goût très populaire que j'ai pour la rue, ses personnages ou leurs ombres, j'arrêtai un taxi et me fis conduire un peu au hasard, en ayant soin de contourner le Colysée. Après quoi, entre les arbres effeuillés, nous roulâmes pendant dix ou quinze minutes dans la direction de la Porte Saint-Sébastien, avant de rompre le silence de la Voie Appienne. J'avais à peu près perdu le sens de la direction. La voiture roulait dans les allées d'un cimetière, çà et là peuplé de villas. Et je connaissais les morts mieux que les vivants. Lydia, la petite Lydia sortait de son tombeau en pétrissant une boule de cristal dans ses mains racées, peut-être pour m'accueillir et me faire les honneurs de Rome, comme une simple fillette publique de chez nous.

D'autres, qui sans doute avaient connu Catulle, quand il se promenait sans chapeau comme Bontempelli, et Pétrone élégant, soufflé, inhumain à la manière d'Oscar Wilde et plein de talent, tel Hughes Rebell, se penchaient gracieusement à la porte des maisons sans toit, à peine fantomatiques. Devant elles, je n'étais plus qu'un barbare las, mais recommandable, à cause de certains souvenirs d'enfance sur les bonnes manières.

Candilie et Lesbie, une plume de bersaglier à l'oreille, chantonnaient sur un air américain ce fameux fox-trot universitaire : *Adspice Pierrot pendu.* La voiture avait allumé ses phares qui balayaient de leurs deux jets de lumière glacée les éléments nocturnes d'un passé plus puissant que la vie.

Mon chauffeur avait vécu à Paris. Cet homme n'éprouvait aucune aversion pour les Français. Je pris place à côté de lui et nous rentrâmes dans la Ville par la route de la Porte Saint-Sébastien. Nous longeâmes les quais jusqu'au moment où nous aperçûmes le pont Victor-Emmanuel devant le Corso.

— Venez avec moi, monsieur, dit le chauffeur.

Je le suivis, les mains dans les poches de mon pardessus et la pipe à la bouche. Nous descendîmes quelques marches qui accédaient à une rue en contrebas.

— C'est un café, dit l'homme, puis il ajouta en esquissant un fin sourire de lettré... un bistrot.

Rien ne pouvait me plaire davantage que de boire une fiasque de vin dans un bistrot, sans souvenirs, sans rêveries, sans horizons surpeuplés de dieux et de déesses toujours un peu coquines.

Nous entrâmes en descendant quelques marches dans une salle d'aventures, en marge de l'idéal social romain. Je vis des murs peints à la détrempe, ornés dans le haut d'une frise au pochoir composée de feuillages vert pâle et de capucines orangées. Autour de cette salle des tables, en bois gras, attendaient les clients.

Pour l'instant, sans nous compter, ils étaient trois : un homme mal rasé et deux femmes laides, trapues, dont les yeux splendides nous éclairèrent d'un regard assez difficile à estimer.

Nous ayant jugés, mon compagnon et moi, elles nous tournèrent le dos. A travers le fleuve, l'odeur du Vatican passait à travers les murs comme une onde. En buvant un verre de vin excellent, j'imaginais le Pape dans sa chambre à coucher. Il dormait sous un énorme édredon rouge, comme on en voit à la campagne. Le vieillard paisible triomphait de tous les chèvres-pieds querelleurs et sensuels qui rôdaient entre les tombeaux. L'Olympe grelottait à la porte du Vatican. L'Italie et l'Europe en avaient fini avec les querelles des dieux.

Je trinquai avec mon chauffeur sur cette image d'apaisement. Quand nos verres s'entrechoquèrent, une des femmes se retourna. Nous nous levâmes pour partir après avoir réglé la consommation du vin. Sur la table occupée par le trio, du vin répandu faisait une tache sombre et bombée. En passant près de cette table, je vis qu'une des deux femmes traçait avec son doigt trempé dans le vin rouge un nom grossièrement dessiné. Ce n'était ni celui de Catulle, ni celui de Lesbia. La femme souligna d'un gros trait énergique le mot qu'elle venait d'écrire. C'était un mot, autant que je pouvais en juger, aussi long que Nabuchodonosor. La bienséance m'empêcha de me pencher sur la table pour lire ce mot qui pouvait être un point de départ. Je regagnai la via Ludovici, silencieuse, un peu comme une rue de Passy. Je me mis au lit, cette fois sans entendre le petit jazz-band infatigable. Quelques lumières s'allumèrent dans l'engourdissement qui précède le sommeil, lumières de Milan, de Turin, lumières de la frontière où les images sentimentales passent en contrebande.

Octobre 1928.

TABLE






UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 01113 5370